

8e Année-No 11

Novembre 1915

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Bonheur Etait Là...

par Jeanne France

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Sévère



Au pays sanglant. (Voir article page 25)

Dans ce numéro: Articles d'actualité ; travaux simples et pratiques pour dames et messieurs; zoologie et science vulgarisée; voyages, légendes, poésies, etc., etc., soit quarante-sept articles avec nombreuses gravures.

Voir le sommaire détaillé à la page suivante.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU NO DE NOVEMBRE 1915

	Pages
Séparation	3
Fleurissons les tombeaux	4
Guerre à la Camelote boche	5
La poignée de main	8
La magie blanche en famille	10
Comment construire un casier à musique	11
Le Sel malfaisant	13
Comment faire soi-même un soutien-gorge pratique	15
Les premières torpilles	16
Moulages en cuir	17
Toujours menteurs	17
Novembre (poésie)	18
Les mangeurs de chair humaine	19
Quelques proverbes	20
Les bienfaits de l'électricité	21
Une femme énergique	23
Les monstres d'acier	24
Un spéculateur	24
Au pays sanglant	25
Les fils barbelés devant les tranchées	33
Justice antique	34
ROMAN COMPLET :	
LE BONHEUR ETAIT LA...	
PAR JEANNE FRANCE	
Parfum et antiseptique	100
Notre petit jardin zoologique	101
Le Kûoi de la Nouvelle-Zélande	102
Le Curieux Cusus	102
Qui l'a déjà vu dans un Aquarium?	103
Un poisson aussi étrange que son nom	104
Les autos blindées	106
Le Clairon d'un brave	108
La salade de Chrysanthèmes	108
Quelques contes des indiens du Chaco	109
La vie à bord des sous-marins allemands	113
L'huitre qui a mal au pied	114
Les vieilles Légendes et la guerre actuelle	115
Sonnet d'automne	118
Notes d'un touriste	119
La Jeanne des hosties	126
La soie d'araignée	130
Les étolles flottantes et les bolides	131
Où faut-il mettre des miroirs?	136
Le soldat Russe	137
Un livre écrit avec le pied	138
Secrets d'ignorants	141
L'adoption au Japon	144
La pêche dans le golfe de Gascogne	144
Le guide inutile	146
Mines d'arbres	146

La Revue Populaire

Vol. 8, No 11

Montréal, Novembre 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

SÉPARATION

Novembre est le mois où l'on pense davantage à ceux qui nous ont quittés mais, néanmoins, combien d'entre eux dorment et dormiront toujours sans que nulle pensée vienne effleurer leur tombe!

La mort, en somme, n'est qu'une séparation et toute séparation, avec le temps, comporte l'oubli.

* * *

Pour un avaro, le suprême désespoir n'est pas de mourir mais c'est plutôt de ne pas pouvoir emporter ses richesses avec lui.

Jadis, chez les barbares, quand un chef mourait, on enterrait avec lui ses armes, son cheval et même sa femme et ses esclaves; aux Indes il fut difficile d'abolir la coutume de brûler les veuves en même temps que leur défunt mari. On voulait sans doute ainsi rendre la séparation moins cruelle...

D'autres exemples de volonté de possession même dans le tombeau se manifestent parfois de façon curieuse: un riche sportsman avait un yacht qu'il aimait au point de ne pas vouloir le quitter en mou-

rant; par testament, il ordonna que ses cendres fussent englouties avec le bateau en plein océan et les héritiers exécutèrent ces suprêmes volontés.

Ce sont là des sentiments de l'humanité primitive; l'instinct de propriété est si fort en nous que nous ne pouvons pas nous résoudre à laisser en d'autres mains ce que nous avons aimé.

Nous voudrions que l'univers en entier périt avec nous ou tout au moins voudrions-nous emporter ce qui a été les accessoires de notre personnalité et l'agrément de notre vie.

Rêve impossible et c'est fort heureux. Il n'est que juste que ceux qui ont tout eu à profusion ici-bas soient enfin mis au même niveau que tout le monde.

* * *

La mort est le niveau de la justice et ceux d'entre nous qui croient tenir une si grande place dans le monde s'effaceront à leur heure et la vie continuera comme s'ils n'avaient jamais existé.

Ils croyaient posséder l'impérissable et ils n'avaient que des illusions; ils croyaient briller d'un vif éclat dans le monde et le monde ne s'apercevra même pas qu'ils ont disparu...

Roger Francoeur.

FLEURISSEONS LES TOMBEAUX



*Aimons-les! aimons-les, nos pauvres morts jaloux,
Dont notre oubli cruel augmente la misère.
Aimons-les pour qu'aussi l'on ait pitié de nous
Quand nous serons au cimetière.*

GUERRE à La CAMELOTE BOCHE

Protégeons l'Industrie Canadienne

Par Louis Roland

On a répété à s'en lasser, que l'Allemagne a le don de l'organisation. C'est la vérité. Elle avait su se préparer merveilleusement à la guerre actuelle; ses arsenaux étaient remplis de munitions et d'armes, ses magasins d'approvisionnement comblés par les denrées de toute nature, elle avait en quantité formidable des hommes bien entraînés par un service militaire rigoureux, bref elle avait tout prévu sauf la défaite.

Au point de vue commercial, l'Allemagne pouvait également considérer son oeuvre avec orgueil. Elle avait inondé tous les marchés du monde de ses produits, horlogerie, verrerie, médicaments, jouets, bijouterie (surtout en toc) instruments de musique, etc., etc., elle vendait de tout à tous et cela à des prix défiant toute concurrence.

Elle jouait dans le monde le rôle d'une accapareuse comme ces grosses maisons de commerce qui ont tôt fait d'engloutir les petits marchands incapables de lutter avec elles.

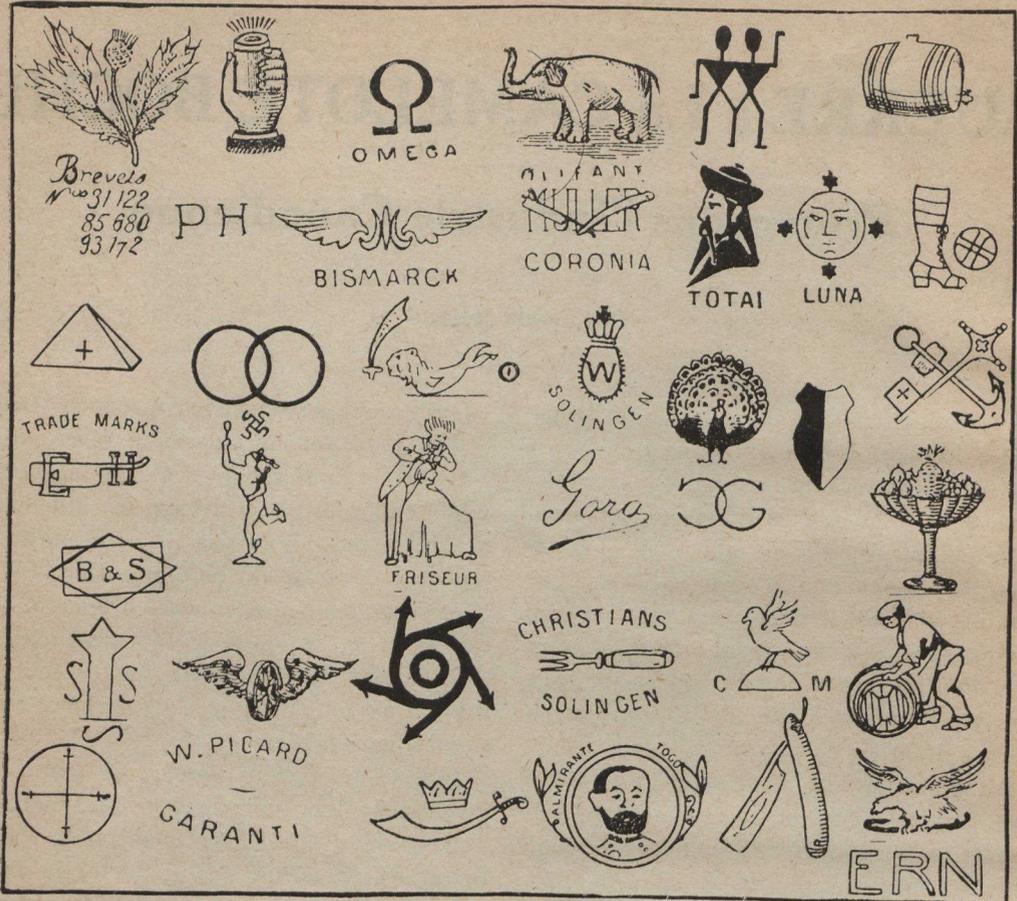
Dès le temps de paix, c'était donc déjà la guerre économique, guerre d'autant plus redoutable qu'elle bénéficiait de l'appui des lois et de règlements qui lui donnent toute latitude; guerre d'autant plus efficace qu'elle paraissait au premier abord en faveur de l'acheteur.

On l'a dit avec juste raison, si Guillaume, trop confiant dans sa force, n'avait pas eu la bêtise de déclarer la guerre à la France et de se mettre les alliés sur le dos, avant vingt ans d'ici, il était le maître incontesté du monde entier.

A ce moment le commerce allemand aurait tenu les intérêts de tous les peuples et les aurait tenus si bien que les concurrents n'avaient plus qu'à disparaître ou à végéter misérablement.

Il s'est trouvé un homme de génie, le général Joffre, pour briser net l'élan de l'envahisseur et d'user ensuite de belle façon en attendant de lui porter le coup final. La tâche aura été magnifiquement remplie et grâce au grand chef français le monde entier connaîtra la paix sans menaces à l'horizon, paix qui était impossible tant que l'Allemagne avait le pouvoir de jouer au Croquemitaine non seulement en Europe mais un peu partout sur le globe.

Cette tâche pourtant doit marcher de pair avec une autre. A côté du combat par les canons, il y a celui qui s'effectue par l'argent, à côté de l'armée il y a le commerce et de même que les vaillants soldats alliés ont décidé l'anéantissement des bandits armés de Germanie; c'est à tous ceux qui restent, à toute la population civile, depuis l'humble cultivateur



Refusez ces marques sur votre coutellerie; elles sont boches.

Voici, de plus, une liste des "raisons sociales", c'est-à-dire des noms commerciaux allemands à bannir rigoureusement du Canada comme la chose se fait en Angleterre et en France:

Panter	Barbo	Sinfonie	Goliath
Riet	Von Brosy	Gallop	Record
Feist	F. Claubert Sohn	Pedecor	Brillant
Sicuron	Bonsa	Othello	Admiral
Total	Saphir	Galz	Luna
Gora	Welfo	Haso	Mandarin
Bryso	Stoll Brothers	Matador	Oméga

jusqu'au plus riche banquier de décider et de poursuivre impitoyablement l'anéantissement du formidable commerce allemand.

Eh quoi! Canadiens, allez-vous donc favoriser par vos achats ces louches commerçants dont les frères crucifient les vôtres aujourd'hui? Allez-vous en échange d'une vulgaire camelote donner un argent si difficile à gagner à d'équivoques marchands qui vous haïssent et se serviront de votre or pour aider à vous combattre?

D'où viennent-ils ces êtres hypocrites, tour-à-tour arrogants et doucereux qui tiennent d'infests magasins à Montréal et ailleurs et volent le public comme au coin d'un bois? Demandez-leur et s'ils daignent vous répondre, ils vous affirmeront avoir vu le jour dans un état quelconque dont vous ignoriez même le nom pour la bonne raison qu'il n'existe pas. Quelques-uns, plus adroits et plus dangereux vous diront, avec une franchise touchante, qu'ils sont nés en Allemagne mais que le beau ciel bleu du Canada n'est pas plus pur que le fond de leur coeur... Ils flétriront devant vous les agissements de l'Allemagne, renieront leur pays au besoin et protesteront de leur inaltérable dévouement aux lois de notre pays...

Mensonges que tout cela! Boches ils sont nés, boches ils sont et boches ils resteront!

Ils ont raté leur grand coup mais ils espèrent toujours pouvoir se reprendre un jour et après la guerre ils n'en recommenceront que de plus belle la guerre économique d'avant.

Canadiens, ouvrons les yeux! Notre pays est le plus riche du monde en ressources naturelles et un jour viendra où il comptera au premier rang des nations, les boches le savent bien et la bave de l'envie

leur en suite au muffle...

Réveille-toi Canadien et d'un coup de ta vigoureuse épaule, rejette cette bête immonde à son dépotoir!

Il ne manque pas à Montréal et dans toutes les villes du Canada comme dans tous les villages, d'honnêtes marchands à faire vivre avant les espions étrangers. Il y a de la place largement, bien largement pour créer de nouvelles industries CANADIENNES et améliorer ainsi la situation parfois si difficile de l'ouvrier.

Plus que tout pays au monde le Canada peut donner la vie large aux travailleurs mais il ne faut pas que ses splendides ressources aillent alimenter ceux qui n'attendent que l'occasion de s'en emparer.

A la porte, les intrus! A bas leur commerce!



Pour aider à l'oeuvre d'épuration, il est bon de signaler le moyen de reconnaître leur camelote partout où on la rencontre. Dans notre gravure nous représentons les principales marques de la coutellerie boche qui abonde hélas en tous pays; ciseaux, couteaux, rasoirs, c'est par millions qu'il y en a dans le monde avec l'une ou l'autre de ces marques qu'il faut absolument proscrire du commerce canadien. Etudiez-les attentivement quand vous serez pour faire un achat de coutellerie et refusez-les impitoyablement si on vous les offre.

C'est de ces mesures énergiques que dépend la sécurité commerciale future du pays.

La Poignée de Main

Les différentes manières de la donner et ce qu'elle signifie



Saviez-vous que la poignée de main—tout comme les timbres-poste et les fleurs— a son langage ?

Si vous l'ignorez encore, lisez ceci et faites vos observations en conséquence.

La poignée de main a son langage... muet naturellement mais néanmoins très intéressant. Reste à savoir s'il est vrai...

Nous allons, pour nos lecteurs, lever un coin du voile :

Série I. On peut vous présenter la main :

- 1 vivement.
- 2 mollement.
- 3 largement ouverte
- 4 mi-fermée.
- 5 la paume en dessus.
- 6 la paume en dessous.

Série II. On peut vous donner à prendre :

- 1 la paume entière.
- 2 les doigts.

Série III. On peut vous serrer la main d'une manière :

- 1 forte.
- 2 faible.

Série IV. Au contact, on peut reconnaître que la main est :

- 1 charnue.
- 2 maigre.
- 3 dure.
- 4 molle.
- 5 chaude.
- 6 froide.

7 humide.

8 sèche.

Série V. On peut vous secouer la main d'une manière :

- 1 énergique.
- 2 molle.

Tous ces éléments ont une signification ; nous allons les donner.

Série I

1. Sentiments spontanés, les sentiments sont vifs, on les contient difficilement.
2. Sentiments frénés, les sentiments sont contenus, réserve.
3. Expansion, impersonnalité, altruisme.
4. Concentration, personnalité, égoïsme.
5. Franchise, sincérité, nature en dehors.

6. Dissimulation, nature en dessous, personne ayant toujours des arrière-pensées.

Série II

1. Confiance, et par là, souvent, imprudence.
2. Défiance, prudence, retenue.

Série III

1. Sentiments forts mais passifs ; par exemple, on serait bon sans chercher à faire le bien.
2. Sentiments faibles et passifs, sans ressort, sans vie.

Série IV

1. Matérialité, sensualité, goûts matériels, amour du bien-être.

2. Spiritualité, ascétisme, mépris des jouissances matérielles.

3. Tempérament vigoureux, activité matérielle, besoin intense de travail, d'exercice.

4. Tempérament mou, paresse, goût de l'inaction.

5. Passionnalité, exubérance, chaleur.

6. Flegme, calme, froideur, apparence du moins.

7. Faiblesse passionnelle, les passions, s'il y en a, règnent en souveraines ; on n'est pas maître de ses sentiments.

8. Force passionnelle, on saurait mettre un frein à ses passions, se rendre maître de ses sentiments.

Nos lecteurs feront bien de se remémorer le tableau suivant, qui leur sera, croyons-nous, très utile :

LA MAIN DU

LYMPHATIQUE	SANGUIN	NERVEUX	BILIEUX
est	est	est	est
<i>charnue</i>	<i>charnue</i>	<i>maigre</i>	<i>maigre</i>
<i>molle</i>	<i>dure</i>	<i>molle</i>	<i>dure</i>
<i>froide</i>	<i>chaude</i>	<i>froide</i>	<i>chaude</i>
<i>humide</i>	<i>humide</i>	<i>sèche</i>	<i>sèche</i>

Série V

1. Sentiments énergiques et essentiellement actifs ; le coeur veut ; par exemple, on serait charitable et on ferait la charité.

2. Sentiments mous, sans ressort, sans force d'agir.

Cela, c'est la théorie. Voici des exemples :

Une jeune fille vous présente la main mollement, mi-fermée, la paume en dessous. Elle vous donne à prendre la paume entière ou les doigts—comme on veut. Le

serrement est faible. On reconnaît sa main charnue, molle, froide et humide. L'action de secouer est molle.

Terriblement froide (IV, 6 ; I, 2, etc.) et égoïste (froideur I, 4), son coeur est incapable d'un bon mouvement. Menteuse (I, 6), molle (IV, 4, 7), nonchalante (I, 2), lymphatique (IV, 1, 4, 6, 7), paresseuse (IV, 4), ayant un grand amour du bien-être (IV, 1), elle demeure impuissante devant un effort d'action (V, 2, faiblesse).

M. X... vous offre sa main vivement et largement ouverte. Il vous donne à prendre les doigts. Le serrement est fort. On reconnaît sa main dure et chaude. L'action de secouer est énergique.

Beaucoup de vivacité (I, 1 ; IV, 5) qui n'exclut pas une certaine défiance (II, 2). Mais, gare les colères (IV, 3 et I, 1 ; III, 1 ; V, 1), elles sont terribles ! Par elles plus de raisonnement, plus de retenue, tout s'efface devant leur déchaînement ! A part cela, un coeur excellent (I, 3 ; III, 1 ; V, 1) qui, de plus, aime passionnément (IV, 5).

A vous, chers lecteurs, de continuer, si, du moins, ce petit jeu vous amuse. Et je vous dirai, pour finir, avec le poète :

*Certes, nos mains sont satisfaites
D'être deux pour leurs petits jeux,
Car les époux vont deux par deux.
Et louons le Seigneur, mes belles,
D'avoir nos deux mains jumelles.*

— o —

1er Evêque canadien.—“Mgr d'Esgly”, (Louis-Philippe Mariaucheaue), né à Québec le 5 avril 1710 ; nommé Evêque de Québec (8e), le 29 novembre 1784 ; mort à St-Pierre (Ile d'Orléans), le 4 juin 1788, à l'âge de 78 ans et 2 mois.

LA MAGIE BLANCHE EN FAMILLE

Voici un petit tour de société des plus faciles et qui surprend beaucoup ceux qui ne le connaissent pas.

Présentez une carte postale ordinaire à un de vos amis et demandez-lui s'il est capable de passer au travers sans la déchirer!

Sûrement votre ami vous rira au nez et quand vous lui proposerez un pari quelconque à l'appui de votre offre de réussir vous-même le tour, il n'hésitera pas à

raître, rien n'est pourtant plus vraisemblable. Vous pouvez parfaitement vous en rendre compte par vous-même et tenter l'expérience en sacrifiant une carte postale sur le dos de laquelle vous tracerez à la plume ou au crayon, un dessin semblable à celui que nous donnons ci-contre (fig. 1).

Lorsque ce tracé sera fait, incisez toutes les lignes, puis écartez-les doucement en ayant soin de ne rien déchirer. Vous

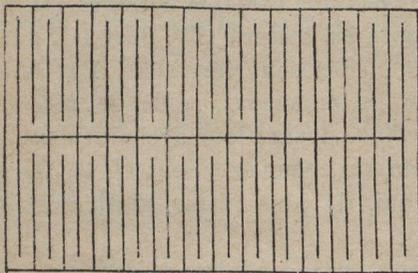


Fig. 1.—Le tracé de découpage.

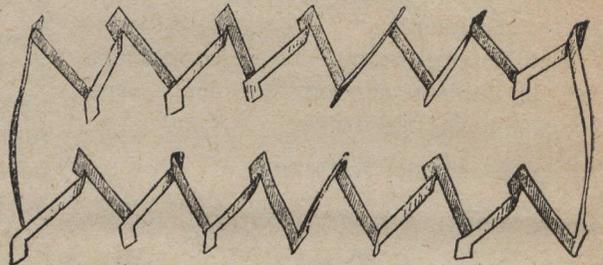


Fig. 2.—La carte dépliée.

parier volontiers une piastre contre un bouton de culotte.

N'acceptez naturellement pas ces conditions car ce serait de l'argent mal acquis, la victoire est trop facile pour qui sait s'y prendre.

Car il y a un "truc", cela va sans dire mais un qui est tellement ingénieux que l'on chercherait pendant bien longtemps avant de le trouver. Il ne s'agit pas de jeu de mots ou d'une "trompe" quelconque, vous passerez réellement au travers de la carte mais auparavant vous lui ferez subir une petite modification.

Tout paradoxal que cela puisse pa-

développez alors une sorte de vaste ruban circulaire (fig. 2) au milieu duquel vous passerez très aisément.

— o —

ler mariage en Canada.—Entre Sieur Etienne Jonquest, (natif de Normandie), et Mlle Hébert, fille aînée de Louis Hébert. Le mariage fut célébré à Québec, par le P. LeCaron, récollet, le 23 novembre 1617. (Ce mariage ne fut pas heureux dans sa durée, car tous deux moururent peu de temps après, sans laisser de famille).



COMMENT CONSTRUIRE UN CASIER A MUSIQUE

Un casier à musique coûte de 10 à 25 piastres, aussi plusieurs lecteurs nous ont-ils demandé s'il ne leur serait pas possible d'en établir un eux-mêmes. Pour 2 dollars environ, nous allons construire le casier ci-contre; une fois poli, teinté et verni, il imitera l'acajou à s'y méprendre.

Nous demanderons au moulin quelques tablettes de bois blanc bien raboté et sans noeuds.

1o Une tablette de 18 pouces $\frac{1}{2}$ de long sur $11\frac{3}{4}$ de large et $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur; c'est celle qui formera le dessus du casier;

2o Deux autres tablettes de 17 pouces $\frac{3}{4}$ de long sur 11 de large et également $\frac{3}{4}$ pouce d'épaisseur. Elles sont destinées au-dessous des classeurs et au plateau du bas;

3o Deux autres, 15 pouces $\frac{3}{4}$ de long sur 11 de large, toujours en $\frac{3}{4}$ pouce d'épaisseur; elles formeront les côtés du casier;

4o Trois autres de même dimension pour former les cloisons intérieures; mais elles n'auront que $\frac{1}{3}$ pouce d'épaisseur, car elles forment seulement séparation et ne portent rien.

Il nous faudra encore quatre manches à balai de 33 pouces de hauteur (s'ils sont plus hauts, nous les couperons). Nous les prendrons en bois dur et non en bois

blanc, parce que cahiers et reliures de musique sont lourds et que les pieds doivent avoir une bonne résistance.

En une heure, avec des vis de laiton, nous aurons assemblé le tout, mais il nous faut tout d'abord donner aux planchettes et aux pieds une belle teinte acajou qui pénétrera dans le bois blanc à une profondeur de quelques lignes.

Le tout étant bien poli, nous froterons chaque morceau séparément avec un chiffon imbibé d'eau de pluie dans laquelle nous aurons ajouté un dixième d'acide nitrique (acide azotique ordinaire) et nous laisserons sécher pendant une journée, à l'abri de la poussière.

D'un autre côté, nous aurons préparé deux solutions, la première composée de:

Alcool rectifié à 90o, 1 chopine.

Sang-dragon, 1 once.

Carbonate de soude, $\frac{1}{4}$ once.

Pour la seconde, nous ferons dissoudre 1 once $\frac{1}{4}$ de laque également dans une chopine d'alcool et après solution nous ajouterons une pincée de carbonate de soude fondu dans une cuillerée à bouche d'eau de pluie.

Nous étendrons sur le bois bien sec, avec un pinceau à poils doux, la première solution et après un nouveau séchage, nous badigeonnerons avec la solution de laque carbonatée.

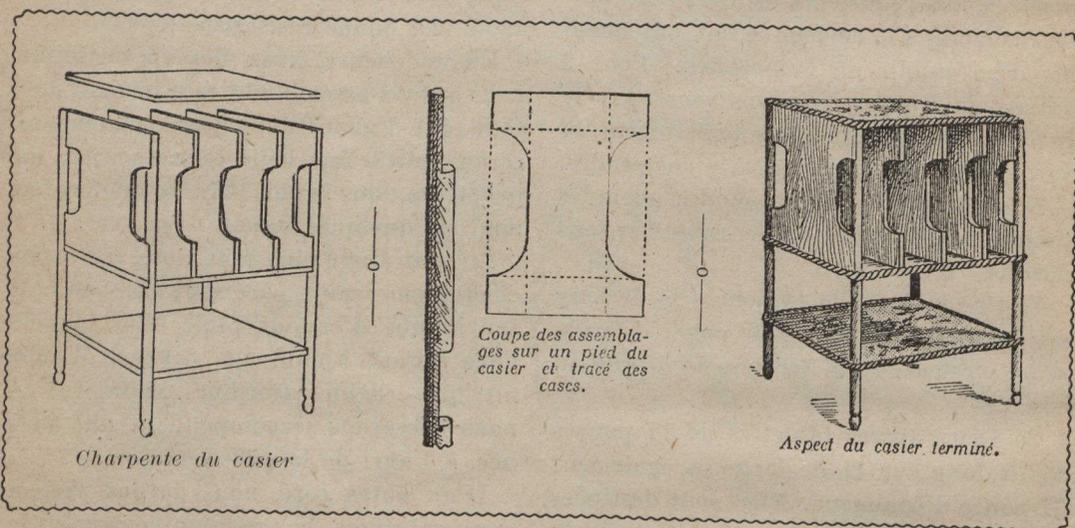
Notre bois blanc sera devenu un très bel acajou.

Passons au montage: comme on le voit par la figure représentant les deux plateaux superposés, celui du dessus est un peu plus large que ceux du dessous parce qu'il déborde en saillie autour du meuble.

Sur le dessus de la planchette inférieure et le dessous de la tablette supérieure, on tracera l'installation des casiers perpendiculaires bien exactement; plaçant la planche du bas sur celle du dessous, on indiquera par un trait le tour débordant

puis deux petites dans le sens de la largeur, à quatre pouces de chaque bout de la planche, comme l'indique la figure. Avec un compas, nous tracerons un quart de cercle aux quatre angles droits et nous enlèverons alors les morceaux avec la petite scie à découper dont nous vous avons déjà parlé.

Il n'y aura alors qu'à reporter le tracé de la première planchette sur chacune des autres, puis, avec du papier de verre aussi fin que possible, à polir les arêtes courbes tranchées.



tout autour puis sur la planchette inférieure, on tracera de chaque côté une ligne à $\frac{3}{4}$ de pouce, ce sont les places des côtés ayant $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur. Il reste 16 pouces à l'intérieur; l'intervalle entre chaque planchette montante est donc de 3 pouces $\frac{3}{4}$ exactement. On reportera ensuite tous ces travaux au-dessous de la tablette du dessus puis on évidera les planches des cases. Il y en a cinq, deux de côtés, trois intérieures.

On commencera par une mince. Sur chaque côté de la hauteur, nous tracerons une ligne droite à 4 pouces de son bord,

Il restera à enlever aux quatre coins des deux tablettes inférieures, toujours avec la scie à découper, un petit quart de cercle permettant l'ajustage des pieds.

De même, à la partie supérieure des pieds, on coupera à moitié le bois pour l'emboîtement des casiers. De même on établira une deuxième encoche pour y adapter la partie basse des planchettes, ainsi, du reste, que le montre la figure.

Avant d'assembler tous les morceaux, on teindra à nouveau avec le sang-dragon et la laque toutes les parties mises à blanc par la scie.

Enfin avec une vrille de diamètre moitié moindre que les vis de laiton employées à l'assemblage, on préparera tous les trous et on vissera ensuite l'ensemble.

Il ne restera qu'à boucher à la cire teintée à la couleur du bois les trous formés par les vis noyées dans ce bois.

Pour maintenir la teinte acajou, on encaustiquera, on cirera ou vernira le tout à son choix. Si l'on emploie du vernis, il faut au moins deux couches.

On peut donner un autre cachet au ca-

sier en l'habillant comme le montre la figure d'ensemble, quoique les meubles unis, laqués ou vernis, soient surtout en vogue pour le moment.

On peut couvrir les tablettes avec une étoffe de soie damassée que l'on fixe sur le tour avec des punaises à dessin et sur tout ce contour on fixe un câble de soie appareillé ou un galon en or terni.

Mais il faut éviter de prendre une étoffe dont le ton formerait contraste avec le reste de l'ameublement.

— 0 —

LE SEL MALFAISANT

Il existe en ce monde des millions d'arpents aux pays de soleil où les profondes nappes d'eau du sous-sol remontent par capillarité jusqu'à la surface du sol. Et durant cette ascension les eaux souterraines dissolvent une si grande quantité de sels divers qu'arrivées au contact de l'air, l'intense chaleur atmosphérique vaporise les particules d'eau, pendant que les sels s'amassent en croûtes de stérilité sur la couche arable.

Alors, aussi bien sur l'aride grand bassin de l'Amérique du Nord que dans les steppes blanches de la Caspienne, qu'en l'interminable Thibet, qu'en basse Egypte et qu'au brûlant Sahara, le sel envahissant est l'ennemi perpétuel contre quoi les hommes combattent.

Précisément dans ces lieux secs où les pluies tombent avec parcimonie, c'est pourtant l'eau rare qui vaine l'incessante remontée saline. C'est l'eau généreusement épandue sur les jardins des oasis qui ramène au fond les cristaux malfaisants. Seulement, une seule parcelle d'oa-

sis reste-t-elle non irriguée pendant une saison, qu'instantanément l'intraitable adversaire des végétations nourricières rattrape ses positions et réinstalle la misère sur le coin délaissé.

C'est pourquoi les indigènes luttent contre le fléau permanent et assurent leur existence quotidienne par une harmonieuse répartition collective des eaux du chott voisin et de la surgissante Foggara.

En une semaine chaque jardin profite à son tour d'une dérivation de la séguia. L'eau fraîche glisse en bruissements prometteurs sur le sable altéré, elle s'attarde au pied des palmiers, circule parmi les rangs de fèves et humecte le tronc des poivriers.

L'abreuvement d'une parcelle dure environ deux heures pour continuer ensuite sur la parcelle suivante. Mais comme les Arabes du désert n'ont point de pendule, la journée se divise selon la position du soleil. Ainsi, dans l'après-midi, lorsque l'ombre s'étend vers l'orient, nos primitifs chronométrateurs comptent en été deux

heures d'horloge par l'expression "deux pieds vers l'est", c'est-à-dire au moment que l'ombre d'un homme s'allonge de deux pieds vers le levant; quatre heures du soir s'inscrivent par douze pieds vers l'est, cinq heures par seize pieds, et puis vient le coucher du soleil et sa disparition.



Le "gaddous", horloge arabe

D'un autre côté, la part d'eau étant une possession indépendante du terrain, le propriétaire peut en céder une partie moyennant argent. Et, dans ce cas, l'eau vendue par très minime fraction de temps d'écoulement voit son débit contrôlé par un primitif appareil, comparable au clepsydre antique. Suspendu par des cordes, un vase en poterie est rempli d'eau, tandis que d'un imperceptible orifice les gouttes

s'échappent une à une: c'est le "gaddous", dont l'épuisement dure environ cinq minutes. Autant de fois s'épuise et se remplit le vase et autant de temps l'eau féconde de la séguia emplit son jardin.

Enfin, quand l'irrigation ininterrompue triomphe tout de même des efflorescences salines, les tenaces lutteurs à l'âme simple contemplant la palmeraie en chantant le poème du vieil Ibn Chabbath:

"Les palmiers respirent la joie par toutes leurs feuilles.

"Comme font les danseuses dans leurs joyeux ébats, ils entrelacent leurs fleurs;

"Et Allah orne leur cou d'un collier d'or de fruits parfumés!"

ILS SONT SUREMENT FOUS !

On sait que, grâce à la fameuse kultur, les Allemands se considèrent comme le peuple le plus noble, le plus pur, le plus courageux, le plus artiste de tout l'univers. Ils doivent tout dominer comme des héros, comme Dieu lui-même.

Nous n'exagérons pas. Le professeur S. Gombart a publié un livre intitulé: "Héros et boutiquiers." Les boutiquiers sont les Anglais, vaniteux et mercantiles. Les héros sont les Allemands.

"Nous sommes, dit l'auteur, ce que nous fûmes toujours, des héros.

"L'Allemagne était prédestinée à donner naissance au surhomme, nouveau messie.

"Les autres peuples nous détestent; ils ne nous comprennent pas mais ils sentent notre immense supériorité intellectuelle.

"Nous avons l'esprit héroïque. Il est impossible de le transmettre à d'autres races.

"Nous pouvons regarder la vermine des peuples avec un sourire de dédain; nous n'avons besoin de la collaboration intellectuelle de personne au monde.

"Nous marcherons fièrement dans le monde, la tête haute, avec le sentiment absolu d'être le "Peuple-Dieu."

La Reine de Siam a un dé remarquable qui lui a été donné par son mari. Il est en or, dans la forme d'un bouton de lotus, et il est orné profondément de diamants, qui sont disposés de manière à former son nom et la date de son mariage. La forme de ce présent était particulièrement appropriée, à cause que le lotus est la fleur royale.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

Comment faire soi-même un soutien-gorge pratique

Avec le port des blouses et des corsages extrêmement à clair, d'une part, et celui non plus des corsets mais des ceintures qui s'arrêtent très bas au-dessous de la poitrine, d'autre part, le soutien-gorge devient une pièce de lingerie de toute nécessité.

S'il est vrai qu'on trouve toujours un grand avantage à confectionner toute la lingerie à la maison, jamais ce ne le fut autant que pour cette pièce-là.

En effet, ce n'est plus seulement la crainte de dépenser une somme beaucoup plus élevée qu'il ne faudrait, cette fois, c'est la certitude de l'impossibilité absolue de trouver un soutien-gorge tout confectionné allant bien qui empêchera de se fournir dans un magasin quel qu'il soit.

Cette pièce de lingerie est si délicate à établir, elle doit être comprise spécialement pour chaque personne, qu'on ne peut que s'inspirer des lignes principales d'un modèle qui n'a

pas été fait exprès pour soi et non point le copier rigoureusement.

Le soutien-gorge dont nous donnons ici le type est d'une ligne et d'une conception parfaite.

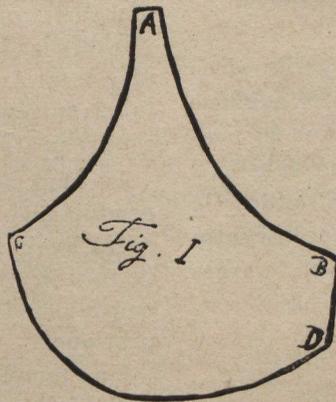
Il se porte sous la chemise, à même la peau et doit être, par conséquent, essayé ainsi pour être impeccable.

Il se compose de deux morceaux par devant : quatre pièces en tout, car le dos n'est qu'une combinaison de rubans croisés.

Sur le schéma du patron ci-contre, on peut se faire une idée exacte de la forme

que doivent avoir les diverses parties qui composent le soutien-gorge, sauf que les lignes en peuvent, en doivent varier quelque peu selon que la personne a plus ou moins de poitrine.

Pour rendre le soutien-gorge moins bombé, il suffit de supprimer une pince de chaque côté et au milieu du devant ou de tracer ces pinces moins creuses et de moins accentuer l'arron-



Coupe d'un côté du soutien-gorge

di G. D. de la pièce
1. Pour une personne plus forte on devra procéder de la façon opposée: augmenter le creux et le nombre de pinces et accentuer l'arrondi qu'il s'agissait de diminuer dans le précédent cas.

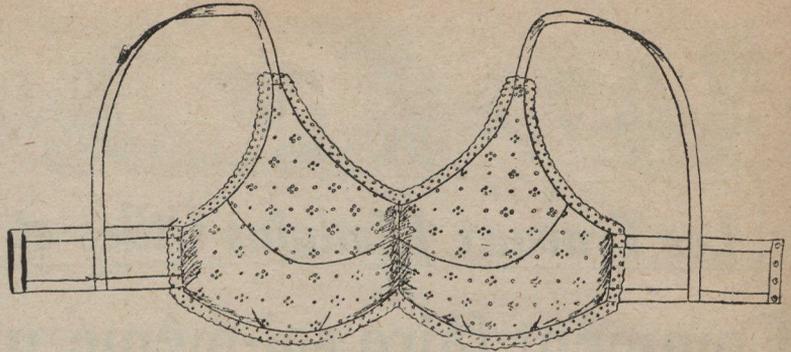
L'assemblage des deux pièces se pratique à l'aide d'un jour échelle cousu en surjet.

C'est également un jour échelle qu'on coudra tout autour du bas du décolleté et des entournures afin que le tissu ne se détende pas, car le surjet qui monte la dentelle sera insuffisamment résistant.

Ainsi qu'on le peut constater sur notre croquis donnant une vue d'ensemble du soutien-gorge terminé, deux rubans No 3 partent des dessous de bras et, rattrapés dans deux rubans semblables posés l'un sur l'autre, ils s'en viennent jusqu'à la fermeture du milieu du dos laquelle se compose de boutons et de brides brodées. Un autre ruban de la même largeur forme les épaulettes et descend jusqu'au dernier ruban après être venu croiser sur le premier.

Il faut pour exécuter cette petite pièce de lingerie 10 pouces de broderie anglaise (brodée sur fond de percale) sur 30 pouces de largeur, 3 verges de jour échelle, 2 verges de ruban No 3, très solide (le mieux est d'acheter du ruban croisé satin dont se servent les corsetières) et 3 verges de dentelle sur $\frac{2}{3}$ de pouce de haut.

— 2 —



Le soutien-gorge terminé.

LES PREMIERES TORPILLES

C'est la marine autrichienne qui la première, fit usage de torpilles. En outre, pendant de nombreuses années, toutes les torpilles, employées par les différents Etats, furent manufacturées en Autriche.

La première idée de la torpille appartient à un officier de la marine autrichienne. Il imagina que l'on pourrait avantageusement construire un "bateau-automatique", mu par un mouvement d'horlogerie, et dont l'avant serait rempli d'une substance explosive. Cette machine infernale ne comporterait aucun équipage: on en réglerait, l'avance, la direction, au moyen d'un gouvernail.

L'officier autrichien communiqua son idée à un Anglais nommé Whitehead. Celui-ci entrevit aussitôt les moyens de la rendre pratique et se mit au travail.

Au bout de deux ans d'efforts, il avait produit une manière de torpille qui coula après avoir franchi quelques verges. Cette torpille, néanmoins fut améliorée et, peu à peu l'invention devint tout à fait pratique.

Une torpille moderne vaut "au moins" 5,000 dollars.

MOULAGES EN CUIR

Par le moyen suivant l'on peut arriver à imiter, très naturellement, les sculptures sur vieux chêne, ou tout autre bois.

On prend un morceau de basane, exempt autant que possible de toute nourriture ; du flanc de vache lissé extra mince convient parfaitement aussi. On le trempe jusqu'à ce qu'il redevienne "en tripe", c'est-à-dire complètement maniable, dans une solution d'eau tiède et de colle légère ou de gélatine ; avec l'étire ou avec un instrument analogue non tranchant, l'on fait ensuite ressortir, par une pression sur fleur et sur chair, l'eau en excédent, puis, après avoir coupé un morceau d'une étendue en rapport avec le sujet que l'on veut reproduire, on l'applique sur celui-ci, en effectuant une pression des doigts sur toutes ses parties pour l'adapter, le mieux possible, aux contours du bois ; à l'aide d'un instrument que l'on peut fabriquer avec un manche de brosse à dents, on fait pénétrer la peau dans les cavités du sujet, tout en aplanissant les parties unies et les reliefs, jusqu'à ce qu'on ait réussi à faire ressortir tous les détails.

Si, au début de l'opération, on a bien enlevé, comme nous l'avons expliqué, l'humidité en excès dans la peau, on peut maintenant, sans risques, retirer celle-ci de la sculpture, dont elle conservera indélébilement l'empreinte. Une fois enlevée, on la fait étuver à une douce température jusqu'à ce qu'elle devienne entièrement rigide. On peut alors enduire l'intérieur, c'est-à-dire le côté chair, d'un mélange

fondue de goudron, suif, résine et plâtre de Paris, à parties égales.

L'imitation peut être appliquée à l'usage décoratif que l'on en veut faire ; lorsqu'elle a été passée en couleur chêne et à l'huile de lin, elle ressemble à s'y méprendre à du véritable chêne sculpté.

Toutes sortes d'objets mobiliers artistiques peuvent être ainsi reproduits : figurines, vases, masques, cadres, cuils de lampes, appliques murales, coffrets, panneaux, etc.

— o —

TOUJOURS MENTEURS

—

Les Allemands, dans leur défense, prétendent qu'ils ont seulement adopté les gaz asphyxiants parce que les alliés leur en ont donné l'exemple.

Il est aujourd'hui avéré qu'ils avaient, depuis longtemps, décidé de recourir à de tels procédés.

Un caporal appartenant au contingent canadien a récemment écrit qu'en s'emparant d'une tranchée allemande, sa compagnie y découvrit huit réservoirs à gaz marqués 1914 et des appareils respiratoires fabriqués en 1911.

— o —

1er Ouvrage de médecine publié en Canada.—Il a été écrit en 1800 par un Canadien, le Dr François Blanchet.



NOVEMBRE

Au bord de la forêt, sous les chauves rameaux,
 Dans les nuages noirs bordant l'horizon sombre,
 Sur les côteaux brumeux, au milieu des roseaux,
 On croit entendre, au soir, des voix pleurer dans l'ombre!

Hélas! plus de ces soirs, de ces matins dorés!
 Plus de ces jours de rose où tout est fête et joie!
 Plus de ces doux concerts sur les flots azurés!
 Dans l'air plus de parfums, de chants, d'ailes de soie!

Sous le chêne, assemblés, plus de gais moissonneurs!
 Aux bois plus de refrains, plus de suaves trilles!
 Aux bocages, le soir, plus de joyeux danseurs,
 Plus d'essaims enjoués de brunes jeunes filles!...

Comme un baiser du flot sur les pieds du talus,
 Comme dans un beau songe un gracieux fantôme,
 Tout s'est évanoui... Ce temps n'existe plus...
 Ainsi comme l'éclair, passent les jours de l'homme!

Pleins de mille projets, de songes décevants,
 Ainsi nous allons tous où chaque objet retombe!...
 Oui, rapides mon Dieu! comme les flots mouvants,
 A pas précipités nous marchons vers la tombe!

Comme au soleil levant s'enfuit la brume d'or,
 Comme au souffle du soir voie une feuille d'arbre,
 L'été vers le passé vient de prendre l'essor,
 Et Novembre est venu jeter son froid de marbre!

William CHAPMAN.



LES MANGEURS DE CHAIR HUMAINE

Notes d'un explorateur dans la région du Congo

—La chair humaine, disait un indigène, nous donne un coeur vaillant pour combattre. Nous mangeons des hommes parce que c'est bon de manger de la chair qui parlait. C'est notre coutume.

Les sauvages croient aussi qu'ils acquièrent les qualités des animaux dont ils se nourrissent. Ce n'est nullement le manque de viande animale qui amène les naturels à manger leurs semblables. Ils les mangent parce qu'ils ont pour ce genre d'aliment un goût héréditaire très prononcé.

Dans certaines parties de la contrée, les anthropophages se bornent à manger les prisonniers de guerre; en d'autres endroits, ils mangent les corps de ceux qui meurent, exception faite cependant de ceux qui succombent à des maladies de peau.

Quand un chef est tué, les membres de la tribu se cotisent pour acheter plusieurs esclaves qu'ils massacrent et mangent après s'être complètement enivrés.

J'entrai un jour dans un village où de grandes quantités de viande piquée sur de longues bro-

ches séchaient devant les feux nombreux.

—Est-ce que vous mangez des corps humains, vous autres? demandai-je, en indiquant du doigt ces réserves.

—Io, yo té? (Oui, et toi?) fut la réponse immédiate.

Quelques instants après, le chef s'avancé avec une offrande qui consistait en de généreuses portions de chair d'origine trop manifestement visible. Il parut sincèrement déçu quand je refusai.

Une autre fois, dans la grande forêt, où je campais pour la nuit avec quelques traitants arabes et leur troupe indigène,

nous fûmes obligés de transporter ailleurs notre tente à cause des odeurs insupportables de chair humaine qu'on faisait griller tout autour de nous.

Un chef indigène me déclara que le temps qu'il fallait pour dévorer un corps humain variait suivant les circonstances: si c'était le corps d'un ennemi qu'il avait tué, il le mangeait lui-même; si ce n'était que le corps d'un esclave, il le partageait avec ses compagnons.



Un Congolais.

Dans de nombreuses localités, il existait un système organisé pour la vente et l'achat d'êtres humains destinés à être consommés comme articles d'alimentation. Dans certains districts décimés par la famine, il n'était pas rare de voir capturer, pour être mangés plus tard, des villages entiers de naturels affaiblis et tombant d' inanition.

J'ai vu défiler sous mes yeux des convois d'esclaves achetés ou capturés, qu'on emmenait à des tribus, qui, en échange d'ivoire, les achetaient pour s'en nourrir.

Sur certains marchés indigènes, notamment dans le voisinage des Moubanghi, des captifs étaient mis en vente, destinés, pour la plupart, à être tués et mangés.

Arrivés à destination, les captifs n'étaient pas au bout de leurs peines. De nouvelles épreuves les attendaient; échangés encore, ils passaient en d'autres mains, jusqu'à ce que, ayant été convenu le sort auquel ils étaient destinés.

Lorsqu'on soupçonnait un captif de vouloir s'évader, le malheureux était complètement engraisés, ils subissent enfin le damné à être entravé. On lui passait de force le pied dans un trou ménagé dans une pièce de bois sur laquelle un fer de lance était fixé, tout contre la jambe, rendant le moindre mouvement impossible sans risquer pour le captif de se lacérer les chairs. Un autre procédé consistait à attacher les deux mains du prisonnier au-dessus de sa tête au poteau principal d'une case, ou bien encore à lui ligoter les bras, et à lier ses cheveux tressés en natte à la branche d'un arbre.

Les hommes fournissaient au cannibalisme un nombre de victimes plus grand que les femmes, pour cette raison qu'on estimait à une valeur plus grande les fem-

mes jeunes encore, à cause de leur utilité pour cultiver les plantations et préparer la nourriture.

La pratique la plus inhumaine qu'on puisse rencontrer est celle assurément des tribus qui détaillent vivante la victime. Si incroyable que cela paraisse, les captifs étaient menés de place en place pour que les acheteurs pussent indiquer, par des marques extérieures sur le corps, les parties qu'ils désiraient acquérir. Ces marques étaient ordinairement faites avec de la craie de couleur, ou avec des bandes d'herbes nouées autour d'un membre.

L'extraordinaire stoïcisme de la victime qui se voit ainsi achetée morceau par morceau, n'a d'égal que l'indifférence absolue avec laquelle elle accepte son sort. Car dans un pareil état de terreur perpétuelle, la vie n'offre réellement rien de très attrayant.

— o —

Quelques proverbes :

Une femme "doit" ressembler à l'escargot qui ne quitte pas sa maison; mais elle "ne doit pas", comme l'escargot, mettre "sur son dos" tout ce qu'elle possède!

Elle "doit" ressembler "à l'écho" qui ne parle que si on l'interroge; mais "elle ne doit pas" comme l'écho chercher à avoir toujours le "dernier mot".

Elle "doit" être comme l'"horloge" de la ville, d'une régularité parfaite, mais elle "ne doit pas" comme l'horloge se faire entendre de toute la ville.

Dédié à nos lectrices...

Les BIENFAITS de L'ELECTRICITE

La fée électricité, qui, depuis quelques années, a fait tant d'admirables miracles, va-t-elle se couvrir d'une gloire nouvelle? Et, après avoir secondé les hommes dans leurs plus audacieux desseins scientifiques, industriels, servir à l'amélioration de leur race, à l'accroissement de leur vie?

C'est ce que plusieurs savants prétendent.

S'autorisant de la découverte récente de l'influence salutaire de l'électricité sur la croissance des végétaux (vous savez qu'il suffit de faire passer un courant sous terre, autour des racines d'une plante, pour que celle-ci se développe dans de très notables proportions), des médecins se sont demandé s'ils n'obtiendraient point des effets semblables en soumettant des être humains jeunes ou insuffisamment développés à l'action de l'électricité.

Parmi ces savants novateurs, il en est un dont les travaux et les expériences ont déjà donné les résultats les plus appréciables; c'est un Suédois, le professeur Svan-te Arrhenius, qui est arrivé à doubler la taille d'écoliers en les enveloppant d'effluves électriques.

Il explique de la façon suivante l'action des courants sur le corps humain:

"L'électricité active l'oxydation des tissus. L'oxydation est le phénomène par lequel les déchets que fabrique chaque jour notre organisme sont détruits. Sans oxydation, nous mourrions bientôt empoisonnés. Avec une oxydation parfaite, la longueur de notre vie serait doublée, peut-être triplée. Il m'a donc semblé parfaitement raisonnable de supposer qu'en acti-

vant l'oxydation des tissus chez l'enfant, on activerait du même coup son développement.

Donc, le professeur Arrhenius fit des expériences sur des enfants qui fréquentèrent pendant six mois une classe dans laquelle, on avait installé des appareils électriques générateurs de courants alternatifs à haute fréquence.

Ces courants créaient des ondes comparables aux ondes hertziennes en usage dans la télégraphie sans fil. Ces ondes traversaient constamment la salle et pénétraient le corps des enfants.

Elles y opéraient une sorte de "massage moléculaire" ou "gymnastique des tissus". Les petites particules dont le corps humain est composé et qui sont toujours en mouvement s'agitaient alors davantage. Cette activité inaccoutumée des molécules augmentait l'oxydation — par conséquent la vie.

Les enfants ignoraient le traitement auquel ils étaient soumis et, chose curieuse, ne se doutaient de rien, car, malgré la force des courants qui les traversaient constamment, ils n'éprouvaient aucune sensation.

Une salle voisine était occupée par d'autres enfants du même âge, du même poids, de la même taille et du même développement mental.

Avant de commencer l'expérience, les enfants de l'une et de l'autre salle furent pesés, mesurés, on leur fit passer des examens.

Au bout de six mois, on recommença les épreuves et l'on put constater que les en-

fants qui avaient été soumis au traitement de la chambre électrique s'étaient développés physiquement et mentalement deux fois plus que les autres.

Ils se fatiguaient beaucoup moins vite, pouvaient fixer leur attention beaucoup plus longtemps sur le même sujet, et leurs professeurs eux-mêmes étaient beaucoup plus actifs, beaucoup plus alertes.

Dès que ces résultats furent connus, on fit de semblables expériences dans d'autres pays et partout on obtint les mêmes résultats. On en est arrivé à considérer qu'après avoir employé les courants pour

avant de se rendre à leurs affaires, y liront leur journal, les femmes et les enfants y passeront une partie de leurs journées.

“La maladie n'existera plus, et le terme de notre vie sera beaucoup plus éloigné. L'homme de l'avenir vivra au moins cent ans!”

Ce beau rêve va-t-il se réaliser grâce aux courants alternatifs? Écoutons la thèse contraire. Elle est soutenue par un autre savant :

“J'ai remarqué, dit-il, que les plantes qui ont été “forcées” par l'électricité



L'électricité à l'école.

guérir certaines maladies, on aurait avantage à les employer pour les gens bien portants. Lisons ce qu'un spécialiste écrit à ce sujet :

“J'espère que le jour viendra bientôt où des courants à haute fréquence trouveront leur place non seulement à l'hôpital, au sanatorium, mais dans les écoles et dans nos demeures.

La chambre électrique deviendra, dans chaque appartement, aussi indispensable que l'est, aujourd'hui, la salle de bains.

Les hommes y pénétreront le matin,

croissent plus vite, deviennent plus belles, mais sont plus fragiles que celles qui se sont développées normalement. Il en sera probablement de même avec les écoliers qui ont subi les expériences d'Arrhenius. En vérité, on ne peut forcer la nature.

“C'est pour cela que je me demande quel sera, en définitive, le gain à activer ainsi le développement d'enfants normaux. Un géant n'est pas grand chose, s'il n'a que la taille d'un géant et non la force de sa taille.

Le principe d'Arrhenius peut, au con-

traire, appliqué chez des enfants anormaux, être de grande valeur. Je parle de ces enfants dont le développement physique est retardé par des défauts de constitution. Là, le courant électrique peut produire le stimulant nécessaire pour que ces enfants puissent devenir des enfants normaux.

“Détail curieux, le malade ou l'enfant recevant le courant alternatif d'Arrhenius ne ressent, nous l'avons déjà dit, absolument rien ou n'éprouve aucune sensation.

“Or, à Sing-Sing, qui est l'endroit où les Américains condamnés à mort sont électrocutés, le courant électrique fait passer 1,800 volts à travers le corps du condamné et le tue presque instantanément.

“Arrhenius envoie un million de volts dans le corps d'un enfant, et celui-ci, non seulement ne sent rien, mais prospère.

“L'explication est très simple: ce n'est pas le haut voltage, mais l'ampérage qui est redoutable. A Sing-Sing le courant est envoyé à pression basse mais avec un ampérage puissant, tandis que le courant employé par Arrhenius est à un voltage énorme, mais à un ampérage presque insignifiant.”

— o —

iers Religieux en Amérique.—Ce furent les “Jésuites”; les PP. Pierre Biard et Edmond Massé. Ils partirent de Dieppe (France), le 26 janvier 1611, et arrivèrent à Port-Royal (Acadie), le 22 juin suivant, jour de la Pentecôte. Le P. Biard, pris par les Anglais, fut ramené en France quelques années après. Il mourut à Avignon, le 17 novembre 1622. Le P. Massé repassa en France, revint au Canada, et mourut à Québec, le 12 mai 1646, âgé de 72 ans.

UNE FEMME ENERGIQUE

Le comte de Saint-Balmon révolté contre l'autorité du roi Louis XIV fut fait prisonnier, et la comtesse, femme d'une grande énergie, demeura dans ses terres pour en surveiller l'administration.

Un officier de cavalerie étant venu s'approvisionner de fourrage sans en demander l'autorisation, la comtesse lui écrivit poliment pour l'inviter à ne pas recommencer.

L'officier ne tint aucun compte de l'avis. Ainsi, au bout d'un certain temps, il reçut un cartel où le chevalier de Saint-Balmon lui demandait raison de son impertinence.

L'officier accepta le défi et, à l'heure dite, il se rendit sur le lieu assigné pour le duel.

Le chevalier s'y trouvait déjà.

Il paraissait très brave, mais il était d'une complexion si délicate que l'officier ne douta pas d'avoir facilement raison d'un tel homme.

On commença à ferrailer. D'abord l'officier eut l'avantage, mais soudain le chevalier, qui ne se laissait pas démonter, reprit l'offensive, et, par un coup de maître, désarma son adversaire. Il lui déclara alors:

—Monsieur l'officier, vous croyez avoir affaire au chevalier de Balmon, n'est-ce pas?... Eh bien, c'est sa femme qui vous rend votre épée, en vous conseillant de montrer à l'avenir plus de déférence envers les dames.

L'officier se retira honteux et confus, pendant que la comtesse enchantée du bon tour qu'elle venait de jouer à un impertinent, s'empressait de rentrer chez elle pour se débarrasser du costume masculin qu'elle avait endossé pour la circonstance.

LES MONSTRES D'ACIER

Voici, dans cette gravure, la représentation d'un de ces gros obus de 42 allemands dont on a tant parlé.

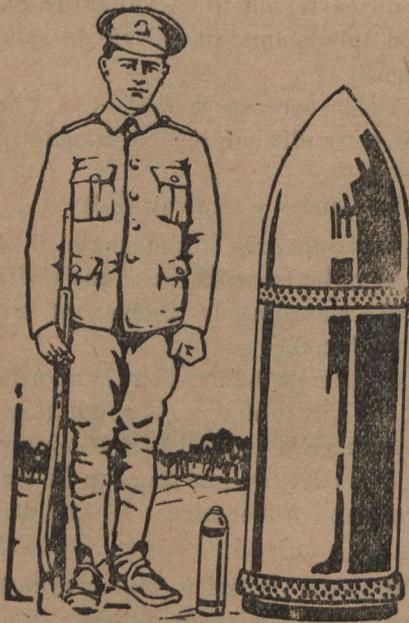
Comparé à la hauteur d'un homme et à celle d'un obus de 75 placé à côté, on se rend compte des dimensions du monstre.

L'obus de 42 est ainsi appelé parce qu'il a 42 centimètres de diamètre, soit

qu'ils rencontrent; rien ne peut résister à cet infernal engin de destruction!

Heureusement que les plus grandes difficultés de transport, de pointage et de chargement viennent s'opposer considérablement à l'emploi continu de ces gros canons de 42.

Aujourd'hui, les armées alliées ont une artillerie équivalente comme puissance et beaucoup plus mobile; le règne des 42 touche à sa fin et il est à prévoir comme à espérer qu'ils ne feront plus autant de mal qu'ils n'en ont fait jusqu'ici.



Une "marmite" de 42.

16 pouces $\frac{1}{2}$; sa hauteur est de 5 pieds 6 pouces et son poids de 2107 livres.

Se représente-t-on le choc énorme produit par une semblable masse arrivant sur les ouvrages bétonnés d'un fort, d'une distance de six ou sept milles! L'obus éclate avec un bruit de tonnerre et ses éclats fauchent et démolissent tout ce

UN SPECULATEUR

Après la bataille de Waterloo, le carrosse de Napoléon Ier tomba aux mains des Anglais, et fut vendu à un spéculateur de Londres pour lequel il devint une magnifique affaire.

Il l'exhiba dans une sorte de boutique, louée et agencée à cet effet, où, en dehors du prix d'entrée, tous ceux à qui cela plaisait, pouvaient moyennant 20 cents, pénétrer dans la voiture par une portière et ressortir par l'autre.

Quant aux ambitieux qui tenaient à faire une petite station, à s'asseoir sur la banquette où s'était assis le grand empereur, ils devaient déboursier \$1.00.

Cet avisé spéculateur gagna, dit-on, plus de cent mille livres dans son exhibition.

Ce qui tendrait à prouver qu'il y a à Londres autant de badauds qu'à Paris.

AU PAYS SANGLANT

Les Affreuses coutumes du Dahomey.--L'oeuvre accomplie par les Missionnaires

C'est vers le Dahomey, vers le "pays rouge", sanglant, le pays classique des sacrifices humains, que se sont portés depuis longtemps les regards des missionnaires; l'auréole de barbarie qui couronnait si lugubrement le nom de Dahomey exerçait une sorte de fascination. Au séminaire lyonnais des Missions Africaines, on regardait toujours de son côté avec envie, avec regret, avec un secret espoir. Le P. Planque se fit auprès du Saint-Siège l'avocat éloquent de ces espérances; il présenta un projet et eut la joie de le faire agréer par Pie IX (28 août 1860).

Avant d'introduire nos missionnaires dans leur terre promise, jetons-y un coup d'oeil.

Nul pays au monde, du moins dans les temps modernes, n'a été inondé d'autant de sang humain. Les fêtes où l'on immolait par milliers des victimes au dieu de la guerre ou aux mânes des rois défunts étaient si régulières, qu'elles portaient le nom significatif de "Coutumes". C'était une institution vraiment nationale, vieille de plusieurs siècles et regardée comme essentielle à la conservation de la monarchie.

A la mort de Ghézo (1858), l'aristocratie dahoméenne s'était trouvée partagée en deux partis: les uns voulant le maintien, les autres exigeant la suppression des boucheries abominables qui, périodiquement,

transformaient en charnier les rues de la capitale. Comme toujours, la victoire fut aux pires et l'Europe frémit en apprenant que le sang de 3,000 victimes humaines avait arrosé le tombeau de Ghézo. Ah! s'il n'y en avait eu que 3,000!

En 1860, M. Lartigue, agent en chef des factoreries de M. Régis, de Marseille, fut obligé d'assister à la fête des Coutumes à Abomey. Voici un extrait de son journal:

"16 juillet.—Premières décapitations. —Un captif bâillonné a été amené et le ministre de la justice a demandé au roi s'il n'avait rien à faire dire à feu son auguste père par l'intermédiaire du prisonnier. Justement il avait d'urgentes nouvelles à lui notifier. Plusieurs grands sont venus prendre ses ordres et sont allés les transmettre à la victime, qui répondait affirmativement par des signes de tête. C'était chose curieuse à voir que la foi profonde de cet homme qu'on allait décapiter, à se charger de toutes ces commissions. Après lui avoir remis, pour ses frais de route, une piastre et une bouteille de tafia, on l'a expédié "ad patres." Deux heures après, quatre nouveaux messagers étaient "expédiés" dans les mêmes conditions.

"Une fois ces courriers partis avec leurs dépêches d'outre-tombe, le roi est monté sur son tabouret, a revêtu ses armes de bataille et a prononcé un long

discours, qu'il a terminé en demandant à ses braves s'ils étaient prêts à le suivre partout où il aurait décidé de porter la guerre. Il est impossible de rendre la scène d'enthousiasme qui répondit à cet appel.

"28 juillet.—...La nuit prochaine, il y aura grand massacre... Les tueries ne discontinueront pas. La place du palais exhale une odeur infecte. Quarante mille

chaque donateur, l'égorgement s'accomplit.

"1er août.—Pendant ces deux dernières nuits, il est tombé plus de cinq cents têtes. On les sortait du palais, à pleins paniers, accompagnés de grandesalebasses dans lesquelles on avait recueilli le sang pour en arroser la tombe du roi défunt. Les corps étaient traînés par les pieds et jetés dans les fossés de la ville où les vau-



Sacrifices humains au Dahomey.

nègres y stationnent jour et nuit au milieu des ordures. Joignez-y la vapeur du sang répandu et les émanations des cadavres en putréfaction, et vous croirez sans peine que l'air respiré ici est mortel.

"30 et 31 juillet.—Les principaux maîtres de Ouidah offrent leurs victimes, qu'on promène trois fois autour de la place au son d'une musique infernale. La troisième ronde achevée, le roi s'avance vers la députation et, tandis qu'il félicite

tours, les corbeaux et les loups s'en disputent les lambeaux... Les jours suivants, continuation des mêmes sacrifices...

"5 août.—Jour réservé aux offrandes du roi... Le défilé des victimes a duré plus d'une heure et demie. C'était un spectacle diabolique que l'animation, les gestes, les contorsions de toute la négraille...

"Les sacrifices devaient se faire sur une estrade construite au milieu de la

place. Sa Majesté est venue s'y asseoir, accompagnée du ministre de la justice, du gouverneur de Ouidah et de tous les hauts personnages du royaume, qui allaient servir de bourreaux. Après quelques paroles échangées, le roi a allumé sa pipe, a donné le signal, et aussitôt les coutelas se sont tirés, et les têtes sont tombées... Le sang coulait de toutes parts; les sacrificateurs en étaient couverts et les malheureux qui attendaient leur tour au pied de l'estrade étaient comme teints en rouge...

"Ces cérémonies vont encore durer un mois et demi: après quoi, le roi se mettra en campagne pour faire de nouveaux prisonniers et recommencer sa fête des Coutumes, vers la fin d'octobre."

La décapitation n'était pas le seul supplice en usage au Dahomey; plusieurs sacrifices s'accomplissaient avec une barbarie raffinée. Certaines victimes étaient enterrées vivantes; d'autres découpées en morceaux; d'autres brûlées à petit feu; d'autres, enfermées dans des corbeilles jusqu'à la tête, étaient suspendues aux arbres où elles mouraient de faim, à moins qu'elles ne fussent dévorées toutes vivantes par les oiseaux de proie...

C'est dans cet enfer, où le démon régnait depuis tant de siècles en maître absolu, que les Pères des Missions Africaines venaient arborer la croix rédemptrice.

Partis de Toulon, le 5 janvier, ils n'arrivèrent à Ouidah que le 18 avril.

Les Pères se logèrent dans l'ancien fort portugais, merveilleusement adapté à cette destination, car les Portugais ne s'établissaient nulle part sans associer à l'édifice de la force matérielle l'édifice de leur croyance chrétienne: une vaste chapelle avait été construite par eux dans la cour intérieure du blockhaus. L'habile

truelle du P. Borghéro eut bientôt fait les réparations urgentes et mis le fort et le sanctuaire en très convenable état.

Une fois installés, les missionnaires envoyèrent au roi du Dahomey les présents d'usage. S. M. Glé-Glé était alors en campagne afin de renouveler sa provision de gibier humain. Pour ce motif ou pour d'autres, l'accusé de réception se fit attendre longtemps (sept mois). Il arriva enfin sous la forme d'une invitation à monter à la capitale. Le P. Borghéro imposa des conditions qui toutes furent acceptées. Il se mit donc en route. Parti de Ouidah le 22 novembre, il arrivait à destination le 28.

Ce jour-là, Abomey fut témoin d'un spectacle qui parut sans doute étrange aux féticheurs et aux indigènes, mais qui dut réjouir les anges gardiens des tristes habitants du pandémonium dahoméen.

Une procession catholique traversa la cité. Le plus jeune des cinq néophytes qui accompagnait le Père, vêtu d'une soutane blanche, précédait le cortège en agitant au milieu de la route une sonnette d'église. A ses côtés, mais un peu en arrière, venaient deux autres chrétiens en soutanes rouges couvertes d'aubes brodées. Celui de droite portait une image de Notre-Seigneur en ivoire et d'un travail exquis; celui de gauche, une statue de la sainte Vierge. Le P. Borghéro, en aube avec l'étole et la chape, était accompagné des deux chrétiens les plus âgés, revêtus de soutanes noires et de surplis. Sur tout le parcours on avait écarté ou voilé les idoles. Le roi lui-même, dans sa réponse aux conditions posées par le Père à ce sujet, avait dit: "Je sais, moi aussi, que Dieu est plus grand que toutes ces choses; il est juste de les faire disparaître devant lui et son envoyé."

Il reçut le messager de l'Évangile avec des démonstrations de joie et des honneurs tout à fait inusités.

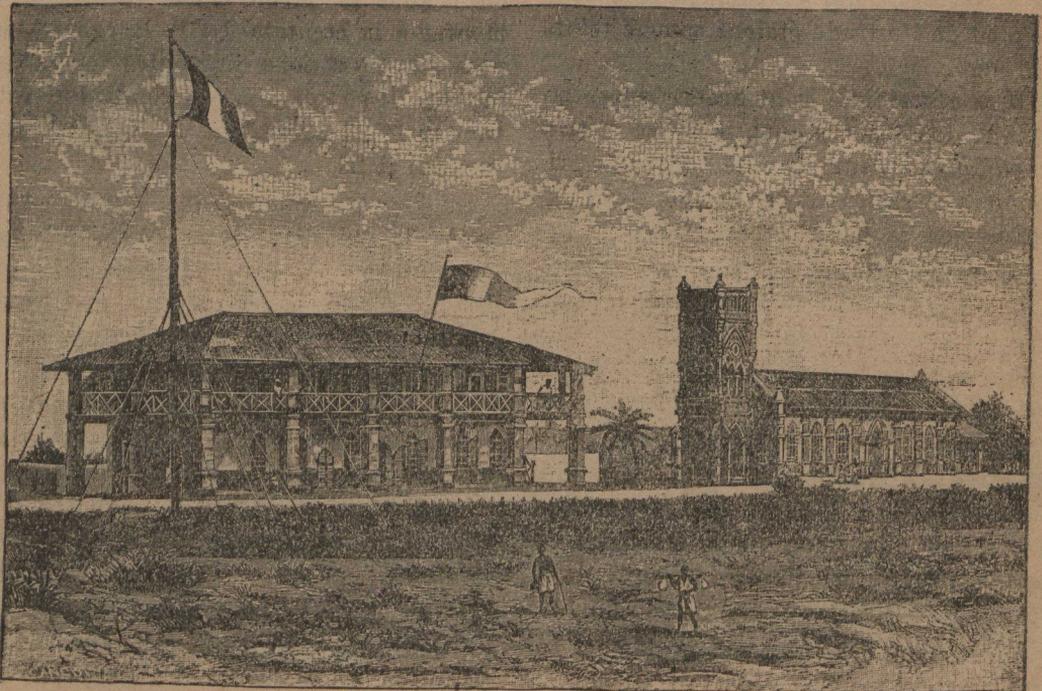
L'artillerie braquée sur la place, les fusillades de la troupe, les danses, les cris, les fanfares de toute la ville en fête pour accueillir l'homme de Dieu formaient le tableau le plus extraordinaire que l'imagination puisse rêver.

Sur son passage, M. Borghéro saisit

“Il est l'ami du roi. Le roi et lui ne font qu'un. Ses frères sont déjà nos frères. Sa loi sera celle du Dahomey...”

En entendant ces paroles et ces chants, confidences d'un peuple courbé depuis des siècles sous le plus abominable despotisme, le missionnaire était ému et ouvrait son âme aux plus belles espérances.

Hélas! Glé-Glé ne tarda pas à jeter le masque. Il n'avait attiré chez lui le P.



La mission et l'église d'Agoué.

sait au vol des réflexions d'une tournure touchante ou des refrains de chansons improvisées en son honneur:

“Voici le Blanc! Il vient à nous de la terre lointaine, pour nous faire du bien en redressant nos voies...”

“Nos yeux sont fermés! Nous sommes comme des aveugles. C'est lui qui sait ce que Dieu dit aux hommes. Il nous enseignera le secret d'aller au ciel...”

Borghéro que dans un but intéressé. Il commençait à comprendre que, pour ne pas déchoir, sa puissance avait besoin de s'appuyer sur les engins de guerre perfectionnés par la science moderne. Or, les fusils à tir rapide, les canons rayés, il ne pouvait les trouver que chez les Blancs. Espérait-il que le missionnaire lui servirait d'intermédiaire? Peut-être. Toujours est-il que, dans l'audience solennelle du

28 novembre, il affecta de le considérer comme un personnage officiel, comme un ambassadeur de l'empereur des Français. Cette interprétation était flatteuse, mais inacceptable. L'humble prêtre protesta, à plusieurs reprises, que sa mission n'avait rien de commun avec la politique.



Les deux mois que le P. Borghéro séjourna à Abomey lui révélèrent l'incroyable dégradation morale du pays et lorsque, le 18 janvier 1862, il put reprendre le chemin de Ouidah, il avait été témoin d'assez d'horreurs pour comprendre l'impossibilité de fonder un foyer de civilisation chrétienne dans l'abominable capitale, tant que l'intervention d'une puissance européenne n'aurait pas supprimé les Coutumes.

C'est aux canons du général Dodds qu'était réservé l'honneur d'ouvrir, trente ans plus tard, la voie à l'œuvre de régénération ambitionnée par le missionnaire.



De 1863 seulement datent les premières relations officielles de la France avec le royaume de Porto-Novo, petit Etat maritime confinant à la colonie anglaise de Lagos. Mais, en 1887, Glé-Glé s'avisa tout à coup que Porto-Novo était une dépendance du Dahomey et somma les français de l'évacuer. On ne tint aucun compte de cette singulière injonction. Alors, le roi nègre furieux envahit le territoire portonovien, pilla plusieurs villages et opéra une razzia de prisonniers.

On tâcha de régler pacifiquement cette grave affaire, mais les démarches n'aboutirent qu'à rendre les Dahoméens plus in-

solents. Sur ces entrefaites, Glé-Glé mourut (31 décembre 1889).

Behanzin, son successeur, renchérissant encore sur les prétentions paternelles, se prépara à une action énergique. Pour se procurer des otages, il avait, avant même le début des opérations, fait capturer huit Européens. Les Pères Dorgère et Van Pawordt, l'agent consulaire, et plusieurs agents de factoreries avaient été traîtreusement attirés, le 24 février, hors de la maison où ils s'étaient réfugiés, et conduits à Abomey enchaînés par les pieds et par le cou.

Les malheureux prisonniers languirent deux mois en proie aux plus vives anxiétés. Cette douloureuse situation se serait sans doute prolongée longtemps encore si le commandant Fournier n'avait, le 28 avril, tiré une douzaine d'obus sur Ouidah et sur Kotonou et menacé ces deux places d'un bombardement général.

Dès le surlendemain (30 avril), les pauvres otages étaient admis à l'honneur d'une audience royale. Assis sous une vaste tente, Behanzin trônait, entouré d'une dizaine de femmes, de ses ministres et de quelques amazones. Sur une grande table était servi un copieux déjeuner. S'adressant au P. Dorgère, personnage le plus en vue et le plus considérable des prisonniers français, il lui tint à peu près ce langage :

« Depuis que Dieu a créé le monde, les Noirs de mon pays ont toujours été les amis des Blancs ; pourquoi me font-ils la guerre maintenant ? Le roi de France a donc perdu le sens commun.

« J'aurais pu me venger en vous faisant couper le cou à tous ; mais vous avez été les amis de mon père qui vient de mourir, et en mourant mon père m'a recommandé de ne jamais vous faire de mal et d'être toujours votre ami. Je vous donne mon

amitié; vous n'avez plus rien à craindre, sur la terre de mes pères. Je vous rends la liberté. Retournez à Ouidah."

La démonstration du commandant Fourrier avait eu le plus heureux effet. Le 1er mai, les prisonniers reprenaient le chemin de la côte. Mais aucune des questions irritantes n'était résolue.

Les choses en étaient là, lorsque, le 21 mai 1890, le contre-amiral de Cuverville

tions compromises.

Pour ces délicats pourparlers, le P. Dorgère, personnellement connu du roi, était tout indiqué.

Il fut donc chargé d'aller à Abomey pour négocier la paix avec Behanzin.

Spectacle renouvelé des âges antiques où Louis IX et Louis XIII choisissaient pour plénipotentiaires des Carmes et des Franciscains, on vit donc en septembre-



Une messe en plein air au Dahomey.

débarqua à Kotonou, sur le croiseur "La Naïade".

Ce marin d'élite était chargé de tout tenter pour arriver à une paix honorable. Il étudia la situation et se rendit compte que le peu de résultats obtenu jusqu'alors était dû à l'incapacité des agents employés pour négocier la paix. Il comprit qu'un missionnaire seul pouvait reprendre, avec chances de succès, les négocia-

octobre 1890 un prêtre des Missions Africaines traiter avec le roi Behanzin au nom de la République française.

Behanzin se rendit aux raisons que fit valoir le missionnaire catholique. Il céda sur la question du territoire de Kotonou, reconnut notre protectorat à Porto-Novo, s'engagea à laisser en paix le roi Toffa; mais il refusa d'accepter à Ouidah la présence d'une garnison et d'un résident.

Le P. Dorgère n'avait pas obtenu tout ce que désirait la France; la question de Ouidah restait en suspens, et tôt ou tard il faudrait la trancher. C'était un demi-succès; mais il avait sa valeur, et la France sut le reconnaître en décernant au brave missionnaire la croix de la Légion d'honneur. En mai 1896, l'Académie de Lyon lui attribua son grand prix annuel de 10,000 francs.

Certes il lui avait fallu une bonne dose de courage pour retourner dans la terrible capitale où il avait été traîné une première fois le carcan au cou, pour aller de gaieté de coeur se remettre entre les griffes du lion d'Abomey. Mais le courage ne lui manquait pas: sa mort héroïque (25 février 1900) l'a bien prouvé; d'ailleurs, tout missionnaire est brave de naissance et compte pour rien sa vie quand il s'agit de sa patrie ou de son Dieu.

Durant cette période critique, les confrères du P. Dorgère ne négligèrent rien pour rendre service aux officiers et aux soldats et, dans son ordre du jour d'adieux du 20 décembre 1890, le contre-amiral Cavalier de Cuverville leur exprimait sa gratitude en termes qui doivent être ici reproduits:

“Le dévouement avec lequel la Société des Missions Africaines de Lyon a mis tout ce qu'elle possédait à la disposition du corps expéditionnaire ne saurait être oublié. Nos missionnaires ont montré une fois de plus que, dans leurs affections, ils ne séparent jamais l'amour de la Patrie de l'amour de Dieu. Qu'ils en soient remerciés!”

Behanzin ne tint pas longtemps ses engagements. En mars 1892, il envahissait à nouveau le royaume de Porto-Novo. Une expédition en règle s'imposait. Elle fut vivement et heureusement menée par le colonel Dodds (promu général au cours

de la campagne). Le 17 novembre, Abomey était prise et, le 3 décembre, la déchéance de Behanzin était prononcée.

Actuellement, le Dahomey compte 8,500 catholiques, 18 écoles fréquentées par près de 2,000 élèves, 13 églises ou chapelles, 13 hôpitaux ou dispensaires, 4 ouvroirs et 3 fermes agricoles, dont une, celle de Zagnanado, fait l'admiration des Européens par la beauté de ses plantations.

Le Dahomey n'est plus le pays atrocement barbare, honte et horreur de l'humanité civilisée. Mais s'il n'est plus meurtrier par les gens qui l'habitent, il l'est toujours par son climat. Des effluves homicides se dégagent de son sol. Le Noir fils de Cham, immunisé par des siècles d'accoutumance, n'en est point incommodé, tandis qu'ils sont mortels aux fils de Japhet.

Non seulement au Dahomey, mais tout le long des plages atlantiques qui vont du cap Palmas à la baie de Biafra, le climat est le grand obstacle à l'établissement des Blancs.

“Là, dit le P. Eugène Chautard, qui consacra les plus belles années de sa vie apostolique à ce pays redoutable, des pluies excessives entretiennent une humidité perpétuelle, énervante, anémiant, mortelle à la longue. Le littoral est bordé de lagunes d'eau saumâtre où s'accumulent, fermentent et se putréfient sous l'action d'un soleil torride toutes sortes de débris végétaux et animaux. Leurs miasmes pestilentiels corrompent l'atmosphère, pénètrent par tous les pores dans l'organisme le plus sain et finissent par empoisonner les sources de la vie humaine. De ces lagunes se dégagent aussi des nuées de moustiques qui, envahissant villes et campagnes, harcèlent partout l'Européen, l'obligent, la nuit, à s'emprisonner dans une moustiquaire où il est suffo-

qué par la chaleur et le manque d'air, troublent son sommeil par leur bourdonnement continu, vicent son sang par leurs piqûres et lui transmettent parfois les maladies les plus redoutables. Aussi les Anglais ont donné à toute la côte guinéenne un nom lugubre: ils l'appellent le "sépulchre du Blanc" (the white man's

Lyon au Dahomey? A peine trois ans pour les Pères et Frères, et quatre ans pour les Religieuses. Les missionnaires qui ont succombé avaient en moyenne trente ans; les religieuses seulement vingt-huit.

"Mais, nous devons faire remarquer que les conditions d'existence s'y sont déjà sérieusement améliorées, grâce à des



Dispensaire des Soeurs des Missions Africaines à Ouidah.

grave), nom, hélas! bien justifié. La Société des Missions Africaines de Lyon en sait quelque chose. Elle a creusé entre le cap Palmas et l'embouchure du Niger les tombes d'environ 400 de ses enfants: 283 Pères, 110 Soeurs, presque tous fauchés à la fleur de l'âge par un climat meurtrier. Ces chiffres ont leur éloquence.

"Sait-on quelle a été au début la moyenne de la vie des missionnaires de

précautions d'hygiène mieux entendues et à une installation plus confortable."

— o —

lère Gazette en Canada.—"La Gazette de Québec". Le 1er numéro parut le jeudi, 21 juin 1764; format in-4o. à deux colonnes, en français et en anglais. Brown & Gilmore, éditeurs-propriétaires.

LES FILS BARBELES DEVANT LES TRANCHÉES

Moyen de protection plus efficace qu'un mur de maçonnerie, les clôtures de fils barbelés disposées devant les tranchées s'opposent net au passage de l'adversaire.



Un boche foudroyé dans les fils électrifiés.

Il faut les détruire à coups d'obus explosifs ou les couper à la cisaille ce qui nécessite ou bien une dépense énorme d'obus ou bien un sacrifice d'hommes considérable.

C'est grâce à ces fils barbelés que les allemands doivent de tenir tête aux alliés; cela leur permet de plus de ne laisser que des quantités relativement faibles d'hommes à certains endroits et de transporter le gros des combattants aux points plus menacés. S'ils n'avaient pour faire face sur les trois fronts, que des troupes déplacées avec rapidité, cela ne suffirait pas à les garantir de la défaite. Chaque corps d'armée, chaque régiment transporté d'un point sur un autre ne signifie,

en somme qu'une chose : découvrir une position pour en couvrir une autre. Et le danger serait énorme, si les Allemands n'y avaient paré en partie au moyen de leurs fils barbelés, dont ils se font une défense presque égale aux meilleures fortifications.

Prenons un exemple : Voici, par exemple, un front de combat long d'une trentaine de milles. Défendre cette ligne par les anciens procédés exigerait l'emploi de 6 ou 8 corps d'armée.

Or nous savons pourtant que cette zone est à peu près dégarnie ; les Allemands y ont laissé tout au plus quelques milliers d'hommes pour chaque tronçon de 4 à 5 milles.

Mais ces rares régiments sont pourvus d'un nombre énorme de mitrailleuses, et installés "au milieu d'un réseau de fils de fer barbelé de 4 milles de profondeur. On se figure ce que représente un pareil enchevêtrement. Certains points restent naturellement découverts, mais dans l'ensemble, le réseau barbelé couvre très efficacement le front tout entier, et si l'on ajoute que derrière chaque secteur de ce réseau se trouve un bataillon abondamment muni de mitrailleuses, on conçoit que, par cet artifice, les Allemands aient réussi à dissimuler, sans danger pour leur tactique, leurs perpétuels déplacements de troupes.

Se représente-t-on ce que coûterait l'attaque de ces haies coupantes, tranchantes, contondantes, hautes de plus de deux mètres, et s'étageant l'une derrière l'autre, sur une profondeur de 4 à 5 milles ? Aucune troupe ne résisterait au feu des mitrailleuses abritées derrière une telle série d'obstacles.

Il va sans dire que les mêmes moyens de défense sont en usage du côté des al-

liés et, par un perfectionnement qu'il était facile de prévoir, l'électricité joue un rôle important à cette occasion.

Des courants à haute-tension parcourent les fils en certains endroits et malheur alors à l'imprudent qui s'aventure dans le réseau dangereux. C'est la mort brutale et instantanée.

— o —

JUSTICE ANTIQUE

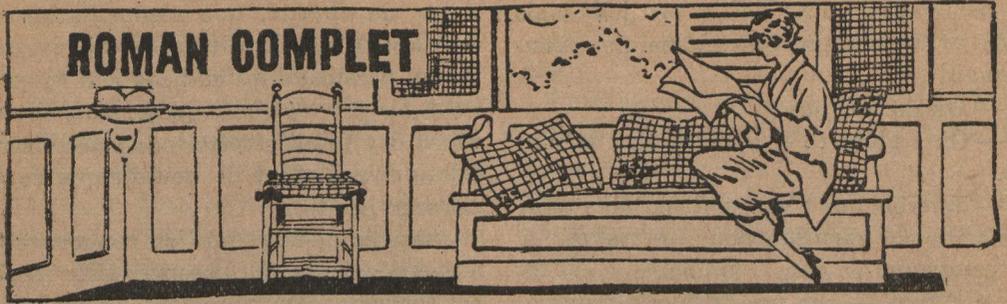
—

Tout citoyen, chez les Locriens, avait le droit de proposer l'abolition ou la modification d'une des lois établies. Mais il fallait qu'il se présentât devant l'assemblée du peuple avec un noeud coulant passé au cou. Si sa proposition n'était pas acceptée, on serrait immédiatement le noeud coulant, jusqu'à ce que la mort de l'imprudent s'ensuivit ; aussi, en l'espace de deux siècles, ne fut-il fait qu'une seule modification législative.

Voici en quelles circonstances : au nombre des lois locriennes, il y en avait une qui disait que "celui qui crevait un oeil à son semblable devait perdre l'un des siens". Or, un borgne s'étant présenté devant le peuple, avec la corde au cou, expliqua qu'un citoyen l'avait menacé de lui crever un oeil. Il expliqua que son ennemi, en s'exposant à la peine du talion, éprouverait un dommage infiniment moindre que le sien et que la peine visant ce cas spécial devait être modifiée.

Touchés par la justesse de cette observation, les Locriens décidèrent donc qu'en tel cas, on devrait crever les deux yeux à l'agresseur, afin d'égaliser les deux dommages.

— o —



Le Bonheur Etait Là...

Par Jeanne France

I

Le tennis venait de se terminer sur la pelouse à l'est du grand logis que, poliment, les hôtes et les villageois appelaient château. — Le château de Pavilly — cela sonnait fièrement et les hospitaliers châtelains en éprouvaient réellement quelque fierté.

— Quoiqu'il en soit, château ou non, on y était cordialement reçu, on s'y amusait de bon coeur, en toute simplicité, sans frais de toilette et ennuyeuses mondantés, tous d'une gaieté charmante pendant ce séjour.

Done, le tennis avait pris fin, à la grande confusion du camp vaincu, à la joie orgueilleusement étalée du camp vainqueur. Maintenant, on se groupait, délibérant : qu'allait-on inventer ?... Il restait encore trois bons quarts d'heure avant que ne tintât joyeusement la cloche du dîner : et pas de toilette à faire ; familièrement on se mettait à table en costume d'après-midi. A peine quelques minutes à prélever pour remettre un peu d'ordre. Voyons, qu'allait-on trouver ?

On ne trouvait rien... rien de neuf.

— Ou est donc Alex ? Avec elle, il y a de la ressource, — pensa tout haut Emily Gauthier. — Elle a une imagination merveilleuse. Mais où est-elle passée ?... Alex !... Alex !...

— Alex !... Alexandrine !... Mlle Duportal !... — firent aussitôt cinq ou six voix pendant que les yeux cherchaient, fouillaient les allées, les recoins d'ombre, que le crépuscule hâtif de septembre rendait plus ombreux encore.

— Elle a disparu, décidément : éclipse !

— Peut-être avait-elle des intentions de toilette ? C'est une élégante, la belle Alex.

— Ou peut-être simplement lasse — remarqua l'un de ses partenaires. — Elle jouait sans entrain... Aussi avons-nous perdu.

— D'ordinaire, elle entraîne après elle la victoire !

— Dame ! une fille de militaire ! Le colonel Duportal a fait ses preuves au Tonkin et ailleurs.

— Est-ce en deux mots ?... Du Portal.

— demanda d'un air naïf la peu jolie mais très aristocratique Jacqueline de Beau-manoir.

— On ne sait pas.

— Oh ! alors... — conclut-on à la ronde.

— Je crois que c'est en deux mots dans les villes de garnison pour les visites.. A la campagne et dans l'annuaire, c'est en un seul mot,— jeta une mauvaise langue.

On rit discrètement.

— Laissez donc le nom de cet excellent colonel et de ma très charmante amie tranquille, — fit Emily Gauthier avec une calme autorité qui en imposa. — Lui est le plus brave des hommes du monde dans tous les sens du qualificatif. Elle, ma chère Alex, est une créature de coeur et de tête qui fera une femme parfaite, menant admirablement la maison.

— Et son mari aussi... Une autoritaire.

— Ça, c'est méchant.

— Pourquoi n'est-elle pas là ?... Elle nous manque... Nous nous vengons.

Où, pourquoi n'était-elle pas là, cette très vivante Alex, cette habile joueuse qui décidait du gain des parties, cette imaginative qui créait des amusements inédits et toujours attrayants ?... Coquette ?... Rêveuse ?...

Elle-même ne se rendait nullement compte de ce qu'elle ressentait et de la cause qui l'entraînait à fuir le groupe joyeux, à rechercher la solitude.

Alexandrine Duportal avait perdu sa mère étant toute enfant ; t avait été élevée par son père, à qui elle ressemblait beaucoup, physiquement et moralement ; cet énergique avait fait d'elle une femme de volonté : trop de volonté, peut-être, aboutissant à l'autoritarisme, comme on venait de le remarquer. Quelques tentatives, assez heureuses, pour dresser des ordonnances maladroitement, faire aboutir une

vente de charité, une réconciliation, un mariage de vieille fille, laide et pauvre, l'avaient persuadée qu'on peut tout ce qu'on veut. Le principe était juste, mais elle oubliait d'y joindre cette indispensable restriction qu'il faut ne vouloir que ce qui est sage et utile.

Juste au moment où l'on commençait à s'apercevoir de son absence, Mlle Duportal tournait l'angle ouest de la maison et s'arrêta presque aussitôt, comme hésitante, se demandant pourquoi elle s'éloignait et de quel côté elle allait se diriger.

Ses regards rencontrèrent le vaste logis confortable, titré château, puis s'abaissèrent sur le jardin bien cultivé, encore fleuri, avant d'aller se perdre dans les grands arbres donnant des illusions du parc.

Et ce logis confortablement meublé, à la table plantureusement servie, était rempli d'hôtes bien accueillis, louangeant leurs amphitryons ; et ces amphitryons n'avaient pas toujours été riches, avaient commencé petitement, travaillant, peinant dur avant de posséder le joli million qui leur permettait de jouer aux châtelains.

— Plus tard, pas trop tard — souhaitait-elle — avoir comme eux une vaste demeure, mais plus élégante et plus majestueuse, y recevoir, être entourée, multiplier les fêtes, ne point calculer, l'argent arrivant régulièrement en quantité suffisante ! Mais où trouver cette source, ce Pactole ?... Le mariage ?... Un pauvre petit lieutenant n'ayant que sa solde ?... Merci ?... Et quelle autre perspective ?

Soudain, elle eut comme un attendrissement, rêvant d'une grande tendresse s'offrant à elle, d'un ménage charmant, gaité et affection mêlées, l'enfant complétant ; ce que fut le ménage de ses parents, jusqu'au jour néfaste...

Ses yeux se mouillèrent ; elle fut tentée d'aller se réfugier dans sa chambre

pour y pleurer à l'aise. Pourquoi ??... Elle n'en savait vraiment rien.

— Mais, qu'est-ce que j'ai donc, qu'est-ce que j'ai ?... Quelqu'un m'a-t-il offensée, taquinée ?... Non, personne... Au contraire... Tous et toutes très aimables pour moi... Suis-je souffrante, une maladie qui commence ? Vais-je devenir nerveuse et fantasque comme les poupées actuelles ?... Moi qui me vantais d'être énergique, bien équilibrée, dominant le mal et l'ennui... Et d'ailleurs je n'ai ni mal ni ennui... Je ne suppose point que ce soit la partie perdue... que m'importent le tennis et la défaite ! Peut-être Emily m'a-t-elle un peu agacée ? Oui, c'est vrai : mon intime d'ordinaire, si réservée, si prude même, a fleurté avec ce petit médecin de village ; cela me déplaisait... Mais suis-je sa gardienne ?... Elle est bien libre de se compromettre... Non, non, ce ne peut être cela !

Et elle cherchait consciencieusement, ne devinant encore nul mot des énigmes de la vie ; pas plus qu'elle ne pressentait l'utile pondération de la volonté elle ne découvrait qu'elle avait un cœur demandant tendresses et joies, les apercevant et, insensé, les fuyant.

Pour cette fois, ce cœur la conduisit, à son insu : elle se trouva, tout à l'improviste, dans un recoin de charmille arrangé en bosquet, meublé d'une table et d'un banc rustiques. Sur cette table, des feuillets épars ; sur le banc, quelqu'un d'assis, un crayon à la main, rêvant ou corrigeant.

— Mlle Duportal ! — fit le quelqu'un se levant avec empressement. — Seriez-vous déléguée pour me chercher, par hasard ?

— Tiens, M. Emond ! — jeta Alex, jouant l'étonnement, peu surprise au fond. — Non, je ne sais pas qu'on vous réclame. Je flâmais, le tennis fini.

— Ah ! le tennis a pris fin ; qui a gagné ?...

Puis, sans paraître avoir entendu la réponse, l'intéressant peu, sans doute, M. Emond reprit :

— Dois-je me retirer ? Sans doute, aviez-vous l'intention de vous reposer ici ?

— Vous chasser ! Y pensez-vous ? Tout au plus, si je craignais d'être indiscreète, vous demanderais-je une petite place...

— Oh ! si heureux ! balbutia-t-il, s'empressant.

Emond Lafargue occupait l'emploi modeste — un poste de début — de receveur de l'enregistrement au village de Pavilly. C'était un joli garçon d'à peine vingt-huit ans, et paraissant plus jeune que son âge parce qu'il était de petite taille, blond avec un teint pâle, une tête menue, des traits fins, un visage à l'expression douce éclairé par de bons yeux d'un bleu gris et aussi par un poli sourire ; une légère barbe blonde, soignée et coupée en pointe, complétait cette physionomie de doux rêveur très jeune ; à première vue, on ne lui donnait que vingt-cinq ans.

Tout au contraire, Alexandrine Duportal, assez grande, un peu forte, l'allure décidée, les traits accentués, très brune, pouvait passer pour être plus vieille que ses 23 ans. Heureusement qu'une certaine grâce, une bouche parfois souriante, un regard très tendre quand elle daignait, lui rendaient par instants son âge, escorté d'un attrait réel.

Vraiment suis-je indiscreète — murmura la jeune fille, jetant un coup d'oeil curieux, qui se transforma jusqu'à être malicieux, sur les feuilles éparses. — Un sérieux travail, sans doute ?... Des comptes en retard ?...

Or, il n'y avait pas l'ombre de chiffres sur ces feuillets : ils étaient imprimés en lignes régulières, presque de la même lon-

gueur. Papier froissé, tâché, grossier.

— Vous avez deviné, et ce n'est pas d'aujourd'hui — murmura le jeune homme. — J'ai senti l'autre jour, que vous aviez compris...

— Que les vers récités étaient de vous ! — interrompit-elle vivement en un joyeux élan illuminant ses yeux sombres.

— Oui, j'avoue. Voilà bien des jours que j'ai envie de vous avouer ma passion, ma faiblesse, ma faute... Je ne sais comment vous qualifierez.

— Bah ! si c'est votre unique passion, vous pouvez être gracié. C'est une des plus inoffensives, j'imagine.

— Ce n'est pas l'unique — prononça le jeune poète très bas, d'une voix étranglée. — Ma pauvre Muse a une redoutable rivale.

Un long regard d'adoration suppliante punctua, Mlle Duportal eut un petit frémissement, mais feignant de n'avoir pas même entendu.

— Done, nous courtisons la Muse. Et ceci, qu'est-ce ?

— Des épreuves, que m'envoie une Revue qui a publié plusieurs pièces devant être tirées à part. Me permettez-vous de vous offrir cette plaquette ?

— Bien volontiers ; je suis sûre que c'est charmant. Ce que vous nous avez dit, l'autre jour, était délicieusement poétique ; et non seulement disiez-vous bien, avec beaucoup de goût et de sentiment, sans ridicule emphase, mais encore "con amore." Et très vite ai-je pressenti que c'était vous, cet auteur dont vous prétendiez avoir oublié le nom. Il n'y a qu'un père pour choyer ainsi ses enfants... Et de beaux enfants, vivants et gracieux. Tous mes compliments !

Il l'écoutait comme en extase, si ému que le souffle lui manquait, et qu'il ne put que balbutier :

— Je suis heureux, bien heureux ?...

Comme vous êtes indulgente et bonne !

Elle sentit que l'amour-propre flatté n'était que chose secondaire, qu'il m'était tant heureux et ému que parce que louangé par elle. Et heureuse de donner du bonheur, elle voulut que débordât la coupe.

— J'en ai retenu quelques-uns... Ne vous fâchez pas si je les estropie, vos infortunés enfants.

Et laissant s'effeuiller les roses éphémères
Notre regard s'élève jusqu'à vous,
Passez, passez, printemps, parfums si
[doux.]

— Oh ! mes humbles vers dits par vous ! — murmurait-il, des larmes dans la voix, extasié.

Elle continuait :

Nous te verrons flétrir, ô couronne de
[Flore,
A. tes charmes brillants, le fruit doit suc-
[céder.]

Le pauvre garçon eut voulu sangloter, ou exhaler l'aveu qui lui brûlait le cœur ; habilement Alexandrine conjura les deux dangers.

— On peut voir ? — fit-elle, s'interrompant brusquement et attirant à elle une des feuilles. — Ah ! Rose d'avril.. Vous aimez les roses décidément.

Il groupa rapidement dans sa main toutes les feuilles et les déposa sur les genoux de la jeune fille en un geste d'hommage.

— Rose de Mai, Rose d'Automne, Rose de Noël — lisait-elle, feuilletant. — Tout un livre à la gloire des roses.

— Ceci n'est qu'un fragment. Le volume auquel je travaille s'appellera "Roses et Pervenches," s'il paraît jamais.

Alex déchiffrait, aux douteuses clartés

du crépuscule, l'épreuve, presque illisible, comme il est d'usage, et paraissait prendre plaisir.

Soudain, la cloche du dîner sonna.

— Mon Dieu — exclama Emond — le dîner déjà ! Et je ne vous ai rien dit, et je n'ai pas profité de ces minutes uniques

— Rien dit ? — rétorqua-t-elle en riant.

— Quand vous vous êtes confessé... votre crime avoué, presque gracié !

— Oh ! si je n'avais que ce crime-là sur la conscience !

— Eh bien, venez-vous ? Nous n'avons que le temps !

— Ensemble ?... Ne craignez-vous pas ?...

— Quoi ? nous nous sommes rencontrés, nous rentrons ensemble... Où est le mal ? Ce sont ceux qui se cachent qui sont suspects — prononça-t-elle fièrement.

Ils se mirent en route.

— Non, je ne vous ai rien dit, et j'avais tant à vous dire ! — répétait-il, tout en marchant. — Mais si vous aviez deviné puisque vous devinez si bien ?... Vous avez aperçu le poète... L'Autre, l'auriez-vous entrevu aussi ?

Certes oui, elle l'avait entrevu, cet autre. Mais quelle jeune fille, et surtout du caractère de celle-ci, avouera semblable découverte.

— Un auteur se reconnaît — fit-elle légèrement. — J'en avais déjà découvert un autre, une jeune fille, qui se croyait d'une profonde dissimulation, et publiait des nouvelles quelconques dans le journal de sa petite ville. Mais vous — affirma-t-elle avec conviction — ce n'est point quelconque : c'est même très beau et très poétique. Il faut continuer et parvenir. Avez-vous fait choix d'un éditeur ? J'ai oui dire que pour les poètes il n'y a guère que Lemerre.

— Mais c'est inaccessible !

— Pourquoi, si son lecteur est homme de goût et lit consciencieusement ?

— Alors, vous êtes sincère ?... Vous m'engagez ?...

— Je vous engage en toute sincérité, oui... Tenez, nous ne serons pas les derniers ; voici mon intime, Emily avec votre ami, le petit médecin du bourg, qui se hâtent, là-bas. Attendons-les.

— Je voudrais causer avec vous — fit le jeune homme d'une voix basse, saccadée, distincte. — Il le faut. Vous tenez mon avenir et ma vie entre vos mains... Quand daignerez-vous ?... veuillez me fixer une heure.

Elle crut devoir se montrer étonnée et taquine.

— Vie ! Avenir !... Quels grands mots ! Je ne puis comprendre. Vous corrigiez si paisiblement vos épreuves, là bas, tout seul, sans nulle hâte de me parler, quand le hasard...

— Egérie s'est révélée — murmura-t-il. — Et auparavant je rêvais... mais timide, épouvanté... Je vous en supplie.

Les retardataires arrivaient : Mlle Duportal ne répondit que par un sourire, peut-être prometteur, et s'avancant vers son amie Emily :

— M. Lafargue se faisait un cas de conscience d'être en retard j'étais prête à m'en faire un également. Mais je vois que nous ne sommes pas les seuls à nous être laissés prendre au charme de cette belle soirée.

Emily rougit, puis sourit. Oh ! le délicieux sourire ! Il parut à son amie qu'elle ne l'avait jamais vue, qu'elle était transfigurée. Que se passait-il ? Et le petit Docteur, comme disait dédaigneusement Alex, qui faisait mine de rougir et de sourire aussi... Est-ce que, par hasard ?... Ah ! mais non !... l'amie fidèle et sage interviendrait, raisonnerait. De la raison en tout. Jamais d'emballement.

Elle savait réfléchir et tracer à elle et aux autres de droites lignes de conduite, Mlle Duportal.

Un peu fébrilement, Emily glissa son bras sous celui d'Alex.

— Chère, j'ai à te parler. Ce soir, dans ta chambre, j'irai te trouver. Veux-tu ?

Jalousement elle songea qu'elle aimerait aussi à faire des confidences, et qu'elle n'en ferait pas.

Pendant ce temps le Docteur Mathieu serrait à la briser la main du Receveur, murmurant :

— Mon cher ami, je suis bien heureux !

Et le sourire triste et doux du jeune poète le félicitait, tout en décelant une amertume. Serait-il jamais heureux, lui !

II

Sur son petit balcon de pierre, car la fille du colonel avait une des belles chambres d'angle, au balcon évoquant de loin, de très loin, une idée de tourelle, Alexandrine attendait son amie.

Elle était fébrile, irritée, elle n'avait pu manger, sa ^{santé} avait été forcée.

Mais qu'avait-elle donc, enfin ? Que se passait-il en elle ?

Mlle Gauthier fit un petit toc-toc de discrétion, puis se glissa prestement dans l'entrebâillement avec des allures de coupable allant au rendez-vous. En riant, son amie le lui dit.

— C'est qu'en vérité je me cache pour venir. On ne comprendrait guère, à cette heure, quand je puis te voir tout le jour.

— Le fait est... Nous avons été ensemble tout l'après-midi, et il était si facile de se dérober, d'aller causer dans quelque recoin à l'écart.

— C'est que cet après-midi, je n'avais encore rien à te dire.

— Ah ! bah ! Rien du tout ?... Alors

un messenger surnaturel t'est soudainement apparu ?

— Ne te moque pas. Je n'aurais plus le courage de parler.

— C'est donc bien terrible ?

— Très terrible... et très doux. Devine, je t'en prie.

— Jé ne vois qu'un mariage pour agiter une jeune fille, causer à la fois sourire et larmes... Car il y a des larmes dans tes yeux... Et quel sourire sur tes lèvres !

— Ah ! chérie, comme nos coeurs se comprennent !

— Halte-là !

Et Alex, rassemblant tout son courage, faisant appel à ce qu'elle croyait être sagesse et raison, s'appêta pour sermonner son amie, pour l'arrêter au bord de l'abîme.

— Tant que tu marcheras dans le droit sentier, — pontifiait-elle, — tu seras comprise et approuvée, mais si tu t'en écarter, tu me trouveras en travers du mauvais chemin, pour te ramener.

Surprise, Emily s'arrêta brusquement.

— Que signifie ?... Quelle phrase obscure !... Le droit sentier... le mauvais chemin... Tu t'amuses à mes dépens ?

— Non, ma petite ; et je vais être claire : S'il s'agit d'un mariage et si ce mariage n'est pas celui auquel tu es en droit de prétendre, je me permettrai de jouer à la soeur aînée, à la petite maman.

— Je respire ! Merci, ma dévouée ! Mais tu n'auras pas besoin de te draper dans un rôle de sévérité. Tu n'as qu'à approuver et à me féliciter.

— Donc, c'est un mariage ?

— Oui !

— Et "il" est digne de toi ?

— C'est moi qui ne serais guère digne de "lui" ; mais il m'aime telle que je suis. Lui, est l'intelligence, la bonté, la tendresse, la charité immense. C'est l'homme du devoir dans toute sa belle simplicité,

l'homme loyal et honorable auquel on se confie pour la vie avec bonheur, sans l'ombre d'une crainte.

— Inutile d'ajouter que c'est un mariage d'inclination ?

L'accent de Mlle Duportal était empreint d'amertume ; Emily, qui s'était tant réjouie de lui faire enfin sa jolie confidence, se sentit glacée et ne put que balbutier.

— On dit que l'amour est aveugle, — reprit sentencieusement celle qu'à la pension on avait surnommée Mentor. — Gageons que tu n'as rien vu... Tu me permets de t'interroger ?

— Certainement. Je suis venue pour tout te dire.

— Il est d'une bonne famille ?

— Des plus honorables, mais de simples paysans. Il s'est fait lui-même. N'est-ce pas très beau ?

— Très beau, en effet, si la situation qu'on s'est faite est élevée, productive. Dis, une belle situation ?

— Elle peut s'améliorer.

— Done, modeste comme la famille. Pas de fortune, sans doute ?

— Naturellement, non. Que m'importe ?

— Il se nomme le docteur Firmin Mathieu ?

— Oui. Oh ! je vois qu'il te déplaît, que tu me blâmes. Quelle peine tu me fais ! J'arrivais si joyeuse, croyant augmenter encore ma félicité en te la confiant.

Alex poussa doucement son amie sur le petit balcon où deux sièges étaient disposés, s'assit tout près d'elle, entoura sa taille d'un bras caressant et à mi-voix, très câline :

— Mily, j'ai deux ans de plus que toi, j'ai beaucoup réfléchi, tu me chéris, tu as confiance en moi... Tu n'as ni père ni mère, tu t'ennuies chez ta tante qui ne demande qu'à te voir mariée. Tout cela me

force à faire la petite maman, comme je te le disais tout à l'heure. Pourtant, vu ma jeunesse, te faire la morale pouvant paraître quelque peu ridicule, je vais me borner à te conter ce qui pourrait m'advenir, si je voulais, et qui ne se réalisera pas, au moins maintenant, parce que je ne veux pas : il existe, j'en ai eu la certitude ce soir, quelqu'un qui m'aimerait aussi, qui voudrait m'épouser ; ce quelqu'un n'est pas fils de paysans, il est même bien apparenté ; je crois qu'il aura plus tard quelque fortune, on a parlé d'une tante riche, qui l'affectionne. Seulement, comme en attendant il a une position des plus modestes, je me garde de l'encourager à se déclarer, m'amusant de sa timidité, de sa mystérieuse affection. Et s'il se déclare, je lui ordonnerai de se faire une belle situation, que je suis à ce prix. S'il m'aime réellement, ce but offert lui donnera tous les courages : s'il me sait pas m'aimer profondément et immortellement, excuse l'ambitieux adverbe, petite perte. As-tu compris ?

— Crois-tu que le désir de gagner pour sa femme, pour une jeune famille, peut-être, n'est pas aussi entraînant ?... Et en attendant que le but soit atteint, on savoure le bonheur. Et si le but est manqué...

— Il a toutes chances d'être manqué. On s'enlise dans le bonheur d'abord dans l'habitude, dans la routine du métier ensuite... Et c'est fini, le but à jamais manqué.

— Comme tu connais la vie ! Ou du moins comme tu crois la connaître ! — fit Emily en un doux reproche, un peu malicieuse au fond. — Tu m'attristes... sans m'ébranler.

— Sans t'ébranler ! Oh ! je t'en supplie ! Attends au moins. Dis que tu veux consulter ta tante, ton tuteur, un directeur de conscience. Fais-toi rappeler ; ga-

gné du temps... Et de loin, plus brave, tu feras tes conditions. Qu'au moins ton docteur aille s'installer dans une grande ville, s'y fasse une belle clientèle.

— Trop tard, Alex. J'ai consulté ma tante et mon tuteur ; j'ai même causé longuement avec le bon curé de Pavilly qui connaît bien M. Firmin et m'a révélé une âme d'élite, me promettant tout le bonheur possible sur terre. Déjà l'année dernière cette sincère et durable affection commençait. Dans l'intervalle, ma tante a été pressentie ; comme tu le pressis, j'ai attendu et réfléchi longuement. Aujourd'hui enfin, j'ai dit oui ; ma vie est engagée. Rien au monde, sauf l'indignité de mon fiancé, ne pourrait me décider à rompre... ni même à lui imposer des années d'épreuve. Et puis d'ailleurs — acheva-t-elle, soudain très résolue, très vibrante — je n'ai pas encore eu le courage de te dire que nous nous aimions ! Et tout est là vois-tu, s'aimer... le pain quotidien assuré... la jeune fille travailleuse et simple... le prétendu digne d'elle.

Alexandrine restait atterrée. Il lui semblait, tant elle chérissait son amie, et tant elle considérait la vie brillante comme l'essentiel, qu'elle allait éclater en sanglots. Pauvre petite Emily, ce qu'elle la plaignait, grand Dieu ! Quelle pitié en elle pour cette insensée !

Au fait, était-ce de la pitié qui se manifestait ainsi par une sourde colère, un besoin de larmes un désir de briser ce bonheur édifié sans sa permission ?

Eh ! quoi, serait-elle orgueilleuse et autoritaire au point de ne pas pardonner qu'on se dérobat à ses conseils, à son infaillibilité ?

Ou bien ?... Oh ! quelle honte !...

Serait-ce jalouse de ce bonheur si humble ?

En ce cas, combien facile de remédier ?

Un bonheur tout semblable s'offrirait.

Pas même un mot : un sourire, une main tendue, un signe, et le charmant poète, autrement séduisant, élégant et beau que ce vulgaire Firmin, et bien apparenté, et plus tard riche, peut-être, aussitôt serait à ses genoux.

Pourquoi ne donner la récompense qu'après la victoire ? Ne serait-il pas plus généreux ?...

Comme si elle eut pressenti la lutte, ou tout bonnement pour s'innocenter aux yeux de l'amie et la reconquérir, Emily plaidait doucement.

— Tu m'as fait ce que tu crois être de la morale, chérie, sermonnant du haut de tes vingt-quatre mois de vieillesse l'enfant imprudente. Per mets à l'enfant, à son tour, de t'énoncer ses convictions. Elle n'a pas agi, je t'assure, en petite folle, acceptant sans réflexion le premier hommage qui s'offre à elle. D'ailleurs, puisque d'autres ont réfléchi pour elle.

Et simplement, simple en cette circonstance comme en toutes choses, sans phrases creuses et sonores, la très sage jeune fille apprit à son amie que la fortune est inutile quand on a le nécessaire, que la haute situation est plutôt un fardeau lourd, lassant, que l'essentiel c'est l'aisance, le travail, la santé, l'honorabilité, la tendresse.

Longuement, sur ce petit balcon fleuri, dans cette nuit claire et tiède, en face de ce poétique paysage baigné de lumière argentée, elles parlèrent à voix basse : Alex presque convertie, pardonnant à Emily, rêvant d'une félicité semblable à la sienne ; la nouvelle fiancée toute fière d'avoir fait une néophyte, ses joies doublées par le charmant spectacle des joies semblables qui allaient se créer, grâce à elle.

Hélas ! ces sortes de conversions sont

lentes et ne s'opèrent point miraculeusement.

III

On ne dort guère, après les grandes émotions, sauf quand l'écrasante fatigue finit par annihiler les nerfs qui vibrent, le cerveau qui pense ; Mlle Duportal ne s'endormit cette nuit-là que vers cinq heures du matin et fut réveillée après neuf heures par la maîtresse du logis en personne, tenant une dépêche à la main.

— Chère enfant, — disait la bonne Mme Leroy, — je craignais que vous ne fussiez souffrante... Mais non, toujours superbe mine, en vérité. J'ai voulu aussi vous apporter cette dépêche. Sans doute votre cher papa vous annonce-t-il son arrivée. Me permettez-vous de regarder afin de me réjouir plus vite de l'arrivée de ce bon colonel ?

L'excellente femme, redoutant quelque annonce fâcheuse, songeait à amortir le coup ; Alex, encore toute ensommeillée, acquiesça nonchalamment.

— Bonne nouvelle, ma mignonne ! — exclama bien vite Mme Leroy. — Nommé au ministère ! Ce sont les étoiles à bref délai, ce poste de choix. En outre, le colonel arrive ce soir.

Elle embrassa amicalement la jeune fille, lui montra la dépêche, relut attentivement et conclut de l'air de tristesse spécial aux aimables hôtesse :

— C'est nous qui sommes les victimes ; il vous prescrit de faire vos préparatifs de départ ; il va vous enlever... Enfin, il faut se résigner, quand il s'agit du bonheur des amis.

Elle partait, mais se ravisant :

— Puis-je annoncer la nouvelle ? Mon mari, ma fille, la grande majorité de nos hôtes, pour ne pas dire tous nos hôtes, vont se réjouir.

Elle mourait d'envie de conter. La jeune fille s'empressa de lui octroyer cette satisfaction, tout en se disant qu'ainsi M. Emond apprendrait, et qu'il n'aurait pas plus de doute sur la vérité qu'elle de responsabilité. Le destin se prononçait... Elle savait gré au destin.

Car la nuit porte conseil. Un instant le joli bonheur d'Emily l'avait tentée, émue ; un attrait attendri d'inclinait vers la simplicité, la tendresse. Après un peu de sommeil, l'équilibre repris, elle reprenait ses convictions habituelles. Et elle était enchantée de pouvoir répondre à son amie et à sa propre conscience : "Que pouvais-je ?... Les événements..."

— Tu veux faire de la vie un roman, ma pauvre Alex — disait Emily quelques heures plus tard à l'issue du déjeuner, tout en aidant activement son amie, soudain devenue nonchalante et lasse, à se préparer.

On venait de décider à l'improviste une excursion au Rocher des Ames, un endroit pittoresque et légendaire.

— La vie n'est-elle donc pas une série de romans ? Toi-même ne vis-tu point un roman à cette heure ?

— Mais je ne l'ai point préparé par de romanesques moyens. J'ai laissé simplement agir le bon sens et le cœur.

— Alors tu refuses de transmettre mon petit message ?

— Et si je refusais ?

— Je partirais sans parler en particulier à M. Lafargue, et très probablement tout serait fini entre nous...

— Hum ! Tu as des moyens énergiques de faire marcher tes serviteurs. Et si tu lui parles ?...

— Si je lui parle, s'il consent à tout ce que je souhaite, il se peut que, plus tard, j'aie à te faire à mon tour une joyeuse confidence.

— Plus tard ?... Pourrais-tu préciser un peu ?... Un mois, un an, dix ans ?

— J'ignore. Le temps nécessaire à un inconnu pour devenir célèbre.

— Il y en a qui meurent à 80 ans parfaitement inconnus.

— Tant pis pour eux ! Et tant pis pour celles qui les ont épousés. Ils n'avaient qu'à être plus adroits les uns et les autres.

— Ce qui veut dire qu'au cas où le pauvre garçon échouerait dans les épreuves que tu vas lui ordonner de subir ; tu le lâcheras bel et bien, sans pitié, le laissant sur la route avec son cœur meurtri et son orgueil froissé.

— Les chevaliers vaincus dans les tournois ne reparaisaient jamais devant leurs dames, je crois.

— Et quand je te dis que tu fais un roman !... Et du roman moyen-âge, à la veille du XXe siècle.

— Et d'ailleurs — poursuivit Alex sans daigner protester à nouveau — je n'aurai pas à le lâcher, suivant ton élégante expression, par l'excellent motif que je ne l'aurai nullement... adopté... Je lui montre un but, agréable pour son amour-propre, avantageux pour son avenir ; je ne lui dis pas : "Je suis à ce prix..." Un simple conseil de bon camarade... Libre à lui, ayant conquis la branchette de lauriers, de venir la déposer à mes pieds. Je verrais alors ce qu'il me conviendra de faire. Je ne m'engage à rien.

— Et si dans l'intervalle tu trouves un mari arrivé, un jeune commandant ayant dans sa poche les étoiles de général et dans son gousset quelque mille livres de rentes, tu l'accepteras ?

— Bien entendu ! Je t'ai dit être pratique...

Brusquement elle s'arrêta ; il lui semblait que son cœur se gonflait ; sensation douloureuse !

— A moins — glissa Emily, devinant peut-être — que le petit Dieu bravé ne se venge, et que trop tard tu me découvres...

— N'achève pas, Cassandre ; cette conversation m'est déplaisante. Dis-moi plutôt si, oui ou non, tu acceptes la mission ?

— Oui ! Je ne veux rien avoir à me reprocher.

En conséquence, le docteur Mathieu, prévenu par sa fiancée, parla mystérieusement, au début de la promenade, à son ami Lafargue, et celui-ci, très ému, vaguement, cessa de manoeuvrer pour rejoindre Mlle Duportal, attendant ses ordres, d'instinct par elle choisi.

Ils se trouvèrent seuls un instant au sommet du Rocher des Ames. L'ascension étant pénible, plusieurs excursionnistes s'attardaient ou même demeuraient en chemin ; d'autres, les premiers arrivés, ayant admiré le point de vue et plongé leurs regards dans le gouffre, longeaient l'étroit sentier serpentant sur la crête à la recherche de sensations nouvelles ; Emily et le docteur arrivaient sans se presser.

Le regard tendre et timide d'Edmond interrogea. Etait-ce le moment ? Mlle Duportal répondit en jetant une banale réflexion admirative. Il n'insista pas, soumis et résigné. L'autoritaire jeune fille, orgueilleusement satisfaite, sentit son pouvoir absolu et se promit d'en user.

— Alors, c'est cela, ce fameux rocher des âmes ? — fit-elle d'un air détaché. — Un sommet, une crête aride, un sentier étroit, une sorte de presque île rocheuse s'avancant au-dessus de berges resserrées faisant entonnoir ; tout au fond la petite rivière sombre et tranquille. En vérité, s'il n'y avait la vue superbe sur la campagne, avec les bois à l'horizon, ce ne serait pas la peine de s'essouffler à grimper...

— Et la légende, Mademoiselle, vous oubliez la légende — riposta le docteur qui arrivait.

— Faute de la connaître. Ah ! il y a une légende ?

D'autres promeneurs revenaient vers eux.

— Une terrifiante légende ! — affirma l'un d'eux.

— Alors, contez-la ; c'est l'instant.

Mais personne ne la savait exactement ou ne voulut se poser en orateur. Par brins de phrases, Alex apprit qu'au-dessous de la plate-forme s'avancant dans le vide, la calme rivière cachait un puits profond, insondable, d'où rien ne ressortait, et dans lequel on était assuré, au cas échéant, de dormir paisiblement pour l'éternité. Plusieurs fois, imprudence ou passagère folie, certains quittant le sentier relativement peu dangereux, s'étaient avancés jusqu'à l'extrémité de la plate-forme, étaient tombés, avaient été engloutis. Jamais plus leurs corps ne furent aperçus ; mais leurs âmes, prétendaient les bonnes gens du pays, revenaient errer sur les rochers d'où ils s'étaient précipités ; on les voyait, on entendait leurs plaintes ; d'où le nom de Rocher des Ames.

Un petit frisson passa, mais passa vite. Presqu'aussitôt les plaisanteries surgirent.

— Je voudrais bien les entendre ces âmes en peine.

— Et surtout les voir.

— Avis aux auditeurs ; quand vous serez trahis, Messieurs...

— Quand votre couturière vous aura manqué un costume, Mesdames.

— Il n'y aura qu'à venir ici, incognito.

— Mort discrète, ne gênant personne.

— Sortie élégante de la vie...

Edmond ne disait rien, écoutant dis-

traînement, médiocrement intéressé, regardant Mlle Duportal qui, très intéressée, ne riant nullement, essayait de faire causer un vieux monsieur, natif de Pavilly, et paraissant assez bien documenté.

— Un beau sujet de poème — jeta-t-elle enfin comme à la volée, avec un rapide coup d'oeil du côté de Lafargue. — Avis aux poètes !

— C'est mieux que "Avis aux amateurs de suicides" — approuva le docteur. — Heureusement sont-ils rares, ceux-ci.

— Croyez-vous que les poètes, les vrais poètes, soient nombreux ?

Un coup d'oeil encore, ponctuant ce mot de vrai poète ; Edmond fut délicieusement flatté.

— Mes chers amis — suppliait Mme Leroy arrivant essoufflée — vous vous oubliez... Et vous oubliez qu'une collation vous attend, tout en bas, dans les ruines de l'Abbaye de Jessièges. Vous n'avez donc pas faim ?

On s'envola en un joyeux tumulte, affirmant une faim dévorante, et bénissant la prévoyante hôtesse.

Quand la collation fut bien en train, tous fort occupés, le docteur Mathieu fit un signe à Lafargue ; d'un pas tranquille, comme des flâneurs absorbés dans leur causerie, ils gagnèrent, le cloître encerclant une vaste cour aux longues herbes folles, aux arbustes innombrables. Ils s'arrêtèrent à l'entrée d'une petite pièce encore intacte, anciennement l'oratoire du prieur. Au-dessus de la porte une sentence : "Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme !

Ayant fait acte de présence au goûter champêtre et grignoté quelques friandises, Emily et Alex ne tardèrent pas à disparaître à leur tour et rejoignirent les deux jeunes gens. Dédaignant de feindre la surprise et d'invoquer un heureux hasard, Mlle Duportal pénétra dans la cel-

lule la première, invitant d'un geste à la suivre, et dit tranquillement au poète très ému, prêt à tomber aux pieds de la désirée fiancée.

— Je ne sais en quels termes, monsieur, le docteur vous aura fait ma petite commission ? Il s'agit tout bonnement d'un conseil, que j'ose vous donner, que je tiens à vous donner. C'est une de mes manies... Oh ! rien de particulier, Docteur, — s'interrompt-elle pour arrêter Firmin, qui soit discrétion, soit envie d'un tête-à-tête avec sa fiancée faisait mine de s'éloigner — je serai au contraire satisfaite que vous m'entendiez, appuyant mon avis s'il vous paraît bon, le combattant si vous pensez que j'aie erré. Veuillez simplement vous tenir en sentinelle, sur le seuil, jetant un coup d'oeil sous le cloître ; au cas d'un groupe flânant par là, nous ne serions plus qu'un groupe flânant aussi. Ce n'est vraiment pas la peine de se compromettre sans l'ombre d'un motif.

Le rêveur, le poète timide, à l'esprit habituellement envolé au pays des chimères, fut surpris, presque douloureusement, de la décision, de la fermeté de Mlle Duportal. Instantanément il vit tous ses rêves détruits, comme un nid d'oisillons qu'emporte une bourrasque. La déclaration préparée semblait devenir impossible.

— Je vous remercie — balbutia-t-il — de cette preuve d'intérêt. Je suivrai le conseil que vous daignez m'offrir.

— Même s'il est radical, bouleversant votre vie ?

Ne comprenant point, il la regardait de ses yeux tendres et doux, avec l'inquiétude d'un bon chien qui appréhende ce que le maître va lui commander.

Le docteur se méfiait fortement, lui, et fixait son ami, essayant d'attirer son regard, de lui insuffler sa volonté. Mais le

pauvre Edmond n'avait garde de regarder de ce côté, tout hypnotisé par l'énergique créature qu'il avait le malheur d'aimer.

— J'admire votre talent — continua Alexandrine. — Les vers que vous m'avez lus hier au soir m'ont paru superbes. Et j'ai pensé aussitôt qu'il serait fort dommage que cette musique harmonieuse ces belles pensées demeurassent enfouies... Car vos petites revues de province sont un enterrement de seconde classe, tout uniment... Faites vivre vos oeuvres... Que la lumière resplesdisse... Ne voulez-vous pas ainsi ?

— Si je voudrais !...

A l'amoureux succédait le poète, jetant son cri d'appel et d'adoration vers la gloire, plus décevante et plus capricieuse encore que la femme.

— Mais qui viendra à moi, me découvrant dans mon obscurité, m'amenant vers la clarté ?...

— Sortez-en, de cette obscurité, marchez vous-même vers la clarté... Sûrement ne viendra-t-on pas vous chercher. Jadis, peut être... Mais à présent, il n'est plus de dilette généreux et clairvoyant, découvrant et sauvant le génie incompris. Il faut marcher, lutter, se montrer, crier : Voici quelqu'un ! Avez-vous de la volonté !

— J'en aurai, si vous le souhaitez, si vous m'insufflez la vôtre. Ah ! daignerez-vous ?...

Il retombait à la tendresse et tentait de mettre au jour sa déclaration. Mlle Duportal esquiva le coup.

— Pas de paroles vagues. Le temps nous presse. Quelques mots nets et nous nous comprendrons : je vois en vous un nouveau Theuriet, dont l'oeuvre, trempée aux sucs de la nature, aura une vendeur et une robustesse toutes particulières. Choisissez les plus belles fleurs de votre

jardin champêtre et envoyez-les à l'un des éditeurs spéciaux aux poètes.

— Mais il ne me lira même pas !

— Vous irez le trouver, insistant. D'autres, qui ne vous valent pas arrivent à être imprimés. Puis, le livre paru vous vous rendez chez les critiques. Oh ! il faudra devenir brave !... Oui, j'entends. Ce n'est pas à Pavilly que vous trouverez éditeurs et critiques, et les congés sont rares... Voici donc mon second avis : aller vivre dans la même ville que ces Messieurs, c'est-à-dire à Paris. On doit pouvoir obtenir, avec des protections, une nomination au ministère ? Mon père connaît beaucoup de monde et en connaîtra davantage à l'avenir... Voilà ! Vous m'avez décerné le titre d'Egerie... Egerie a parlé... Sa parole sera-t-elle traitée en oracle ?...

— Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle — intervint le docteur — mais je vous préviens loyalement que je ferai l'impossible pour combattre votre influence... Notre ami, s'il vous écoute...

— Non, je vous en prie, pas maintenant — supplia Edmond, absolument à la torture. — Plus tard, demain, j'écouterai tout ce que vous aurez à me dire. Aujourd'hui, en cet instant qui peut être très bref, je dois être tout entier à celle qui veut bien me conseiller.

Le docteur s'inclina sans répondre, puis fit un léger signe à sa fiancée. Doucement ils disparurent.

Le poète et son Egerie étaient seuls. Ils restèrent silencieux un instant ; lui, épouvanté comme devant un abîme ; elle, un peu dédaigneuse et déçue.

— C'est grave, j'en conviens — reprit-elle la première. — Mais qui veut la fin veut les moyens.

— Tout ce que vous me conseillerez, tout, je le ferai, s'il y a au bout du chemin un resplendissant espoir ! — éclata-

t-il soudain avec le courage d'un désespéré. — Mais dites-moi, oh ! dites-moi !...

— On peut faire tout ce qui est utile et prudent pour gagner le port et échouer sur les récifs ou couler à fond — interrompit-elle d'une voix âpre. — Je ne suis pas une voyante et ne prédis pas l'avenir. Essayez ; peut être aborderez-vous au grand port.

— J'ai deux ports en vue ; l'un plus désiré que l'autre, encore, je vous le jure !

Alex vit poindre la déclaration dont elle ne voulait à aucun prix. Bravement elle alla au-devant de l'ennemi pour le désarmer.

— Le mariage sans doute, serait ce deuxième port désiré... Eh bien, quand vous aurez abordé au port, non de la gloire, hérissé d'obstacles, mais de la notoriété, plus accessible, quelle jeune fille ne serait fière de porter ce nom honorablement connu ? Vous aurez l'embarras du choix... Attendez seulement d'avoir vaincu la mer orageuse et abordé... Un bon conseil de plus que je me permets de vous offrir ! Et pour en revenir au pratique, sortant de nos nuageuses comparaisons, j'appuie sur le fait que mon père connaît beaucoup de monde, est très bon, et vous donnera volontiers un coup d'épaule pour parvenir au ministère. Je le préviendrai. A présent nous avons tout dit, n'est-ce pas ?

Et son sourcil froncé, sa bouche sévère, affirmant éloquentement :

“Je veux que nous ayons tout dit.”

— Me permettez-vous de vous écrire, quelquefois ? — supplia-t-il humblement — vous tenant au courant ? C'est votre oeuvre... vous devez vous y intéresser.

— Grand intérêt, certainement. Ecrivez, en forme de notes. Adressez à mon père ; il s'intéressera aussi. Bravo, je vois que mon conseil a chance d'être suivi.

Bon courage ! Vous m'enverrez votre premier livre ?

Elle lui tendit la main, la retira presque aussitôt, et partit d'un pas ferme, en chantée de son oeuvre.

Le jeune poète ne tenta pas de la suivre ; il était comme étourdi, la pensée flottante, accablée sous une tristesse profonde. Elle partait... Elle lui avait interdit de parler... interdit même d'écrire. Jamais elle ne saurait quelle tendresse profonde et immortelle vivait dans ce coeur qu'elle semblait dédaigner. Avec une désinvolture de camarade, elle lui traçait, insoucieuse, une voie peut-être impraticable, sûrement semée de pierres, très obscure, et elle ne voulait pas faire luire, tout au bout, pour lui donner des forces, une vague aurore.

Il s'assit, soudain très las, dans une large stalle de pierre. A côté, une sorte de prie-Dieu, en pierre aussi, devait avoir été destiné à l'humble religieux venant raconter au Prieur ses luttes, ses tentations, venant recevoir des réconfortantes paroles qui redonnent des forces.

Qui le réconforterait, lui, quelle voix lui murmurerait des mots insufflant le courage ? Il n'avait plus de mère. Sa vieille tante, plongée dans de bonnes et puériles oeuvres ne savait rien de la vie moderne, et ignorait absolument le coeur des jeunes filles et les chemins où peuvent s'engager les poètes. Pour rien au monde il ne parlerait à ses amis de son rêve et de la cruauté désinvolte de celle qu'il aimait.

Un seul ami, le Docteur Mathieu, savait et méritait confiance ; mais sûrement allait-il prêcher de se délivrer de cet envoûtement, et de choisir pour femme quelque fraîche villageoise peu compliquée et bonne ménagère.

Il souffrit son agonie, le pauvre Edmond, pendant que tous les vieilles vou-

tes roulaient des rires gais, des éclats de voix joyeuses. Elle riait aussi, elle... Et lui, lui... voici qu'il pleurait comme un petit enfant abandonné.

Tout à coup, secours divin ou réflexion pratique d'un cerveau bien organisé, ou simplement romanesque pensée d'une imagination de rêveur, il se redressa, tout heureux, les nuages chassés comme par un coup de mistral laissant briller le soleil.

Puisque Mlle Duportal avait accompli cette démarche au moins étrange de le faire amener à une sorte de rendez-vous, puisqu'elle daignait lui tracer sa vie, lui montrer un but, lui ordonner presque d'habiter Paris, de postuler chez un grand éditeur, c'est qu'il était pour elle plus qu'un simple camarade à qui on jette un avis à l'occasion, c'est qu'elle le voulait célèbre, c'est qu'elle l'accepterait sans doute s'il le devenait... c'est que, peut-être, elle pourrait l'aimer !...

Qui savait, si déjà une naissante tendresse ? ..

L'aurore désirée se levait, éblouissante.

Comment avait-il été aveugle et injuste au point d'accuser Alex.. (il disait Alex à mi-voix,) de ne pas la lui montrer !

Il rejoignit les excursionnistes, il fut gai avec eux. Pour le retour, il se glissa dans le break où prenait place la jeune fille, et parla de Paris comme un homme qui compte l'habiter bientôt. Fière de son succès, Alex lui donnait la réplique, confirmant le bruit qui courait de la nomination du colonel Duportal au Ministère.

Elle habiterait Paris.. Elle prescrivait au jeune écrivain d'y habiter... Mais c'était le bonheur, le mariage, l'amour !

Et il exultait !

Aussi, comme il fut bien reçu, le pauvre Docteur, arrivant avec son armée de sages remontrances !

Une déroute !

— Vous allez à la fois tenter le sort pour vos livres et demander une permutation ? — interrogea-t-il.

— Oui, mon ami, c'est décidé.

— Mais si vous ne trouvez pas d'Editeur ?

— Je ferai les frais d'édition. Tant d'autres, parmi les plus célèbres d'aujourd'hui, ont débuté ainsi.

— Vous savez que la permutation ne peut être qu'à votre détriment ?

— Je le sais : je perdrai sur les appointements.

— Et si vous ne l'obtenez pas ?

— Je donnerai ma démission.

Firmin atterré reprit :

— Je vous demande pardon ; j'arrive à l'indiscrétion... Mais il m'a semblé que vous m'aviez dit n'avoir pas de fortune.

— J'ai un petit capital. De quoi vivre plusieurs années et payer deux ou trois éditions... Et puis, j'ai ma tante, qui est riche, dont je suis l'unique héritier, et qui ne me laissera jamais dans l'embaras.

Le Docteur allait tout d'abord riposter : "Et si le succès n'arrive pas !" La mention d'une tante riche et généreuse lui fit supprimer cette réplique. Ceux qui sont ou qui seront riches ont bien le droit de dépenser une partie de leur capital présent et à venir.

Il se rabattit alors, son artillerie enclouée, sur les tirailleurs, et parla éloquentement de bonheur simple, facile, sûr, prompt..

A la place d'Edmond, immédiatement il parlerait au colonel Duportal ; quand on a une situation, une petite dot, des espérances...

C'était bien au fond, l'opinion du jeune amoureux. Il pensait, en ce point, comme son très raisonnable ami.

Mais puisqu'Elle ne voulait pas qu'il en fut ainsi !

Et en des réponses brèves, nettes, coupantes, mentant à l'ami, se mentant à lui-même, Lafargue acheva la déroute.

Que de mal peut faire, que de bien peut empêcher une frêle main de jeune fille !

Jeune fille au coeur très féminin, pourtant, aimant et bon, mais dont le cerveau est tout rempli de rêves frivoles.

Généralement, quand celle-là a du bon sens, elle finit par comprendre sa faute, par essayer de la réparer...

Trop tard, bien souvent, quand le mal est irréparable.

L'installation parisienne était terminée. Alexandrine Duportal allait et venait, contente de son oeuvre, dans le coquet appartement de la rue des Maronniers, à Passy. La vue était magnifique ; de fraîches verdure s'épanchaient çà et là ; un parterre lui permettait de cultiver quelques fleurs ; sur le petit balcon, entre un livre et une tapisserie, elle allait rêver ; les pièces étaient assez nombreuses, relativement grandes, bien aménagées, élégamment meublées. La jeune fille croyait se voir à l'aube d'une belle journée, à l'oree du bonheur, de l'orgueil satisfait.

Elle rêvait, un sourire aux lèvres, tellement absorbée dans sa rêverie qu'elle n'entendit pas rentrer son père, revenant du ministère, un peu avant midi. Il tenait à la main une large enveloppe au double timbre, et pendant un moment regarda tantôt la rêveuse, tantôt le double timbre. Il devait y avoir connexité entre les deux.

— Alex ! — appela le colonel à mi-voix — Alex ! reprit-il, haussant la voix — Hé, dors-tu ? ce n'est pas l'heure ?

Elle bondit, toujours souriante, et lui sautant au cou :

— Oh ! mais non, je ne dors pas !

— Alors quoi ?...

— J'ai tant d'idées en tête !

— Tiens, en voilà quelques-unes à joindre à la collection. A moins qu'elles n'y soient déjà et que je ne t'apporte qu'un léger supplément — (Il soupesa sur le bout du doigt) — C'est lourd pourtant.

Alex rougit un peu devinant l'envoyeur.

— Voyons, ma grande chérie, — fit le colonel attirant à lui deux sièges, s'asseyant et la faisant asseoir tout proche — nous avons un bon quart d'heure avant le déjeuner, profitons-en... Tu m'as vaguement parlé, pendant le voyage, d'un fonctionnaire poète, de conseils à lui donnés, d'autorisation de te soumettre des oeuvres et des projets. Je n'ai pas trop pris garde, préoccupé de choses sérieuses. Aujourd'hui, d'après ce que je viens de lire, et d'après ce que je crois deviner, la chose me paraît fort sérieuse pour ledit poète... et même pour toi. Tu permets que je t'interroge ?

— Cher père, comme tu es délicatement bon !

— Et tu me répondras ?

— Avec la plus absolue franchise.

— Bien. Est-ce un prétendant ?

— Oui, je le crois.

— Il s'est déclaré ?

— Je ne le lui ai point permis, mais je suis à peu près certaine.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

— Parce que je lui ai fait entendre que je ne l'y autorisais pas.

— Qu'attends-tu ?

— Qu'il se soit fait un nom... Qu'il soit quelqu'un... Ta fille, mon colonel, est très fière de toi et ne veut pas déchoir.

— Fière de quoi ?... De mon intelli-

gence, de mon honorabilité, de mon travail, de mon amour pour le pays et pour toi, ou tout simplement de mon grade ?

— Mais de tout, père, de tout. Et particulièrement de tes nobles qualités ; le grade est simplement le fait matériel consacrant tout cela.

— En conséquence, on peut avoir des essentielles qualités sans cela. Et mon vieux camarade Lelorrain, qui me vaut à tous égards mais n'a pas eu de chance et sera retraité comme chef d'escadron...

— N'achève pas, père ; je comprends fort bien : mais je dois t'avouer que le fait matériel m'est précieux et que je ne tiens pas à être la femme d'un incompris, que je pourrais croire, à la fin, un simple raté par sa faute.

— En conséquence, lors même que ton prétendant aurait toutes les qualités essentielles ?...

— Je crois qu'il les a... Ça ne me suffit pas.

— Très bien ! C'est compris, petite orgueilleuse. Alors, que lui as-tu dit, quelles relations veux-tu que j'autorise ?

— Je lui ai dit qu'il avait du talent, que j'admirais ce talent comme un bon camarade et l'engageais à continuer, à écrire, à chercher un éditeur en renom, à faire parler de lui dans les journaux, à devenir célèbre.

— Sous-entendu : je suis à ce prix. Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il ferait ainsi.

— C'est tout ?

— Non : il m'a demandé, suivant la formule classique, d'être l'Egérie qui, paraît-il est indispensable.

— Ou la Laure de Pétrarque ou la Graziella de Lamartine. Et tu as consenti ?

— Oui ! Ai-je eu tort ?

— Qui sait... Tout dépend de la suite, de la fin. S'il devient célèbre, gagnant de

l'argent, et demande ta main, tu consentiras ?

— Si vous y consentez, et si tous les renseignements pris sont parfaits, probablement.

— Et si, d'ici là, car la route est longue, même en admettant qu'on ne tombe pas en chemin, un autre te demande, arrivé déjà ?

— On ne me demande guère, vous le savez. En tout cas, si brillant soit-il, je le refuserai.

Emily avait déjà posé cette question, et Mlle Duportal n'hésitait plus pour y répondre.

— Tu le refuseras ? Tu en es sûre ? Si pourtant il était sympathique ?

— C'est si peu probable.

— Conclusion : Ou tu commences à aimer ton poète, ou tu te considères comme moralement engagée vis-à-vis de lui. Dans les deux cas, c'est grave ma petite.

— Tu es mécontent ?

A certains moments d'émotion ou de câlinerie elle le tutoyait.

— Je suis inquiet, — avoua le Colonel.

— Pour qui ? Lui ou moi ?

— Tous les deux.

Ils se turent un instant, puis, M. Duportal reprit :

— En conséquence, le mieux serait de s'informer, et si ce jeune homme te mérite, de lui faire comprendre qu'il peut te demander. Nos bons amis de Pavilly se chargeraient volontiers de tout cela. Tu auras ensuite tout le temps de jouer à l'Égérie et de guider Pégase. A mon humble avis, mieux vaudrait remiser Pégase, ne le sortir que lorsqu'on aura du temps de reste, et continuer à être bureaucrate. Quelles fonctions a-t-il ?

— Receveur de l'Enregistrement.

Une moue compléta.

— Je suis édifié : nous en recauserons. Voici ta lettre. Car bien qu'elle me soit

adressée, et contienne quelques mots pour moi, poétiques et obscurs, me priant de vouloir bien t'autoriser à lire le poème et les notes qui y sont jointes, il est clair que ce message n'est que pour toi... Au fait, encore un point à élucider, et des plus essentiels ; Sait-il que tu n'es pas riche ?

— J'ai dû le lui faire comprendre. Nos amis, tout le monde le sait, là-bas. D'ailleurs, il est l'intime d'un certain petit docteur qui est fiancé à mon amie Emily Gautier. Sûrement est-il averti que je n'ai pas de dot.

— Alors, c'est qu'il t'aimerait réellement. C'est beau et rare. J'écrirai à nos hôtes...

— Ne m'engage pas, surtout !

— Ma pauvre fille, prends garde ! Je crains que tu n'en arrives à faire du mal, à toi ou à ce malheureux garçon. Tout au moins que tu ne te lances à la poursuite d'un bonheur imaginaire, passant inconsciemment à côté d'un bonheur réel, sans l'agripper au passage.

Ils s'entendaient donc tous ?... On lui avait déjà dit des choses semblables ..

Si c'était eux qui avaient raison, et elle qui avait tort ?

On frappa à la porte. Avec une sorte de solennité dans sa raideur militaire, l'ordonnance transformé en correct valet de chambre, annonça :

— Mon Colonel et Mademoiselle sont servis.

Une passable cuisinière, vieille servante dévouée à la famille, préparait le déjeuner à la cuisine ; le soldat valet de chambre, bien dressé, servait à table. A l'écurie, un deuxième ordonnance soignait les chevaux et lavait la voiture, un petit coupé assez élégant ; le correct valet de chambre faisait un fort convenable cocher. A certains jours de réception une élégante ouvrière surveillait le buf-

fet, prêtait son aide aux invitées. Comme ce serait dur de ne plus avoir ce petit train de maison, si modeste fut-il !... Plus de voiture, plus de chevaux, plus de valet de chambre : compter avec la bonne à tout faire, mettre la main à la pâte, sortir toujours à pied, ne jamais parader en parfaite amazone à côté d'un cavalier accompli...

Non, cela ne se pouvait !...

Et le village à habiter, plus tard la petite ville ; Quels plaisirs, quelles relations ?

Et enfin, un mari ignoré, humble gratte-papier, rêvant uniquement de son avancement, et faisant la cour à son député pour l'obtenir !...

Mais ce serait fou !

— Tu ne lis pas ? — demanda M. Duportal après avoir expédié son bifteck, remarquant que sa fille, songeuse, ne mangeait guère, et fixait machinalement la lettre placée près d'elle.

— Après le dessert... en guise de café.

— Tu comptes que cette lecture te sera un stimulant !

— Oh ! père, si tu te moques de moi !

— Certes non, Je voudrais au contraire qu'il me fut permis de parler très sérieusement.

— Mais c'est fait... La suite à plus tard... Allons, puisque tu y tiens, voyons ça...

Nonchalamment, très curieuse au fond elle entr'ouvrit l'enveloppe. Des feuillets à lignes régulières, d'une belle écriture, l'accaparèrent tout d'abord.

— Ce n'est pas mal : Tu as vu le titre : Vainqueur vaincu.

Et elle lut tout haut quelques strophes :

Sa nature est formée aux plus nobles cou-

[rages ;

Il brave tous dangers, intrépide et mo-

[queur ;

De meurtriers climats, de périlleux para-

[ges,

Où les fauves cruels semblent hurler en

[choeur,

Éléments révoltés, tempêtes et naufrages,

Rien ne sut ébranler le granit de son

[coeur ;

En de sanglants combats aux implacables

[rages,

Il fut invulnérable, il fut toujours vain-

[queur."

Peu à peu sa voix baissa ; elle finit par lire tout bas, souriant sans le savoir.

— Ce n'est point destiné aux lectures à haute voix ? — demanda malicieusement le père.

— Non ! — fit-elle franchement. — Voici qu'à la suite des strophes guerrières apparaît un chant d'amour.

— Fais voir ? Oh ! ne te presse pas !

Elle ne se pressa nullement en effet, relisant, savourant... Enfin elle passa à son père.

Il fronça quelque peu le sourcil en lisant, et chercha vivement s'il y avait une dédicace. N'en trouvant pas, il fut satisfait ; le poète était doué de délicatesse.

— Que cherchiez-vous, papa ?

— J'avais peur de trouver une dédicace... Non, c'est, c'est anonyme... Seulement... Seulement, si anonyme ce soit-il, c'est bel et bien une déclaration, cette déclaration dont tu n'as pas voulu. "le vainqueur est vaincu, l'amour le fait esclave." Ce jeu ne me plaît guère. Voyons les notes...

Il les parcourut rapidement : elles portaient en général sur certains mots, certaines phrases du poème, hésitations d'ouvrier de la pensée perplexe et difficile, cherchant avec soin la pierre à sertir. A

la fin, une dernière note parlait de la permutation, d'un voyage à Paris pour voir un éditeur.

— Tu vas répondre ? — demanda M. Duportal.

— Mais oui, il le faut bien. Oh ! pas une lettre ! Quelques notes donnant mon humble avis sur ceci ou sur cela.

— Il parle de permuter... Pourquoi ? Pour venir à Paris, surveiller de près les éditeurs et les critiques littéraires.

— Et il se présentera chez Mlle Duportal ?

— C'est probable.

— S'il obtient la permutation ?... Croit-il que c'est facile ? C'est bien un poète, un rêveur.

Malgré sa belle franchise, Alex n'osa pas avouer que c'était elle qui avait posé en principe le séjour à Paris, comme indispensable à son succès.

Ils se séparèrent légèrement mécontents l'un de l'autre ; Alex se sentait blâmée ; pourtant, le colonel ayant pris la trop paternelle habitude de laisser sa fille se diriger à sa guise, n'avait pas osé interdire une suite ; il savait d'ailleurs combien difficile de se marier sans dot, et tremblant de laisser pauvre et seule l'enfant habituée à l'aisance et à l'affection.

Si pourtant celui-là pouvait être un mari, et un bon mari !... Le décourager était imprudent. Après tout, Alex était une vaillante, une énergique, ayant maintes fois beaucoup de bon sens, jamais emballée... Puisqu'il avait énoncé le blâme discret, prêché la prudence, indiqué les écueils ?... Peut-être était-elle assez.

Les notes partirent... D'autres arrivèrent escortées de nouvelles poésies. Le livre se préparait. Il y avait beaucoup à repolir et beaucoup à décider : Le titre, le classement, l'élimination, mille détails. Deux ou trois fois par semaine une large enveloppe arrivait, toujours très bourrée,

à l'adresse du Colonel. Sans l'ouvrir, désormais, il la remettait à sa fille.

Les amis de Pavilly lui avaient dit un bien infini d'Edmond Lafargue. Devinant un projet de mariage, ils ne s'étaient pas contentés de leur propre appréciation, et avaient fait interroger des chefs, des camarades, et aussi des personnes de l'entourage de Mlle Reine Lafargue, la tante à l'héritage. Tous les témoignages rendaient un accord parfait, sans une note discordante. Il n'y avait réellement qu'à laisser aller le navire dont Alex s'était improvisée timonier ; peut-être, après quelques capricieuses croisières arriverait-il au port.

Aussi lorsque la jeune fille, un peu timide et gênée lui annonça que M. Lafargue s'était présenté, n'avait pas été reçu, mais averti du jour par l'ordonnance reviendrait sûrement à ce prochain jour, le Colonel dit-il gaîment :

— Tant mieux ! On va faire connaissance. Je serai là et verrai si ton poète sait parler en prose.

Alex se demandait, essayant de s'analyser :

— Je voudrais bien savoir si je suis satisfaite, s'il y a un attrait quelconque. Comme ce serait gentil d'épouser, non seulement un homme célèbre...

Elle ne doutait plus qu'il ne fut bientôt célèbre, puisqu'il faisait pour cela ce qu'elle avait prescrit.

...Non seulement un homme qui vous aime, mais encore un homme aimé... Voyons, est-ce que je commence un peu, un tout petit peu ?... Je n'en sais vraiment rien ?

Et c'était réel : tant d'idées diverses s'agitaient sans son cerveau, qu'elle sentait pas si son coeur battait.

Elle en aurait pu avoir l'intuition au moment où le jeune poète fut annoncé ; Alex maudit si bien, en cet instant-là, les

amies, qui l'entouraient, elle eut si grand peur que l'arrivant ne parût un peu gauche, ne déplût à son père, qu'elle pouvait pressentir une sympathie déjà bien réelle. Mais elle avait uniquement souci de ne pas dévoiler l'Égérie.

Tout naturellement, les premières banalités dites, le Colonel accapara Edmond, et le caquet gentil des perruches mondaines recommença.

— Pas du tout pour moi, cette visite — songeait la jeune fille agacée.

Heureusement, l'une des visiteuses parla d'un livre nouveau — Mes premiers vers — Alex saisit la balle au bond :

— Mais nous avons ici un juge compétent, un poète, un vrai ; M. Lafargue, avez-vous vu l'oeuvre dont il est question ? Quelle est votre impression ?

Il ignorait l'oeuvre et son auteur. Mais les dames intéressées, cherchèrent à l'attirer, le questionnant, finalement le priant de leur dire des vers.

Gentiment il refusa, plaisantant, alléguant que pour donner l'ennui d'ouïr des vers, il faut avoir jaugé depuis longtemps l'indulgence des auditeurs.

— Connaissez-vous la comtesse Eliane, Mme Gravier ? Ses séances musicales et littéraires sont délicieuses. On pourrait vous présenter... et là, impossible de se dérober, chacun paie son écot — débita la petite Mme Lucémann.

Alex l'aurait embrassée ; elle appuya. Le Colonel dut appuyer aussi ; Edmond acquiesça, très heureux.

Jouant la maîtresse de maison banalement aimable, Mlle Alex s'informa : Avait-il vu des Editeurs ? Des projets, de beaux espoirs s'échauffaient-ils ?

— J'ai vu Lemerre, à qui j'avais envoyé un manuscrit... Lui, seul, m'a-t-on dit... Il avait fait lire, le rapport était élogieux... Seulement, pour un début, il ne peut offrir de brillantes conditions..

Mlle Alexandrine l'interrompit en un gentil éclat de rire :

— Bien entendu !... Le jour où un Editeur dira à un débutant qu'il a du génie et lui offrira un traité convenable, la terre cessera de tourner, ce qui causera une fameuse secousse. Tous mes compliments, Monsieur, quelles que soient les conditions ; puisque Lemerre vous accepte, vous êtes lancé.

Le jeune homme comprit qu'elle ne voulait pas qu'il énonçât les conditions. C'était un secret à eux trois, car il venait de raconter au Colonel que l'Édition serait entièrement à ses frais.

Alors, ce fut une joie ; elle gardait entre eux et lui les dessous de l'affaire. Peut-être naissait-il déjà un vague amour-propre, lui faisant trouver siens les mécomptes du pauvre débutant.

Et comme M. Duportal avait pris jour et heure pour le présenter à la Comtesse Eliane, il partit radieux, ne pensant guère aux douze cents francs qu'il lui faudrait prochainement verser au caissier de l'éditeur.

— Ton opinion franche, père ? — demanda bravement Alex, qui allait généralement droit au but, lorsqu'ils quittèrent la table, ce même soir, s'installant au salon.

— Mon opinion, sur ?... la question macédonienne ?... — fit-il, taquin et souriant.

— Méchant père, qui veut me faire préciser ! Soit, je précise : sur M. Lafargue.

— Un charmant garçon, qui probablement fera un excellent mari... Mais il me paraît médiocrement énergique... ce serait son grand défaut... Chacun le sien. Toi...

— Moi, je le suis trop énergique, vas-tu dire ? Ça ferait compensation, si le destin doit nous réunir.

— Non, non ! Pas une compensation du tout !... Tu le mènerais et il se laisserait mener ; pour se révolter à la fin, comme les faibles poussés à bout. Ce système ne ressemble en rien à la condensation de deux volontés.

— Si je le mène bien...

— Tu n'es pas orgueilleuse à moitié, ma belle, ma belle... Je te demande mille excuses, mais, à en juger par le début, je crains que tu ne mènes sa petite barque aux écueils... Et je te redis que mieux vaudrait... Voyons, sois raisonnable, et promets-moi de réfléchir.

— J'ai déjà beaucoup réfléchi.

— Sous l'empire d'une idée fixe.

— Si je le croyais... Mais non, pourtant. Il me semble si bien être dans la réalité.

— Tâche de faire abstraction de toi-même, de t'imaginer qu'il s'agit de quelque autre, d'une amie non préférée... Essaie...

— J'essaierai, père. Je t'assure que je ne cherche que le bien, le mieux...

— Tu cherches des satisfactions d'amour-propre.

— Je cherche le bonheur, crois-moi.

— Te souviens-tu de la fable : celui qui courait après la fortune, laquelle l'attendait à la porte.

Il l'embrassa et on ne parla plus du jeune poète, ce soir-là. Mais comme on y pensait !

La soirée musicale et littéraire de la Comtesse Eliane fut comme toujours, très réussie : beaucoup d'artistes et de littérateurs, assez de gens du monde, du vrai ; de beaux vers bien dits, et d'excellente musique ancienne et moderne, bien interprétée... Une maîtresse de maison admirablement accueillante pour tous, connus

et inconnus... son amabilité contagieuse créant une vague camaraderie entre toutes ces unités qui s'ignoraient.

Edmond Lafargue se crut au seuil du cénacle, à la veille de l'apothéose ; il les crut tous arrivés, et lui aussi... ou peu s'en fallait.

Et puis elle était là, l'Égérie, la Fée, l'Elue, de plus en plus chère et charmante ; elle lui avait souri ; ses yeux avaient brillé pendant qu'il récitait, très simplement, sans déclamation, sa Rose Morte ; à la fin il avait cru voir sourdre une larme. Et voici que maintenant elle était assise non loin de lui, après lui avoir promis le premier tour de valse... s'il y avait un tour de valse.

En ce moment elle écoutait, avec une attention profonde, un vieux Monsieur contant des anecdotes au sujet du grand romancier, Philippe Béverley, son intime ami. Comme tant d'autres cet illustre écrivain, à la veille d'occuper un fauteuil sous la coupole des Immortels, avait été pauvre, découragé, méconnu.

— Je suis sûr — fit tout à coup le vieillard, souriant d'avance à son propre récit — que personne ne sait ici comment s'est écoulée la première édition du premier livre de Béverley ?... Je dis ; livre, mais le terme est impropre ; une simple plaquette, élégamment établie, sous la marque d'un éditeur connu, mais une plaquette, et composée de vers... Cela s'appelait, si j'ai bonne mémoire : "Chants de l'aurore," et débordait de jeunesse et d'inexpérience. Voyons, qui est-ce qui sait ?

— Mais personne, vieil ami, personne ne sait cela — répondit la maîtresse de la maison au nom de tous. — Conte-nous vite l'anecdote. Elle est jolie, je le devine à votre sourire.

— Eh bien, voici : Naturellement Monsieur Philippe avait fait les frais de ses deux

mille brochures, et naturellement aussi, ça ne se vendait guère... ou pas du tout pour bien dire. . . Une désolation !... Un beau jour, il avoue son insuccès, le silence des journaux, la mévente, et la significative froideur de l'éditeur, qui, séduit par quelques Nouvelles de crâne allure avait parlé, tout d'abord, de les éditer à moitié frais, il avoue tous déboires à son

grand-père, un brave homme retiré à la campagne aux environs de Paris, et de qui peut-être, le débutant tenait ses facultés poétiques; seulement, le vieux poète avait préféré dans sa jeunesse auner de la toile, ce qui lui semblait plus pratique. Tout le temps du dîner, ce jour-là, on cause de ce fâcheux état de choses : l'aïeul en apparence peu sympathique, un demi-sourire aux lèvres ; Philippe ne mangeant pas, pleurant presque de rage, parlant de se jeter à l'eau ou de s'engager dans quelque régiment colonial... Et partant exaspéré de l'indifférence du vieux, redisant d'un ton placide, sans perdre un coup de dent : "Ça va venir, petit ; ça va venir, tu verras. Il faut pourtant bien qu'on ait le temps d'apprendre au public que tu existes ; je parie qu'à ta prochaine visite." Oh ! l'égoïsme des vieillards !... Celui-là avait des rentes, une bonne table, un confortable intérieur, une santé passable. Que lui importaient les tortures de l'enfant de son fils ?... C'est ainsi du moins que raisonnait Philippe.

Mais il avait prédit juste, le vieil égoïste. Une quinzaine plus tard, le jeune homme arrivait rayonnant. — Oh ! grand-père, si tu savais ! Mais on ne sait rien ici, et ce n'est pas ton antique Gazette qui te renseignera. Deux grands journaux et une revue d'avant-garde ont parlé de "Chants d'Aurore," et l'éditeur, gracieux, souriant, m'a annoncé l'écoulement d'une centaine de brochures. Il pa-

rait que pour un débutant c'est du succès."

— "Quand je te disais — fit le grand-père sans témoigner ni joie ni surprise considérables. — Hein, tu vas dîner aujourd'hui !

Décidément, l'âge avait desséché ce vieux cœur, jadis si tendre.

L'édition entière s'épuisa ; l'éditeur lança les Nouvelles, qui n'eurent qu'un demi succès, mais obtinrent quelques sérieux articles qui engagèrent un autre éditeur, un audacieux, à donner la "Dot de Rosette." Ce fut le grand succès, ininterrompu.

Le vieillard s'arrêta un instant, interrogeant du regard les regards qui l'interrogeaient.

— Voyons, personne n'a deviné ?

— C'était le grand-père qui avait achevé l'édition des "Chants d'Aurore ?" — fit une voix, celle d'Alexandrine Duportal.

On s'exclama !

— Oui — acheva le conteur — c'était lui. Et notez que ce serait peu de donner une somme de deux mille francs (la plaquette coûtait un franc), pour quelqu'un qui est riche. Seulement, il a fait cela avec une lente patience, allant chaque jour à Paris, entrant ici et là chez des libraires, commandant à chacun deux ou trois volumes seulement, revenant les chercher. C'est ça qui est superbe d'habile tendresse, de patient dévouement.

— Comment a-t-il su ?... Car il a su, Béverley ?

— Plus tard, bien plus tard... Après la mort du grand-père. . . Il a trouvé dans une armoire soigneusement fermée toute sa collection. Il a trouvé aussi dans les comptes très en ordre de l'ancien commerçant, les dates, chiffres et adresses, et les sommes payées à certains journaux pour d'élogieux articles. Le pauvre gar-

gon a sangloté comme un enfant, dans l'attendrissement et le remords d'avoir douté du coeur de l'aïeul. Est-ce assez beau ?

— C'eût été plus beau encore, cher vieil ami, permettez-moi d'insinuer ceci en vous remerciant de l'anecdote — fit la comtesse Eliane — si le brave homme, doublant sa peine et sa dépense, eut semé ce qu'il avait récolté

— Que voulez-vous dire, ma chère comtesse ? Votre pensée doit être délicate et gracieuse comme toujours, mais j'avoue ne pas la saisir.

— Oui, c'est un raffinement de délicatesse ; mais il n'est pas de moi... (elle sourit à Alex.) Je ne suis que l'interprète. Trouvez-vous bien glorieux, pour le jeune élève des Muses, cet enfouissement de ses livres dans une armoire bien close ?... Que n'envoyait-il (je parle du grand-père), avec un mot timbré annonçant envoi gracieux, ces brochures à des bibliothèques, à des écrivains, à des gens connus dont on trouve toujours l'adresse. Certains auraient lu : ce n'était pas l'enfouissement ; c'était l'épanouissement au grand soleil.

— Vous avez raison, mais on ne pense pas à tout — répondit le vieillard en riant.

Et l'incident fut clos, destiné à être promptement oublié sans nul doute.

Le tour de valse eut lieu ; il y avait là toute une théorie de jeunes filles, beaucoup plus mondaines qu'artistes et implorant... Elles furent exaucées.

Edmond eut frayeur un instant en voyant Mlle Duportal très entourée ; mais elle se souvenait, était demeurée fidèle à sa promesse ; tout glorieux, il l'entraîna...

Il avait cent choses à lui dire, sans compter celles qu'elle interdisait de dire, et aucun mot ne venait à ses lèvres, au-

cune idée à son cerveau en feu. Elle dut, souriante, pressentant une timidité où son amour-propre à elle trouvait son compte, l'interroger ; aussi dirigeait-elle l'entretien aux phrases hachées comme il lui plaisait ; il ne fut question que d'impression, d'éditeur, de critiques... On se serait cru dans le cabinet de Lemerre, et non point dans un salon où une adorable valse emportait un couple assoiffé de jolies tendresses permises.

— Suis-je assez idiot ! — se gourmandait le jeune homme, après avoir reconduit sa danseuse.

Sans préciser ainsi, Alexandrine s'en voulait et même en voulait à son partenaire. Elle se rendait compte qu'elle eût désiré un autre genre de causerie. Lequel ? . Elle ne savait.

En conséquence à tout hasard réservait-elle une autre danse au trop obéissant. Il tarda, mais il vint.

Cette fois, elle lui parla de son départ.

— Très proche ! — fit-il tristement. — Mon congé va se terminer et je veux donner deux jours à ma tante.

— Ah ! oui la tante maternelle qui vous a élevé, qui vous aime tant, remplaçant la mère trop tôt disparue ?

— Celles qui remplacent les mères sont bien rares, mademoiselle — prononça-t-il gravement, l'inoubliable denil se dressant soudain devant lui. — Ma tante a été très bonne, mais ce n'était pas une mère et je m'ai jamais été consolé.

— Oh ! pauvre enfant ! — jeta-t-elle en un affectueux élan involontaire, presque maternel.

— Vous me plaignez !... Vous êtes bonne !

Elle se hâta de réagir.

— Vous allez emporter vos épreuves, n'est-ce pas ?... Vous révélez à votre tante, lui lisant quelques pièces, déroulant

pour elle la trame brillante de vos radieux espoirs.

— Je ne sais... Comprendra-t-elle?... Approuvera-t-elle ?

— Vous en doutez ? — fit la jeune fille étonnée.

— C'est une vieille demoiselle qui n'a jamais quitté sa petite ville, qui ne fréquente guère que le chemin de l'église et celui du cimetière ; à la tête de plusieurs bonnes oeuvres, femme de ménage accomplie, ne lisant pas, sauf quelques dévotes brochures...

La silhouette se précisa, quelque peu inquiétante. Mais, vite, l'obstinée optimiste se rassura :

— Mettons qu'elle ne sache pas apprécier... Et encore cela m'étonnerait-il : les moins initiés vibrent aux beaux vers bien sonores et bien clairs, comme aux musiques bien chantantes. Seuls, les décadents sont incompris de tous. D'ailleurs, si elle ne comprend pas la beauté de votre oeuvre, elle saura se réjouir de la gloire entrevue ; les mères sont tout de suite fières de leurs fils, bien avant le grand succès.

— Je vous ai dit que ce ne fut pas, que ce n'est pas une mère, Mademoiselle — riposta-t-il un peu brusquement. — elle aura peur : elle craindra pour mon âme et pour son argent.

La danse se terminait : était-ce donc fini ?

Encore une visite officielle, et puis le départ, l'absence au grand silence. Tous deux sentirent à la fois la même pénible impression. La jeune fille avait en outre un vague chagrin du filial chagrin exprimé ; elle crut devoir poser un baume sur cette plaie mal fermée ; si distinctement elle voyait qu'elle était la revanche, comme elle était l'avenir !

— Faisons mine d'aller au buffet, voulez-vous ? — ordonna-t-elle, toujours très

brave. — Nous y irons en réalité s'il survient des importuns. C'est peu probable ; voici un diseur amusant ; tous vont se grouper... Je souhaite un récit douloureux que vous ne m'avez jamais fait... Ici, dans ce tout petit boudoir presque inconnu... Nous y serons à souhait... J'ai su que vos parents... (elle ne voulut pas dire sont morts et balbutia un peu. Enfin, que, vous fûtes orphelin à la suite d'un accident de voiture... mais jamais je n'ai connu les tristes détails. Vous sera-t-il pénible ou bienfaisant de me les narrer ?

— Infiniment bienfaisant ! — affirma-t-il avec tout son coeur. — Je suis touché jusqu'au tréfond de l'âme de cette demande me révélant l'exquise bonté que je pressentais.

— Allons, poète, dites, — fit-elle en s'asseyant. — Et ne perdez pas nos courtes minutes de tranquillité en me vantant ainsi.

— J'écoute ! — conclut-elle, du ton d'un ordre.

Debout devant elle, la dévorant du regard, très heureux, très reconnaissant, remué autant par cette demande semblant révéler un affectueux intérêt que par les tristes souvenirs évoqués, il narra :

“Sa mère était charmante, très jeune encore, un peu enfant gâtée, aimant les jolies toilettes et toutes les élégances. Son mari l'adorait et accomplissait toutes ses volontés, en esclave soumis et heureux. Le bonheur avait élu domicile dans leur “home” ; tous deux chérissaient éperdument leur fils unique, s'aimant encore ex lui. Tant de félicité attire la foudre. Une nouvelle fantaisie de la jeune femme causa la catastrophe. Elle voulut pour ses promenades un “panier” traîné par un poney. Il y eut un peu de résistance : la situation de fortune ne permettait guère ce luxe de gens riches. Mais elle pleura, bouda, supplia ; finalement trouva une

occasion superbe : Voiture neuve, cheval jeune aux formes parfaites ; la femme d'un opulent propriétaire des environs voulait se défaire des deux ; on ne se demanda pas pourquoi ; on ne devina pas que le cheval était ombrageux. Le marché fut conclu rapidement, de peur qu'un autre ne profitât de l'occasion ; M. Lafargue, n'ayant pas de cocher, se chargeait de conduire ; très inexpérimenté d'ailleurs. La pauvre femme ne voulut attendre ni un jour ni une heure pour essayer son équipage ; Edmond était fort enrhumé, le temps très frais... L'enfant habitué à voir gâter sa mère, se montra gentiment résigné : — Après-demain, sûrement — lui dit sa mère ravie — tu seras guéri, et nous t'emmènerons pour une superbe promenade. Aujourd'hui, ce n'est qu'un tout petit tour hors ville pour voir comment se comporte le poney. Et puisque tu es si gentil, tu vas aller chez ton camarade Albert, et nous irons te prendre au retour ; bien couvert, tu ne risques rien pour quelques secondes, et tu auras essayé le poney, toi aussi."

— Je les escortai jusqu'à la voiture — continua péniblement le jeune homme. — Papa avait grand peine à maintenir la bête et ne put ni m'embrasser ni même me tendre la main. Je grimpai sur le marchepied pour embrasser maman. Dans sa joie, elle me donna vingt baisers, m'étreignant tendrement. Oh ! ces baisers, ces derniers baisers, il me semble que je les sens encore !

La jeune fille avait des larmes plein les yeux, et l'amoureux fixait ces chers yeux ainsi embués de pitié, et c'était comme un baume très lénifiant s'étendant sur une plaie ancienne qui va guérir.

Un instant il s'arrêta, autant pour savourer la douce sensation, pour constater l'anxiété de l'écouteuse, que pour raffermir sa voix, puis reprit : — J'allai chez

Albert : comme un enfant sottement vaniteux, je lui parlai de l'équipage qui allait venir me chercher ; il ouvrait de grands yeux étonnés... peut-être au fond un brin envieux... Je jouai comme un fou, surexcité, sans nul pressentiment. Puis, l'impatience me gagna ; maman avait dit : "Un petit tour."

Sans doute, ravie de son excellent trotteur, prolongeait-elle sa course dans la campagne. Je lui en voulais un peu de ce manque de parole...

Sept heures sonnèrent... La mère de mon camarade m'invita à me mettre à table... Je ne pus manger... quelque chose m'étreignait à la gorge... On sonna... Oubliant d'être poli, je quittai brusquement la table et je me précipitai. La servante de la maison m'arrêta dans le vestibule, et me fit rentrer à la salle à manger. "Ce n'est pas pour vous" — disait-elle.

J'entendis qu'on lui demandait si elle était malade. "Madame voudrait-elle venir, on la réclame..." répondit cette fille... Puis, dans le vestibule des exclamations : "Quel malheur ! mon Dieu est-ce possible ! Pauvre petit !" Ensuite cette dame vint appeler son mari... Mon camarade se glissa curieusement pour écouter, et rentra, me considérant d'un air étrange. Je ne prenais pas garde : il s'agissait d'eux... Soudain, comme brille un éclair, brilla une atroce clarté : "Un malheur, à papa, à maman !" — criai-je, en m'élançant vers le vestibule. J'y aperçus un de nos voisins ; on m'empêcha de le joindre ; la mère de mon ami m'entoura de ses bras, me fit asseoir, m'embrassant et pleurant. Je trépisais de colère impatiente : "Qu'y avait-il ?... Qu'est-ce qui était malade ?... Un accident ?..." — "Oui, un accident, mon pauvre cher enfant. Le cheval était rétif, s'est emballé..." — "Qui est blessé ?" — demandai-je fié-

vreusement. — Dites-moi, tout de suite, je vous en supplie ?” Je n’admettais pas, dans ma révolte contre la douleur, qu’il y eut deux blessés.

L’idée que ce fut la mort qu’on avait à m’annoncer n’aurait pu m’entrer dans l’esprit, et pourtant je souffrais toute une passion. La pauvre femme me tortura longtemps ; son mari vint l’aider, plus résolu, avançant plus vite dans la sinistre besogne . . . Je compris enfin qu’il y avait un mort . . . Lequel des deux ? . . . Certes, j’aimais bien mon père . . . Mais maman ! oh ! maman ! . . . Je ne voulais pas que maman fut morte !

“Quand ils eurent dit enfin : Morts tous deux, ensemble, d’une mort foudroyante, la voiture brisée, eux brisés avec elle, je n’admis pas que ce cauchemar pût être réalité.

Il y avait erreur : d’autres qu’eux avaient été brisés . . . Ou bien n’étaient-ils qu’évanouis . . . On allait les soigner . . . Un médecin devait être là . . . Je les retrouverais blessés . . . bien malades, mais vivants . . . Et je voulais aller . . . Je voulais ! . . . — On n’osa pas me retenir et l’on m’accompagna . . . Un médecin était là, en effet ; il vint à moi, me parla, affirma . . . Je refusai de le croire . . . On me laissa pénétrer . . . Je les revis enfin, mes pauvres bien-aimés ; maman semblait dormir, si belle . . . la colonne vertébrale brisée . . . Mon pauvre papa avait le crâne ouvert, son bon visage défiguré . . . Je trouvai enfin des larmes.”

Alex lui tendit la main ; tous deux pleurèrent avec une infinie douceur. Habilement, Edmond profita de ce moment d’attendrissement.

— J’attendais une joie . . . C’est une douleur immense qui m’est venue. Et toujours, dans ma vie, il en a été ainsi.

— Toujours ? . . . Est-ce possible ? —

interrogea Mlle Duportal, un peu incrédule.

— Il n’est pas toujours venu, au lieu de la joie, une vraie douleur ; mais toujours au moins une désillusion : que ce fut une réussite d’examen, l’arrivée d’un ami cher, un succès littéraire, une fête, un beau voyage la satisfaction escomptée se dérobaît, quelque mauvaise fée substituait au paysage ensoleillé une nuit noire. Et voici que maintenant — poursuivit-il en tremblant — à l’époque décisive où toute ma vie se joue, j’ai peur, effroyablement peur. La mauvaise fée va-t-elle encore me voler l’azur, le soleil, tout ce qu’il y a de beau et de réchauffant dans l’existence, tout ce que je n’ose espérer ?

Moqueusement, Alex eut un petit rire, pour dissimuler sa réelle émotion : le récit, les larmes l’avaient amollie. Le cœur de la femme est souvent dompté par la pitié divine.

— Mais — fit-elle, railleuse — si la fée méchante ne s’emploie qu’à vous créer désillusion, vous ne risquez rien, pour l’instant. N’osant pas espérer, vous avez chance d’obtenir.

Sa raillerie fut vite punie.

— Chance d’obtenir ! . . . Oh ! ma chère bonne fée, neutralisant la fatalité, compensant tous mes deuils et toutes mes désillusions ! Vous avez dit : chance d’obtenir ! . . . Non ! non ! ne vous fâchez pas, ne vous dérobez pas, vous qui avez pleuré avec moi, révélant votre âme de bonté . . . Un mot encore, par pitié . . .

— On vient vers nous . . . Votre bras . . . Au buffet je vous prie . . . J’en ai trop dit . . .

Tout en lui offrant le bras et se mettant en route, très obéissant, il murmura :

— Ne regrettez pas le mot d’espoir, si involontaire soit-il ; ne regrettez pas surtout votre compassion et vos larmes . . . De

tout cela je vais vivre... Oui, je me tais. Un dernier mot encore, pourtant ; permettez-moi de vous écrire de vraies lettres, s'adressant à vous.

— Vous savez bien que c'est impossible — fit-elle sévèrement.

... Un fiancé seul a le droit d'écrire à une jeune fille.

— Eh bien, une sorte de journal. Une simple communication... comme un livre envoyé, comme les notes précédentes... Ce sera pourtant meilleur, un peu plus intime... En attendant mieux— osa-t-il audacieusement ajouter.

— Soit ! Une communication... Pour être au courant de tout ce qui concerne votre tante, l'éditeur... Mais soyez sérieux, n'en profitez pas pour vous égarez sur un sentier interdit, je renvoie sans lire.

— Tout ce que vous voudrez... Merci !

On arrivait au buffet ; ils n'étaient pas seuls.

Finie l'heure de causerie si triste et si douce que cent et cent fois Mlle Duportal devait se remémorer.

VI

JOURNAL D'EDMOND LAFARGUE

J'ai pu, avant de quitter Paris, donner le définitif bon à tirer de *Roses d'Antan*.

Dans une quinzaine, trois semaines au plus, m'a affirmé l'employé de Lemerre, le lancement aura lieu.

Oh ! ce livre élégamment établi, renfermant une part de moi-même, de mon cœur, de mon âme, qui m'apparaîtront tangibles, où je pourrai me relire, que j'aurai la joie infinie d'offrir à celle que je ne dois pas nommer !

C'est sous l'influence délicieuse et bergante de ces pensées que je suis arrivé à Amiens. L'accueil de ma vieille parente

a été parfait, quasi maternel. Elle m'a installé dans sa grande chambre d'amis, la chambre d'honneur, m'ordonne de rester jusqu'à la fin de mon congé, et veut me rendre gourmand, me soumettant à une véritable inquisition pour connaître mes plats favoris, que j'ignore absolument. Elle vient d'être fort souffrante et parle, en me tapotant affectueusement les mains, de mettre ordre à ses affaires. Je la chéris et souhaite qu'elle me soit gardée longtemps.

+

Le jour je songe et la nuit je rêve. Toujours la même apparition, éveillé ou endormi. Mais je ne dois pas écrire quel ange, quelle fée m'apparaît ainsi. Enfant très sage, suis-je, méritant bien une petite récompense.

Je n'ai pas osé, au débotté, révéler à ma bonne tante mes rêves d'avenir. Elle est vieille, pas du tout dernier bateau, et je crois prudent de procéder avec une habile lenteur. Déjà a-t-elle jeté quelques mots qui me paraissent une invite au mariage. A la première occasion je lui dévoilerai qu'en neveu soumis je ne demande qu'à lui donner satisfaction sur ce point. Plus tard, je lui parlerai poésie, gloire... et Paris.

Je veux espérer qu'elle comprendra, approuvera.

+

J'ai eu un peu peur pour la question mariage : ma tante souhaite vivement me voir marié, et a fait au contrat une très nette allusion mais, elle avait sa candidate, une petite demoiselle timide et dévote, faisant le catéchisme aux enfants pauvres et ayant un air de nonnette ravissant les gens du cru.

J'ai affirmé hypocritement que j'eusse accepté les yeux fermés la fiancée choisie par ma bonne tante avec sa grande expérience de la vie et sa tendresse pour moi, malheureusement...

La chère femme, sur cette réticence, a pris peur à son tour, s'imaginant quelque désastre... Vite je l'ai rassurée, souriant et très ému; longuement je lui ai narré mon beau rêve, décrivant mon idéal aimée, la parfaite et la très désirée.

Et j'ai compris: malgré le vif regret, elle approuve, elle bénit mon rêve.

Je me sens très fort, heureux, noyé dans un océan d'espoir et de joie. Oh! ma tant désirée, n'est-ce pas qu'un jour vous viendrez pour vous faire bénir par la vieille amie qui représente ces chers disparus sur lesquels vous avez pleuré?

Je suis rentré à Pavilly sans avoir parlé à ma tante de mes autres projets. C'était assez d'une déception, si aimablement l'a-t-elle acceptée.

Je demanderai un petit congé le mois prochain, quand je posséderai mon livre, et j'irai le lui offrir. En voyant cet élégant volume, en m'entendant lui lire avec tout mon cœur: Vers l'Idéal et Rose de Mai, surtout en se trouvant en présence du fait accompli, la chère vieille se résignera à ma nouvelle orientation.

Lutte ouverte avec mon brave Directeur, l'homme paternel par excellence, se refusant obstinément à admettre ma démission; même un long congé l'horripile, pouvant, prétend-il, nuire à mon avancement; on s'informerait, on saura, le poète sera mal noté. Je lui répète que peu m'importe... puisque tôt ou tard je quitterai l'Administration... Ce sont des fureurs comiques et touchantes: "Laisser la proie pour l'ombre!... Depuis quand la poésie nourrit-elle son homme?..."

Il est bien excellent, et bien gênant. Je tiens bon néanmoins, l'écoutant, ne discu-

tant pas, et concluant à ma façon.

+

Mon cher et élégant volume, avec la marque et le nom de Lemerre, je l'ai, je le tiens, je le regarde, je le feuillette, je l'aime, je le lis, je le savoure comme un fruit inconnu et exquis.

Je suis bien enfant, n'est-ce pas, ma lointaine, mon Égérie, ma fée? Et en lisant ces lignes vous allez sourire... et railler cette enfantine félicité.

Mais avant de railler (je permets le sourire), songez que c'est une des rares joies de ma vie que je goûte, et que j'ai souffert, et que toute réaction de tristesse en joie est fatalement un peu enfantine.

Vous verrez comme je serai jeune, ni triste ni grave jamais, si l'insensé bonheur m'arrive.

+

Il est parti, mon beau livre s'envolant vers elle. J'ai osé me permettre une Dédicace un peu personnelle, au vague, bien vague parfum de tendresse, sur le volume à elle destiné, prenant place, je veux l'espérer, dans sa petite bibliothèque particulière, au milieu de ses auteurs préférés. Un autre exemplaire de Roses d'antan, à la dédicace banale, est destiné à la table du salon.

Daignera-t-elle m'accuser réception?

+

Oui, elle a daigné!... Et dans ce mot, quoique impersonnel, j'ai cru voir, j'ai vu, une satisfaction, une émotion, une mystérieuse mais réelle amitié. Je ne rêve pas, j'ai vu, j'ai senti.

Et très distinct, très nettement exprimé, l'encouragement au travail, à la lutte

contre la malchance un beau jour vaincue.

Je suis heureux ! la vie est bonne !

+

Mais c'est le succès, mon Dieu, et demain, peut être la gloire !

J'avais chargé un collègue, quelque peu taquineur de la Muse, d'aller flâner chez Lemerre, prenant le vent.

Or, on lui a dit chez Lemerre que dès la première semaine il y avait eu des demandes de libraires, en assez grand nombre, fait très rare lorsqu'il s'agit d'un livre de vers, signé d'un nom inconnu.

En outre, chose curieuse, voici que les journaux, qui n'avaient pas causé au moment du service de Presse, daignent dire quelques mots. Peu de grands, hélas !... Le Courrier de la Presse, auquel le collègue m'a abonné d'office, me me signale qu'un petit entrefilet du Journal et quatre lignes du Figaro. Il est vrai que ceux-là en valent chacun dix. Avec ça, une douzaine de seigneurs de moindre importance. Naturellement, mon mérite n'est pour rien... c'est le nom de Lemerre...

Eh bien, non !... Je ne veux pas mentir... Puisqu'elle lira, elle à qui je dois et veux tout avouer, le mauvais et le bon.

Non, je n'admets pas uniquement la magie de la marque Lemerre.

Cette marque a fait ouvrir mon livre qui sans cela eut été jeté aux oubliettes, d'accord !... Mais, le livre entr'ouvert, une ligne, et puis une autre, et puis encore une autre, ont été lues par le critique. Ensuite il a été entraîné à lire davantage, il a butiné çà et là, et en refermant le livre il a murmuré : "Celui-là est un poète d'amour et de rêve... il plaira aux âmes tendres... Je vais le leur signaler."

Il me semble marcher dans les nuées.

Ah ! que c'est bon et doux, et rafraîchissant à l'âme d'être lu et compris, de se pressentir le préféré de quelques coeurs dédaignant notre pratique époque, de quelques cerveaux rêvant d'idéal !

Et quelle fierté de conquérir un brin de laurier, si petit soit-il, à déposer en hommage aux pieds de la Bien Chère, de la Choisie entre toutes !

Je m'arrête, je me laisserais entraîner, et ces pauvres feuilles qui s'envolent vers elle, qu'elle daigne parcourir, seraient dédaigneusement rejetées si je manquais à ma promesse d'austère sagesse.

+

Mais un jour viendra, proche peut-être.

Je viens de passer plusieurs nuits à fouiller dans mes tiroirs, à en extraire de nombreuses pages, à relire, trier, élaguer, corriger.

Et le résultat de ces recherches, de ce travail, c'est que j'ai un autre manuscrit, un futur volume prêt pour l'impression. Puisque le succès se dessine (les demandes continuent à arriver chez Lemerre), un second livre ne saurait être une erreur, une fausse manoeuvre. Au contraire.

Et quel beau titre, ralliant tous les jeunes, tous les illusionnés, tous ceux qui sont à l'aube de la vie, ignorant le mal, ralliant aussi tous ceux qui, ayant connu le mal, espèrent le vaincre, le broyer, guider l'humanité dans un sentier de beauté et d'amour !.. Oh ! mon cher titre, qu'elle m'a inspiré sans le savoir, puisque c'est le poème ouvrant le livre, dédié à la Bien-aimée, à la Fiancée de demain, à l'épouse rêvée, qui m'a donné ces deux mots en lesquels je me complais :

"Vers l'Aurore !"

D'abord l'Aurore d'amour, la première partie.

Ensuite, à la deuxième partie, l'Aurore de la paix, l'abominable guerre condamnée.

Et enfin, en la troisième partie, débutant avec une pièce de jadis sur les travailleurs, les pauvres, les infirmes, l'aurore des fraternelles pitiés ; les riches tendant la main aux malheureux et leur donnant le superflu sottement gâché autrefois dans le vice infâme ou le luxe ridicule.

+

Plus hardi maintenant, je vais me remettre à mon grand poème, un peu négligé, autant par découragement et défiance de moi-même que par manque de temps. A présent, tout à fait libre, je pourrai m'accorder sans scrupule des heures délicieuses de travail infiniment poétique et charmant...

.. Car le sort en est jeté, ma démission est envoyée. J'ai fait mes adieux au paternel Directeur, désespéré comme si son propre fils eut été frappé à mort. Il m'a prédit les plus invraisemblables malheurs. En souriant, je l'écoutais...

Sitôt mon successeur ou un surnuméraire arrivé, le service remis, j'entasse mes quelques meubles, vieilles reliques familiales, dans un grenier que je viens de louer, et n'emportant que quelques malles, vêtements et manuscrits, je m'élançe, radieux, enfiévré d'espoir, à la poursuite du bonheur !

Avant d'aller à Paris, je passerai quelques jours chez ma vieille tante ; je me suis annoncé ; mon livre et une allusion à la carrière abandonnée, au séjour dans la capitale, me préparent les voies. J'évite ainsi les premières indignations de la vieille fille timorée et craintive, redoutant Paris, monstre qui broie et salit, à son dire. Elle aura le temps de réfléchir, de se calmer... J'arriverai à l'heure fa-

vorable pour lui expliquer comment je ne m'embarque pas à la légère en mon petit bateau bien calfaté, muni d'un bon gouvernail et de quelques provisions.

Elle comprendra : elle a si bien compris, pour la question mariage, et si facilement renoncé à sa candidate.

Tout me sourit, depuis que l'Egérie a paru dans ma vie. C'est une fée qui conduit au bonheur.

+

Un rude assaut, plus pénible à soutenir que celui mené par le bon Directeur. Ils étaient deux, et jeunes, et vibrants, et amicalement obstinés, dans leur sincère amitié présentant les félicités arrangées à leur guise, et hors desquelles il n'y a point de salut.

J'ai suffisamment désigné mon ami, le docteur Firmin Mathieu, et sa charmante femme, votre amie, mon absente, et qui, ayant échoué auprès de vous, je le devine, de votus, l'énergique, voyant d'un coup d'oeil la voie droite et ne rétrogradant jamais !...

Ils m'ont invité à dîner traîtreusement sous le joli prétexte d'un repas d'adieux. Et quand ils m'ont tenu là, à leur merci, lâchement ont-ils abusé de leur nombre, de leur facilité d'élocution, d'une collection de vieux clichés fabriqués depuis des siècles, pour entreprendre un combat sans merci.

J'ai essayé, convaincu et immuable, de discuter, de leur démontrer par A plus B la sagesse prudente de ma conduite : peine perdue.

Lui parlant vie paisible et tendresses blotties dans un Paradis provincial ; elle jetant des chiffres et des idées d'homme d'affaires... Les rôles renversés, en vérité.

Quand Firmin m'avait gratifié d'un

poétique argument (je ne le savais pas si poétique, le petit docteur!) Mme Emily me bouclait lestement un budget provincial et un budget parisien : Dieu sait quel déficit dans le second !... Les coups d'estoc et de taille se succédaient ; pas le temps de respirer.

A la fin, me délivrant de mon adversaire masculin par un brutal coup de mas-
sue :

— Mon cher ami, vois-tu, le bonheur est partout où l'on s'aime. Ce serait vraiment fâcheux qu'il ne fut l'apanage que de quelques villageois ; les citadins peuvent avoir leur part. Si la fiancée que j'ai l'audace de désirer préfère Paris, tu comprends qu'il me faut chercher à créer un bonheur parisien.

Me tournant alors vers Mme Mathieu :

— Vos arguments sont sérieux, Madame, et peuvent me donner à réfléchir. Il est certain que si le pain quotidien, certain ici, devait faire défaut là-bas..

— Parfait ! — interrompit-elle, déjà triomphante — A nous deux, Monsieur le poète qui vivez dans les nues. Moi je suis une humble et pratique ménagère, qui travaille consciencieusement à équilibrer mon maigre budget, opération demandant une certaine compétence.

Et elle commença, ou plutôt recommença, un fort sérieux discours de Ministre des Finances : Mes appointements, tant..

— Mes rentes personnelles, tant... — Mon logis, suffisant pour loger un ménage... — Mon mobilier, presque convenable, avec des tapis, des rideaux, des fleurs, quelques bibelots... Elle a même osé, avec son sans gêne, charmant de jeune épouse heureuse, mêler à ses calculs, celle qu'à peine j'ose me nommer tout bas, ce qui me faisait frissonner de crainte et de contentement.

Mais pour elle aussi, la savante calcula-

trice, j'ai eu riposte plus logique qu'aimable.

— Nous sommes d'accord en tous points, sauf un seul, chère Madame : Oui, on pourrait vivre avec ce que je possède ; oui, il est essentiel au bonheur d'avoir un budget bien équilibré, de posséder le nécessaire et même un brin de superflu. Seulement, nulle loi morale n'empêche de choisir le lieu où l'on plantera sa tente, et si l'on a toutes chances d'équilibrer son budget à Paris...

— C'est différent, si vous avez toutes chances — interrompit-elle un peu sèche-
ment. — Moi, j'aurais craint.

— Au moins ne donne pas ta démission, demande un congé, je t'en conjure — a supplié ce brave Firmin. — Fais cela pour moi.

— Ma démission est donnée, mon ami. Je regrette de ne pouvoir t'offrir cette satisfaction.

J'avoue que tout en quittant victorieusement le champ de bataille, j'avais au fond du coeur comme un vague souci, et qu'il m'a fallu, pour me remettre, évoquer les paroles vaillantes et ordonnatrices de l'Égérie.

Elle ne peut se tromper : et d'ailleurs le début, palpable, en bonne monnaie est là, corroborant ses prévisions.

+

Je suis profondément triste ; que celle qui lira ces lignes veuille bien admettre surtout le regret de l'affection qui s'écarte de moi, et croire que les conséquences pécuniaires ne me touchent que secondai-
rement ; elles me touchent, pourtant ; le nier serait mentir : Au cas d'éditeur inhospitalier, de lecteurs récalcitrants, de déséquilibre du budget, la sécurité matérielle qui permet de rêver, d'écrire et d'aimer sans souci était assurée.

Ma tante m'en veut à mort de donner ma démission et de n'être plus qu'un poète ; elle croit mon âme pendue à Paris ; elle entrevoit la misère, le déshonneur, le suicide. C'est une véritable folie. Sera-t-elle passagère ?

J'arrivais, affectueux, joyeux, les bras ouverts, escomptant d'avance les amicales paroles, les sincères éloges. Toutes mes craintes s'étaient dissipées comme une brume légère sous le vent frais du matin.

Ah ! prédestiné aux déceptions que je suis ! Toujours, toujours donc, quand je crois saisir un fruit exquis, je ne trouverai que cendres dans ma main !

Elle me regardait venir à elle, ma vieille parente, et son air était étrange. Je crus que ses yeux affaiblis ne me reconnaissaient plus. Gaïement, je me nommai.

— Pourquoi arriver sans me prévenir ? fit-elle durement.

— Mais, ma chère tante — balbutiai-je tout décontenancé — jamais... vous n'aviez exigé... Toujours le bienvenu, disiez-vous.

— Autrefois, oui. A présent, c'est différent. Si tu m'avais prévenu, je t'aurais répondu de ne pas te déranger.

Je crus, éternel optimiste, que l'enfance la faisait un instant divaguer ; je lui parlai comme on parle à un cerveau affaibli.

— Je ne rêve pas — prononça-t-elle — C'est toi qui deviens insensé. Je compte bien que ta future, si c'est une femme de bon sens, va rompre. Je n'aime pas les poètes, mon garçon... des songe-creux qui font mourir de faim leur famille, ou se lancent dans la vie de Bohême.. Il n'y a de pratique et d'honnête, dans ce monde, à moins d'être un homme de génie, ce qui n'est point ton cas, j'imagine, que d'avoir une modeste place, de conserver la petite fortune que la Providence vous a donnée, et de vivre tranquillement. Tu

me diras que tu es ton maître ?... D'accord !... Va à ton mauvais destin, mais ne compte pas sur mon approbation, ni sur rien venant de moi.

J'essayai de défendre ma chère vocation, d'expliquer que le livre est un commerce semblable aux autres, que ça se vend et qu'on peut vivre honnête en famille, tout en étant écrivain. Je dus finir par me taire, mes arguments glissaient sur ce cerveau fermé comme de l'eau sur du marbre.

— Adieu — reprit-elle. — Je dis adieu, A moins que tu ne reviennes à de meilleurs sentiments. Seulement, dépêche-toi de te convertir. Je suis bien vieille et bien usée, et il pourrait être trop tard.

— Ma tante, ne nous quittons pas ainsi — suppliai-je, pouvant à peine parler, étranglé par les sanglots qui m'emplissaient la gorge. — Vous saviez si je vous aime, si je vous vénère ? Vous quitter fâchée contre moi me causerait un abominable chagrin.

— Quand tu auras assez souffert de cet abominable chagrin, tu en viendras peut-être à résipiscence. Ma porte, tant que je vivrai sera toujours ouverte à L'enfant Prodigue repentant. Va, maintenant, cette scène me fatigue. J'ai beaucoup de chagrin, moi aussi.

Je suis parti, inflexible et navré. Me voilà horriblement triste et découragé. Aurais-je eu tort ?

Par pitié, ma lointaine étoile, soyez mon guide dans le dédale... Montrez-moi le devoir.

VII

Le journal d'Edmond Lafargue s'arrêtait là. Mlle Duportal, très troublée, lut et relut les dernières pages, interrogeant pour la première fois sa conscience, se demandant si elle avait bien ou mal agi,

pressant son inexpérience, sa folie, souhaitant un conseiller sûr et ne découvrant personne pour ce rôle.

Son père, le conseiller tout indiqué d'une jeune fille, lui infligerait un blâme sévère s'il savait...

S'il savait tout! Il existait tout un mystère de dépenses insensées, que jamais, jamais, elle n'oserait lui avouer.

D'ailleurs, depuis longtemps, ne lui avait-il pas énoncé son jugement?... Il était d'accord avec le docteur Mathieu, avec Emily, avec la vieille tante, avec tous ceux qui professent qu'en la vie tant difficile et aléatoire, il faut garder une base solide, fut-elle modeste, qu'il faut se blottir dans un port à l'abri de la tempête; sinon, gare le naufrage!

En elle-même, depuis quelque temps, une voix parlait à l'unisson; à certains instants, quelque chose comme un secret remords la mordait au coeur.

Si elle s'était trompée?... Si le pauvre Edmond était déshérité et n'arrivait jamais à se faire un nom, à gagner sa vie?... Alors elle l'aurait, de par sa fatale influence, jeté à tous les hasards de la vie, lui qui, avant de la connaître, marchait sur une route facile!

Mais elle était loin encore de reconnaître nettement son erreur, et comprenant que tout allait mal, ne voulant pas se condamner elle-même, elle condamnait le malheureux qui n'était coupable que de faiblesse, de confiance en elle.

— C'est un maladroit — finit-elle par conclure. — Il ne sait pas diriger sa barque... Tant pis pour lui... Je ne lui ai rien promis, j'ai simplement accepté d'être le pilote, au moment où il hésitait entre plusieurs havres... Et celui vers lequel je le dirigeais lui paraissait peu sûr, il n'avait qu'à débarquer le pilote et reprendre le gouvernail. Décidément, il est

maladroit et faible... Je ne veux plus m'occuper de lui.

Mais vraiment s'efforça-t-elle de chasser ce triste fantôme qui la hantait... Vainement se créa-t-elle des occupations et des préoccupations... Vainement jeta-t-elle au condamné des épithètes blessantes, s'efforçant de se persuader qu'il les méritait... Il était là, toujours, et elle souffrait, et plus rien ne l'intéressait.

Elle essaya de devenir très mondaine, acceptant toutes invitations, fleurant, jouant la gaîté.

— Si je pouvais avoir au coeur une grande passion, m'enlevant jusqu'au souvenir de cette sottise et plate aventure! — se redisait-elle. — Mais voilà, je suis incapable de me passionner, incapable d'aimer. Je ferai une bonne femme d'intérieur, dirigeant consciencieusement ma maison, ayant pour le mari, pour l'enfant, une sincère tendresse; quant à la passion, inconnue au bataillon, comme dit papa. Ma vie ne sera jamais un roman.

Elle émit cette certitude en causant avec une vieille dame qui avait été l'amie de sa grand-mère, un soir entre chien et loup, les lueurs du foyer éclairant seules le petit salon confortable; Mme Gardette se mit à rire.

— Jamais un roman, hum!... Vous savez bien, mignonne, qu'il ne faut pas dire: Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Et puis avec ces yeux-là, cette énergie, cette vitalité, se croire incapable de passion me paraît affirmation un peu bien hasardeuse... Vous m'édifierez à ce sujet dans quelques années... — elle s'arrêta — dans quelques mois peut-être?..

Et gentiment elle continuait à rire en tapotant la main de la jeune fille.

— Lui conter tout? — pensait Alex. — Peut-être me conseillerait-elle sagement! Elle est discrète et maternelle... Oh! me décharger le coeur!...

Mais on sonna ; rapidement, les lampes furent allumées ; trois personnes entrèrent ; le moment était passé.

— Chère amie — dit l'une des nouvelles-venues, une grand'mère qu'escortaient deux charmantes jeunes filles — je vous apporte un volume de poésies que j'ai reçu je ne sais en l'honneur de quel saint. Peut-être la quittance suivra-t-elle ..

Tant pis, c'est joli et je le garde.

— Un volume de poésies ? — répéta Mme Gardette. — Mais j'en ai reçu un aussi. Serait-ce le même, par hasard ?

— Ce n'est guère probable, voyez ?

— C'est ça, c'est le même. Par quelle aventure ?... Tout neuf aussi... Et pas un mot indiquant s'il est offert. C'est probable, pourtant ; Lemerre ne se prêterait pas à la carte forcée... Alex, dites-moi ?

Alex, un peu éplorée, un peu fébrile, paraissait s'intéresser vivement à un projet de vente de charité, toutes les vendeuses en costume de paysannes, que lui déroulait l'aînée des jeunes filles.

— Alex ! Alexandrine ! Est-elle hypnotisée ! Alex !

— Pardon, chère Madame... Je combinais déjà mon costume, en Limousine, avec le grand barbichet. Excusez-moi... Vous me disiez ?..

— Je vous demandais si vous n'auriez pas reçu aussi ce livre, par hasard ?.. De... d'un nommé Edmond Lafargue.

La jeune fille raconta que ce monsieur était l'ami du mari d'une amie, et qu'ayant connu le colonel à Pavilly, il lui avait offert son livre.

— Ainsi cela se comprend. Mais envoyé d'autorité !... Peut-être une nouvelle coutume des auteurs ; on modifie tout... L'art nouveau...

— En tout cas, cette poésie n'est point de l'art nouveau — remarqua l'une des jeunes filles. — C'est de la poésie de nos vieux poètes.

— Il y a du talent, me semble-t-il ? — fit négligemment Alex.

— Oui, un gentil talent — acquiesça la visiteuse, dont le gendre était candidat pour la coupole académique et dont la fille avait un salon d'intellectuels. — On lit volontiers, mais ce n'est pas encore celui-là qui rénovra l'art.

— C'est vrai — jeta Mlle Duportal, exaspérée du ton d'adageux — Pas du tout décadent. . . Nullement art nouveau... Heureusement qu'il y en a encore quelques-uns de ce genre pour les cerveaux simplistes, ne comprenant goutte aux nouveaux maîtres.

On rit, on discuta ; Alex devait faire effort-énorme pour parler et sourire ; elle en voulait à ses interlocutrices, à Edmond, à elle-même, au monde entier.

— Alors — lui dit la cadette des jeunes filles une sentimentale — vous connaissez ce poète ? Comment est-il ?

— Mais... comme tout le monde .

— Vieux ?... Jeune ?... Un peu bohème ?...

— Jeune encore.. Très homme du monde.

— J'ai toujours rêvé d'épouser un poète.. J'ai commis quelques vers : il me les corrigerait, me lirait les siens. On habiterait la campagne... tout près de Paris, bien entendu... On flânerait le soir au clair de la lune, en déclamant des odes mélancoliques, on évoquerait les divinités champêtres et les fantômes des disparus. Ce serait charmant.

— Et la maison ? — demanda Alex, agacée par toute cette sentimentalité. — Qui la dirigerait pendant que vous rêveriez à la lune et au Dieu Pan ?

— Une bonne femme de charge, assistée de cuisinière et soubrette ; plus un valet de chambre et un cocher ; naturellement un très bon jardinier. Oh ! je suis pratique... Je veux un poète riche... Si-

non...

— Sinon? — répéta Mlle Duportal railleusement.

— Sinon, je prendrai un banquier ou un notaire ; le pain quotidien avant tout.

— Et bien ferez-vous, car les poètes sont généralement pauvres.

— Je devine que les riches sont assiégés... Ce serait trop beau un vrai poète bien riche !

Cette petite horripilait Alex, avec son mélange d'aspirations pratiques et de rêves poétiques.

Soudain elle pensa : "Mais c'est moi, c'est mon reflet, mon sosie. Moi aussi j'ai rêvé d'un vrai poète gagnant de l'argent. Allons nous sommes de l'époque."

La voix de la grand-mère la cingla douloureusement :

— Vous avez beau dire ; quand on a foi en son avenir, qu'on a la fierté de soi-même et de sa plume, on n'envoie pas son livre ainsi. Don ou carte forcée ce monsieur est classé. Je parierais bien, s'il devient jamais célèbre, quand il fera prime sur la place, que quelque jaloux se souviendra et lui jettera ça au visage.

Mlle Duportal se leva pour partir.

— Déjà — reprocha aimablement sa vieille amie. — J'avais espéré... Voyons un peu encore ?

Et son bon regard, sa pression de main significative, disaient éloquentement : Attendez qu'elles soient parties... Nous causerons."

— Je ne puis — balbutia la jeune fille — papa m'a donné rendez-vous. Je suis déjà en retard.

Elle n'avait point de rendez-vous ; se jetant dans la première voiture rencontrée, elle se fit conduire chez elle, bouscula sa vieille servante, inquiète de sa pâleur de ses allures fébriles s'enferma dans sa chambre, et là songlota éperdu-

ment, elle la vaillante, elle l'infaillible, en un désarroi indescriptible.

Le gouvernail de sa nef était brisé depuis longtemps sans doute... Elle venait seulement de s'en apercevoir, mais depuis combien de temps naviguait-elle au hasard, pas sûre de suivre la bonne route ?

Et si elle n'avait fait dévier que sa propre barque ; mais l'autre, la petite barque qui s'était fixée à la sienne, qui aveuglément l'avait suivie ?

Avec son énergie habituelle elle s'imposa du calme pour paraître à table, eut un sourire pour son père ; celui-ci préoccupé, ne l'examina pas.

— Qu'as-tu père ? — demanda-t-elle lorsqu'ils se furent retirés dans le petit salon, le voyant obstinément pensif.

— Oh ! rien... / Ou si peu de chose... Une affaire de service. . . On a parlé de me détacher en Tunisie pour six mois... Toute une affaire délicate qui, menée à bien, eut pu mener aux étoiles ; au retour je retrouvais mon poste. Une belle indemnité... C'était séduisant.

— Mais oui, très séduisant. Et tu parles au passé... Est-ce donc manqué?... Pourquoi ?..

— Parce que je vais refuser.

— Tu vas refuser?... Tu n'as donc pas refusé encore ?

— Non ! Je ne dois voir le général Lionel que demain : il m'a fait faire la proposition par mon camarade Ginaldy, de qui émane l'idée d'ailleurs, et qui s'imaginait que j'allais être ravi...

— N'avait-il pas raison?... Ne devrais-tu pas être ravi et accepter ? Pourquoi refuser, père ? Dis?... Oh ! dis-moi, je t'en prie !

— Nous arrivons à peine... Mon travail me plaît... Nos relations...

La jeune fille regarda le colonel dans les yeux ; le loyal soldat ne savait ni

mentir ni dissimuler. Elle retrouva toute son énergie.

— C'est pour moi, n'est-ce pas ?... C'est à cause de moi que tu refuses cette mission qui peut si puissamment aider à ton avenir ? Tu t'imagines que ta mondaine Alex ne pourrait s'arracher aux distractions parisiennes ?... Et comme tu ne veux pas la laisser seule et que tu n'as personne à qui la confier ?... Est-ce bien cela ?

Il ne répondit que par son silence, sa gêne évidente.

— Eh bien, père chéri, je vais te gronder très fort ; tu me calomnies indignement... Que m'importe le monde, quand il s'agit de ton avenir ? Accepte, je t'accompagnerai... Tu ne vas pas au désert, je suppose ?... Et quand même !...

— Chère petite vaillante ! Non, ce n'est pas le désert... Tunis, tout simplement... Peut-être une pointe dans le sud... Mais toi bien casée, avec la vieille bonne... Seulement, j'hésite... dois-je t'imposer ?...

— Un superbe voyage !... De beaux pays inconnus et originaux !... Mais c'est moi qui te remercie...

— Et... et ton mariage ?

— Il n'y a pas de mariage — fit-elle durement.

— S'il n'y avait pas un projet sérieux, nous n'aurions pas agi, toi et moi, comme nous avons agi. A moins qu'il n'ait démerité, ou que tu n'aies découvert que tu le détestes, je me regarde comme moralement engagé... Notre départ peut lui sembler une fuite, le désoler, ou l'écarter de nous à jamais... D'ailleurs, je n'ai pas le choix entre les prétendants, ma chère enfant... Et comme tu ne me paraissais point faite pour rester vieille fille... Celui-ci t'aime réellement, avec le plus sincère désintéressement, il est distingué, intelligent. Ce serait, je crois, le bonheur. Ne chasse pas l'oiseau bleu ; il ne revien-

draît peut-être plus et tu pourrais souffrir.

A son tour elle se taisait, très sombre, retombée au découragement, au dégoût de tout, un dégoût tel qu'il lui semblait avoir de l'aversion pour le malheureux...

— Dis-moi ce que tu penses, ce que tu veux, ma petite fille ? — murmura tendrement le père. — Tu n'as plus ta mère ; essaie de me parler comme tu lui aurais parlé.

— Tu es bon, cher père. Et si je savais, si je voyais clair, je te jure que je te parlerais comme à une mère. Mais je ne sais rien, je suis dans l'obscurité... Je sais simplement que pour le quart-d'heure, je ne veux pas me marier, ni avec celui-là ni avec un autre.

— N'aurais-tu point eu tort d'attendre, de le mettre à l'épreuve, de le conseiller ?... Qu'as-tu gagné ?... Pourquoi ne pas l'autoriser à venir souvent, puis le connaissant bien, dire loyalement oui ou non ?

— Peut-être ai-je eu tort.

Quelle intensité de découragement fallait-il pour lui arracher cet humble demi-aveu !

— Mais c'est justement à cause de tout cela — reprit-elle vivement — à cause de tout ce que je n'ai pas fait, à cause de tout ce que j'ai conseillé, que partir serait chose excellente. Ne crois pas à un sacrifice de ma part... Au contraire ! Quitter Paris me sera une délivrance. Au loin, dans la solitude, je m'interrogerai, je tâcherai de voir clair en moi. Accepte, cher père, et partons bientôt. Nous garderons notre logis, tel quel ?... Nous le pouvons, n'est-ce pas ?... Tu m'as dit qu'il y a une indemnité ?

— Oui, assez belle : et ce ne sera pas superflu, car Paris nous a coûté cher. Toi, si ordonnée, tu as dû te laisser entraîner. As-tu des miettes au fond de ta bourse ?

Elle secoua négativement la tête.

— Pas de dettes au moins ?

— Quelques-unes : rien de pressant.

Oui, je me suis un peu laissée entraîner... Là-bas, je ferai des économies... Et puis, sais-tu, nous pourrions sous-louer en notre absence, à quelqu'un de tes camarades ? Donc la mission à un ami dévoué.

— Bon ! la femme pratique se retrouve. On verra. Mais sois pratique aussi pour toi-même, et pour ce pauvre diable qui me fait réellement pitié. Partons, je le veux bien, si cela doit t'être salulaire ou agréable seulement, prends une décision loyale... Sonde ton coeur : il me semble y découvrir un sincère intérêt... Nous avons une bonne quinzaine avant le départ... Veux-tu que j'autorise M. Lafargue à venir chaque soir ? Peut-être accepterais-tu de vous fiancer ? Il t'écrit en notre absence, achevant de se révéler

Lentement et négativement Alex secouait la tête.

— Tu ne veux pas ? A mon tour je demande : Pourquoi ?

— Aucun motif net : Je suis lasse, incapable de prendre une décision... Je crois que je n'aimerai jamais ce monsieur. Je m'imagine que je n'aurai jamais le courage de me marier... Mon seul voeu est de vivre tranquille, près de toi, mon bon père... Et puisque se présente un favorable hasard, j'ai envie d'en profiter, de m'en aller bien loin, seul avec toi... Laisse là cet irréalisable projet, accepte la mission offerte et partons.

— Tu m'inquiètes : Ce jeune homme que je croyais si correct, si épris de toi, se serait-il montré peu convenable !... Ou bien flirtant avec une autre ?

— Je ne l'ai pas revu depuis longtemps, et il n'a pas cessé d'être parfaitement correct, de loin comme de près. Tout le mal vient de moi, qui ne suis, sans doute pas faite pour le mariage et que cette

perspective épouvante. Je te promets de réfléchir, là-bas, dans la solitude, devant de nouveaux horizons. Si réellement M. Lafargue tient à moi, nous le verrons reparaître, à notre retour.

— Mais, en attendant, je ne puis le laisser dans le doute absolu. Partir sans un mot serait inconvenant et méchant. Que faire ?

— Annonce-lui notre départ, ta mission comme à tout le monde.

— Non, pas comme à tout le monde. Je le répète que j'ai pitié de lui et que je crains tes regrets. J'ajouterai à ma lettre, car ce sera une lettre et non une carte P.P.Q., que nous serons heureux d'être tenus au courant de ses succès et de le recevoir au retour. Qu'en dis-tu ?

— Si tu veux : tout ce que tu voudras. En réalité ce Monsieur a l'air de manquer d'énergie, et c'est une qualité essentielle en ménage.

— N'en as-tu pas pour deux ?

— Je croyais ; mais puisque voici mon esquif sans gouvernail, flottant, désemparé...

— Alors, c'est le cas de se rendre compte si M. Lafargue me serait pas capable d'orienter le grand vaisseau du mariage.

— Il flotte à tous vents.

— Erreur, ma petite fille. Je le crois au contraire un doux obstiné, immuable dans une décision prise ; il n'a, que je sache, changé de direction qu'une fois, et sous ton influence. C'est toi qui serais responsable du naufrage... si naufrage il y avait.

Ce mot sortit Alex de son apathie.

— Tu crois à un naufrage, à ma responsabilité ?

— A ta responsabilité, oui, et complète !... A un naufrage... espérons que non. Je ne connais rien aux affaires littéraires, moi... J'aurais préféré, je te l'avoue, si ce brave garçon avait l'honneur

de devenir ton mari, qu'il restât dans son bureau à aligner des chiffres. Mais je suis vieux jeu. Après tout, sauf de rares exceptions, la pléiade de nos grands écrivains habite Paris. Voyons, une résolution, mon énergique Alex.

— Je devine que tu voudrais te délivrer de moi, mais moi je ne veux pas te faire ce plaisir, au moins pour le moment, méchant père que j'aime.

— Impertinente et bonne fille : comment se fâcher ?

— Quant à M. Lafargue, mais à ta guise, je ne m'occupe plus de lui. . Et pour la mission accepte ; partons au plus tôt : je serai prête.

— C'est entendu : rappelle-toi seulement que tu as promis de réfléchir, de peser le pour et le contre, ce qui te forcera à t'occuper tout de même de lui.

— Entendu aussi ; j'y penserai un peu chaque jour. ,

Elle devait y penser beaucoup chaque jour, presque tout le jour souvent, même la nuit, en de longues insomnies, l'orgueilleuse qui ne voulait pas s'avouer la tendresse née et grandissante.

VIII

JOURNAL D'EDMOND LAFARGUE

(Ce cahier ne fut pas envoyé à Mlle Duportal, et n'était pas destiné à lui être envoyé.)

Je souffre ! Personne à qui crier ma souffrance !

Ai-je un ami sincère dans le monde ? . Le Docteur, peut-être, l'excellent Firmin : mais comme il est en même temps un conseiller autoritaire, et que d'ailleurs il est loin, la ressource est presque nulle. A part lui, personne au monde. Ma vieille tante, voulant aussi me mener, et ne me

pardonnant pas ma rébellion... trois fois je lui ai écrit : pas de réponse.

Le reste de ma famille, parents éloignés, plus qu'indifférents !

Alors, pour exhaller ma peine, je trace un peu de prose dans ce vulgaire Journal.

— Cette nuit j'ai créé trois poésies : A celle qui est partie — L'absence — Solitude.

C'est incohérent : vers libres s'il en fut.

Mais il me semble que le frisson de l'abandon, la plainte de l'homme à jamais seul dans un univers déserté par les autres hommes, y vibre et y pleure.

Hélas ! cette plainte en vers, autrefois soulageante, ne m'a pas soulagé. Conter en prose la réalité me serait-il plus salutaire ? . . .

Je n'avais nul pressentiment ; absorbé je rentrais en mon logis, cherchant un prétexte pour me présenter chez le colonel Duportal, calculant le nombre de jours depuis ma dernière visite . . .

La concierge me hèle et me remet une lettre. . L'écriture du colonel ! . Sa pensée aurait donc répondu à la mienne ? . Tout joyeux, je grimpe à mon cinquième, je fends l'enveloppe, je lis . . .

J'ai dû parler tout haut, me dire : "Tu rêves ; réveille-toi donc !"

Puis j'ai relu. . Ensuite sans'trop comprendre encore, j'ai senti comme un poids lourd, effroyablement lourd, écraser ma poitrine. En mon cerveau voletait tout un tourbillon d'idées.

Partie ! elle était partie ! Son père, ayant en Tunisie une mission, l'emmenait.

Je n'ai pas pu admettre une minute que cette mission eut été imposée d'office. J'ai senti sur-le-champ que M. Duportal a sollicité, à la requête de sa fille, cet éloignement momentané.

L'idée est bonne : lui va y gagner, et

elle, Alex, la tant aimée qui ne pourra jamais m'aimer, se délivre de moi.

M. Duportal se montre très correct, très aimable, très bon même ; il a compris, il a pitié... Généreusement il me donne de ces vagues espérances qu'on donne aux mourants : Vivement il regrette, dit-il de ne pouvoir, talonné par le bref délai de route, venir me serrer la main... A son retour, dans quelques mois, il réparera... Il compte alors retrouver le poète en pleine possession de sa jeune gloire, et reprendre avec lui les agréables relations. Mlle Duportal envoie ses meilleurs souhaits de succès, et sera charmée de recevoir le nouvel ouvrage qui se prépare.

Tout cela destiné à masquer le congé, la répulsion, l'impossibilité d'une sympathie, l'éternel adieu.

Je souffre comme un damné !

Décidément suis-je venu au monde sous une mauvaise étoile : Après la catastrophe de mon enfance, l'isolement de ma triste adolescence, voici, en l'âge mûr, la complète faillite du bonheur.

+

Je veux agir, lutter contre le destin mauvais, ne succomber qu'après avoir dit son fait à la fatalité. Certains combattants, à force d'énergie, résistant avec le courage triplé du désespoir, font au dernier moment tourner pour eux la roue de la fortune. Et ceux même qui succombent, ayant chèrement vendu leur vie, dépassent fièrement, sûrs de l'estime, de l'admiration, parfois.

Seulement, comment dois-je lutter ? Où est le champ de bataille, où sont mes armes ?

J'avais pensé d'abord, en vieil enfant délaissé courant après ceux qui s'en vont, à répondre au colonel que justement je rêvais de nouveaux pays, de poésies exo-

tiques, d'Egypte et de Pyramides, que je passerais par Tunis et irais lui présenter mes hommages. . . Après réflexion, ceci est remis à plus tard, quand j'aurai lutté autrement. Elle pourrait me mépriser, elle si noblement énergique, pour cette manœuvre trop féminine. Plus tard, quand j'aurai le prétexte de lui offrir un nouveau livre, et de lui apporter des nouvelles de son amie Emily.

Un nouveau livre... Voilà mon arme.

La littérature, le labeur poétique qui l'a intéressée, voilà mon champ de bataille.

Je vais revoir mon ouvrage depuis longtemps terminé et classé et le porter chez Lemerre.

Puisque le premier est presque épuisé, s'est vendu assez rapidement, sans une démarche de ma part, celui-ci, logiquement, doit avoir quelques chances de plus, puisque c'est le deuxième et que j'irai voir les critiques.

Et pendant qu'il sera sous presse, je vais transcrire les vers nombreux qui bouillonnent dans mon cerveau : j'ai déjà un poème, écrit bien réellement avec mes larmes : L'Omphelin. J'y adjoindrai une seconde partie : Dans le délaissement, où je révélerai à la chère exilée volontaire que j'ai souffert beaucoup sans perdre tout espoir.

Je veux croire que Lemerre consentira à faire une partie des frais de — Vers l'Aurore — surtout avec la perspective d'un troisième volume tout proche, aux illustrations artistiques. Je viens de faire la connaissance d'un jeune dessinateur, très inconnu encore, mais au talent réel et original. Il m'a offert de créer pour l'une de mes œuvres une série de dessins rendant visible et comme palpable ma pensée, qu'il déclare neuve souvent, toujours vibrante et poétique. Séance tenante, cette offre faite, il a pris un crayon et a je-

té sur une feuille de carnet une vision de femme disparaissant à l'horizon ; au premier plan une plage où bondissent les vagues furieuses et une sorte de Musset sombre et désespéré regardant s'évanouir l'adorée vision. C'est exquis.

Florent Ferrier me reconforte et me donne foi en moi-même ; nous sommes amis déjà

+

L'accueil du grand Editeur a été plutôt froid. Son refus de faire une partie des frais est sans appel. Un ouvrage illustré par un ignoré ne lui plaît qu'à moitié. Ah ! s'il s'agissait d'un illustrateur célèbre !...

Quant à ce que j'appelle le relatif succès de *Roses d'Antan*, il ne lui inspire nul enthousiasme. Et lui faudrait une première édition enlevée en huit jours, et les demandes se succédant nombreuses, forçant à tirer en hâte quelques milliers d'exemplaires... Mais cette petite vente à petits coups...

Il a même eu d'assez bizarres reticences. J'ai vu le moment où il refusait sa marque à *Vers l'Aurore*. Et il refuse de s'engager pour l'ouvrage illustré avant d'avoir vu, non seulement mon travail, ce qui est tout naturel, mais encore le travail de Ferrier. Ils se méfient de tout et de tous, ces grands Editeurs.

+

J'ai répondu à M. Duportal une lettre assez longue, très simple et très vraie, lui disant tout bonnement que le départ des seuls amis s'intéressant à moi m'a été fort sensible, qu'en leur absence je vais travailler double, la solitude et le chagrin étant de tristes, mais excellents inspirateurs.

Je lui annonce pour bientôt mon deuxième volume, et lui demande la permission de lui envoyer quelques fragments du troisième et quelques esquisses copiées le moins mal possible sur les beaux dessins de mon collaborateur.

J'ajoute que je rêve d'un voyage en Tunisie et en Egypte, bonheur bien gagné par le travail et la tristesse, et qu'alors je lui porterai moi-même mon Benjamin.

+

Je reprends courage... Oh ! le travail béni ! Oh ! la faculté précieuse de l'âme humaine d'espérer toujours et quand même !...

J'en arrive à m'imaginer que ce départ est un hasard heureux, non sollicité, et qu'elle ne m'oubliera pas, et qu'au retour, ayant longuement songé, me retrouvant celui qu'elle a voulu, un poète se frayant vaillamment sa voie, et non le bureaucrate méprisé, piétinant sur la route banale, elle aura pitié, elle essaiera de m'aimer un peu.

Je viens de terminer une Ode, dont je suis content : *L'Anathème*. J'y maudis l'amour pour l'adorer ensuite. Cela sort de l'ornière habituelle des tendres chansons connues. Je blasphème, je crie, je me débats, et soudain mon cœur soulagé termine en hymne triomphale au Dieu éternel des êtres jeunes et ardents, au divin Amour !

+

Une bonne lettre du colonel : un billet plutôt, car elle est brève ; mais combien reconfortable !... Il sera heureux de me lire, de me recevoir... sa fille pense comme lui... Ils sont satisfaits, là-bas, dans ces contrées inconnues et curieuses, mais

ils regrettent la France et les amis et auront joie à les retrouver.

Il me semble, est-ce une monstrueuse erreur, que ce digne Colonel a pour moi quelque estime, et me confierait sans appréhension son bien le plus cher.

Quant à elle, pourquoi m'aurait-elle guidé, conseillé, jeté hors de ma situation vulgaire, encouragé à vivre de ma plume si elle n'avait pas une arrière-pensée, si elle n'était pas touchée de mon humble tendresse ?

Par amour de l'art, pour le plaisir de briser et de reconstruire, pour l'autoritaire satisfaction de faire céder un homme ?... Est-ce probable ?... Ne puis-je sans être insensé, croire qu'il lui plaisait d'habiter Paris et d'avoir un mari aux aspirations élevées, au métier noble ?

Ah ! je suis fou ! Ce serait trop beau !

+

Ma destinée est ainsi, rien ne peut la modifier.

Aussitôt qu'un rayon de soleil a brillé, une tempête survient... A toute joie, ne fut-elle qu'une vague espérance, répond sans tarder un malheur. La fatalité existe

Ma chère vieille tante, que j'aimais malgré ses rigueurs, est morte, morte sans m'avoir appelé auprès d'elle, sans m'avoir pardonné, probablement morte en me déshéritant !... On a beau être désintéressé, ne rêver que de bonheur intellectuel et de tendresses pures, le coup est sensible.

Je suis parti en hâte, et je suis arrivé à temps pour les obsèques. Le notaire, un vieil ami, a cru devoir me prévenir, à l'issue de la triste cérémonie, me nommant l'héritier, plus fictif que réel, paraît-il, car il est chargé d'une louie de legs pour de bonnes oeuvres.

Je suis rentré navré, en proie aux sentiments complexes du deuil sincère, du regret de la fortune et de la sécurité qui m'échappent, de l'indignation contre moi-même pour ce regret, de la terreur que M. Duportal, si elle consentait, ne me trouve pas trop démuné, et qu'elle-même, en femme pratique...

Ensuite je me gourmande de la calomnie ainsi.

Je suis horriblement malheureux. Est-ce que je vais souffrir ainsi, jusqu'à la fin de ma vie, sans jamais une éclaircie paisible en mon ciel nuageux... En ce cas, mieux vaudrait être mort.

Pourquoi mes parents ne m'ont-ils pas emmené avec eux, le jour sinistre ? Brisé à côté d'eux, j'aurais, depuis longtemps, cessé de souffrir.

Avais-je mérité si douloureuse vie ?

+

Une longue lettre du docteur, de ce bon Firmin. Il m'affirme leur sympathie, mais me prêche le mépris des richesses. Chose secondaire, l'argent, lorsqu'on a un gagne-pain et des affections...

Parbleu, il peut bien prêcher celui-là ! Il possède une femme charmante, adoration réciproque.

Si j'étais le mari de mon aimée, même dans la gêne, à condition qu'elle n'en souffrit pas trop, je serais heureux comme un roi.

Un roi du temps où les rois étaient heureux.

Je n'ai plus le goût de me confier à ces pages et les semaines s'écoulaient sans que je rouvre ce cahier.

Je jette mes rancœurs, mes tendresses, les vagues espoirs que je m'ordonne comme un malade s'ordonne, à tout hasard,

les remèdes douteux qui ne le guèriront pas, dans mon nouveau livre.

Ce livre me paraît, sinon poétique et beau, tout au moins vibrant de vie douloureuse, pétri avec des larmes. Si l'absente ne sent pas son cœur se fondre, c'est qu'elle n'en a pas... Si les critiques, et après eux le public, ne disent pas, "Celui-là est l'écho de la souffrance humaine", je n'ai qu'à briser ma plume... Et alors, n'ayant plus l'illusion d'un foyer hanté de tendresses et d'un peu de gloire se monnayant, sans pain, sans succès, sans bonheur, il me me resterait qu'à mourir.

J'ai dû payer en partie le travail de mon dessinateur, qui meurt de faim ; j'ai réglé avec Lemerre les frais d'impression. Je n'ai pas encore osé aller lui demander, depuis deux semaines que *Vers l'Aurore* a paru, si la vente marche. Espérons qu'il me réserve une bonne surprise.

Quand je me serai acquitté pour le nouvel ouvrage, ruineux à cause des illustrations, je serai à peu près au bout de ma petite fortune. De quoi vivre un an ou deux sans tenter de nouvelles chances. Il me faut donc la réussite, le succès palpable... sinon, l'effondrement...

+

Quelques journaux de second ordre m'ont envoyé le numéro contenant leur critique sur mon livre : Critique, pour certains, est le mot exact ; aucun ne m'éreinte absolument, il y a même d'élogieuses appréciations. Mais parfois un vague dédain perce, ou un mot railleur cingle une pièce, une ligne. Les plus aimables concluent que c'est un bon poète de plus, classique en diable, et qu'il y en avait bien assez comme cela.

L'Éditeur doit avoir reçu les appréciations des grands journaux, des revues qui

comptent et donnent le mot d'ordre aux lecteurs, ces moutons de Panurge.

Décidément je dois aller passage Choiseul sans tarder.

Un nouvel ami, fatal ou providentiel, je ne sais.

C'est un jeune homme de bonne famille, quelque peu parent des châtelains de Pavilly, qui a dévoré tout son patrimoine et vit agréablement, sans travailler, en jouant à la Bourse.

"Jouez donc aussi, mon cher — me répète-t-il — Pas de folles spéculations, bien entendu. Un petit jeu modéré, de père de famille. Vous pouvez en hasardant fort peu pour commencer, empocher tous les ans une dizaine de mille francs. C'est commode, avouez-le ? .. Plus tard, devenu relativement habile, bien conseillé, vous vous lancerez. Pour des hommes sérieux, ne s'emballant pas, ayant de l'estomac, mettant de côté leur gain au lieu de le gaspiller sottement, et s'en servant pour de nouvelles tentatives, il y a des fortunes à faire. Ah ! c'est autrement productif que la poésie. Et cela permet de se payer d'élégantes éditions, de se rire des éditeurs et du public payant."

Il m'a si bien endoctriné que je l'ai suivi chez son agent de change, apportant un millier de francs, honteux de me lancer avec si peu et de si mal m'y connaître. Mais bien accueilli, guidé, je rêve de réussite.

Naïve imagination de poète, rêvant toujours, espérant toujours, jusqu'au moment sinistre où, changeant de voie, elle s'engage à toute vitesse sur les rails de la désespérance.

+

Est-ce que la chance tournerait dans ma pauvre vie jusqu'ici tant malchanceuse ?

Mes mille francs sont doublés... Je les

laisse, pour deux opérations différentes. Bien stylé par Jules Harel, mon providentiel guide, j'ai su choisir et commander.

Ce premier succès me donne du courage... Je vais chez Lemerre.

La vente est faible, très faible, mais le commis m'a fait observer que la dernière fois elle n'était partie qu'un peu tard et au petit trot. Il n'y a pas beaucoup de temps perdu. Les mêmes qui ont acheté Roses d'Antan, vont se décider sans doute...

Quel drôle de sourire il a eu en me disant cela ! Est-ce un tic ou me raillait-il ?

Il m'a communiqué quelques coupures de grands Journaux. La plupart reproduisent le banal "Inseratur" fourni par l'Editeur. Deux critiques seulement ont réellement lu et critiqué : L'un des deux répète, comme ses petits confrères, qu'il y a assez de poètes comme cela ; néanmoins, il reproduit quelques jolis fragments. L'autre est franchement élogieux. J'ai pris son adresse, j'irai le voir.

Je veux espérer quand même, comme dit le commis, une vente continue quoique lente, dans le genre de la précédente. Pourquoi mon premier succès ne se renouvellerait-il pas ?

De bonnes pages de cet excellent Firmin, inquiet, réclamant ma visite (promesse, paraît-il), exigeant une longue lettre en attendant mieux.

Sans doute sous l'inspiration de sa charmante femme, il me parle des Tunisiens : Mme Mathieu correspond fréquemment avec Mlle Duportal, ravie de ce qu'elle

voit, paraît-il, mais songeant avec plaisir au retour.

Je devine que cette pitoyable jeune femme plaide ma cause... A quoi bon ? Mlle Alex est trop ferme dans ses idées pour se laisser guider, et moi je suis trop fier pour prendre une main rendue par pitié.

J'ai longuement répondu au Docteur ; je lui dis tout : L'héritage perdu, mes livres, la Bourse, ma résolution de vaincre ou de disparaître, tout, sauf le principal, sauf ma souffrance intime. Le nom de la bien-aimée n'est même pas prononcé ; Mme Emily est de force, d'ailleurs, à lire entre les lignes.

Cette confession m'a soulagé. Que me sont-ils proches ! Comme je serais reconforté de cause avec eux.

Reconforté, oui, mais malheureux, les enviant trop, ces privilégiés ..

J'aurais pu être heureux de même, tout simplement, si elle avait voulu, si elle avait daigné.

Une nouvelle lettre du Docteur, me disant que je pourrais rentrer dans l'Administration, que ce serait le salut...

Il n'y connaît rien le pauvre garçon.

Et puis, je ne veux pas, cela se pourrait-il...

Puisqu'elle a dédaigné le bureaucrate.

Hélas ! pas davantage elle ne veut du poète !

Il est vraiment original ce cher Docteur ; ne me demande-t-il pas la solennelle promesse d'aller passer 24 heures auprès de lui avant toute décision sérieuse ? Quoiqu'il m'advienne... Il a des révélations importantes à me faire, révélations d'une gravité extrême... Il m'adjure au

nom de son amitié, de mon honneur, de mon bonheur... C'est d'un romanesque !

Soit, j'ai promis, j'irai.

Mais je ne vois guère d'importante décision à prendre, sauf après un écroulement, avant de m'engager dans le chemin sombre où l'on ne revient pas en arrière.

En réalité, je joue ma vie sur quelques coups de dés.

Si la Bourse m'est traîtresse, si nul succès n'attend mon Benjamin, le bel illustré (je n'espère déjà plus rien pour Vers l'Aurore), je serai perdu, ruiné, vidé... Même si la Bien-Aimée venait à moi, voulait compenser mes désolations, au centuple, par le don royal de sa main, je ne pourrais accepter, mon orgueil m'interdisant aussi bien d'être insulté par sa charitable pitié que de lui apporter la ruine. Joli mari, sans situation, sans argent, sans avenir !

Peut-être gardera-t-elle au disparu un souvenir attendri... Peut-être ouvrira-t-elle parfois un de ses livres, relisant quelques lignes, et murmurant, l'oeil humide : " Comme il m'aimait ! "

Hélas elle ne pourra pas ajouter : " Comme je l'aimais ! " Elle ne peut pas m'aimer ; elle a essayé de me rendre conforme à son idéal, espérant que l'affection viendrait ; oui, de cet essai loyal je suis sûr, et je lui en garde une gratitude qui rendra immortel mon amour, si je dois vivre. Mais je n'ai pas su, je n'ai pas pu, maladroit ; nul laurier ne couronne mon front...

Ah ! malheureux que je suis ! Ni poète, ni héros de roman, bon tout juste à aligner des chiffres... Sont-ce les chiffres qui m'ont rendu inapte à tout, sauf à les aligner ? Faut-il les maudire ?... Et pourtant je les regrette... C'était le pain assuré.

+

Mon artiste, Florent Ferrier, l'illustra-

teur de : Dans le délaissement," ayant de longues entrevues avec différents employés de Lemerre pour cet ouvrage qui marche grand train, a réussi à faire causer deux ou trois d'entre eux au sujet de ce demi-succès étrange de *Roses d'Antar*. Oui, il paraît qu'on le trouve étrange. Et moi-même, à leurs airs mystérieux, j'ai pressenti un mystère.

Vers l'aurore, dont je n'osais plus m'informer, mais dont on m'a quand même donné des nouvelles, ne s'est pas vendu du tout ; à peine dix exemplaires. Pourquoi donc cette chance inespérée au livre de début ?

Je crois comprendre qu'on m'accuse, dans la maison d'avoir fait acheter mon ouvrage moi-même, en l'espoir de décider l'Éditeur à faire les frais du suivant.

Et comment discuter, puisqu'on ne formule point ?... Comment prouver d'ailleurs ?

J'enrage ! Je voudrais savoir...

Florent Ferrier, qui est le débrouillard par excellence (Si celui-là n'arrive pas !) m'a promis de mener une petite enquête, grâce à quelques noms de libraires extirpés à un commis bavard.

En vérité il me manquait cela ; c'est un comble ! Accusé de s'acheter soi-même, de vouloir faire admettre un succès fictif !... Et on le croit : les apparences sont contre moi... Il faut pourtant bien admettre que par hasard il y a eu des acheteurs : je n'ai nul Mécène voulant m'aider, m'achetant en bloc.

+

Mon livre sera superbe : les dessins sont d'une finesse, d'une réalité, et avec cela d'une poésie intense. Comme mes pauvres vers me semblent beaux, expliqués par cette image exquise parlant aux yeux avant que ma parole ne parle à l'â-

me !

J'éprouve une joie infinie, et de tout mon coeur, je paie, je paie. Cette joie est-elle le prélude d'autres joies ou bien une joie suprême ?...

+

J'ai intrigué pour avoir avant la fin du brochage trois des exemplaires sur papier extra, numérotés à la presse : 1, 2, 3. Le premier pour elle, bien entendu. Le deuxième pour le Docteur et sa femme, amis incomparables. Ne viennent-ils pas encore de m'écrire, me parlant de Tunis, d'abord, puis, affectant des allures sybillines, me prédisant que je viens de vivre en une nuit noire, mais que l'aube approche...

Les gens heureux ont la faculté spéciale de ne voir que du soleil ; tout au moins prédisent-ils à ceux qui sont dans l'obscurité une aurore boréale ou l'aube prochaine...

Naturellement le numéro trois de : Dans le délaissement, est là, sur ma table. Je l'admire avec délices, je l'ouvre au hasard, je le relis... J'essaie de me mettre en communion d'idées avec celle qui le feuillette aussi, j'espère... Parfois, je m'imagine son coeur battant, une larme dans ses yeux... alors, pour une seconde, je suis heureux, escomptant l'avenir, la gloire, la fortune, le bonheur.

Une seconde seulement ; presque aussitôt je retombe.

Puisqu'elle n'a pas apprécié ma pauvre tendresse de chien fidèle, ce n'est pas un livre...

Elle n'y verra que de poétiques envolées, des emballements d'écrivain.

Je suis bien malheureux !

+

Je me plaignais, et pourtant j'espérais

encore ; je l'ai compris en recevant la très aimable lettre du colonel Duportal, à laquelle aucun mot de sa fille n'est joint... Il est louangeur et même affirme qu'il n'a pas été seul à admirer. Des phrases, rien que des phrases banalement polies. Ah ! si elle avait daigné joindre une ligne révélant un attendrissement !

J'en ai pleuré, lâche et fou que je suis !

Le colonel ajoute bien que sa mission sera terminée dans quelques semaines, qu'ils ont hâte de revoir la France et les bons amis, qu'aussitôt son retour à Paris il me fera signe, heureux, lui et Mlle Duportal, de me féliciter "de auditu" de mes travaux délicats et poétiques, de mes succès sans doute.

Mais que m'importe toute cette politesse mondaine !

+

C'est désespérant ! Quinze jours aujourd'hui qu'un énorme service de presse a été fait, sans escompter, jetant à profusion aux critiques connus et inconnus, et c'est à peine si quelques-uns ont noté le titre et l'éditeur, si quelques autres ont reproduit deux ou trois lignes de "l'Inseratur". Pas un mot de réelle critique... Englobé dans le silence qui m'écrase, Florent Ferrier est furieux ; pour l'apaiser je lui ai payé d'avance le reliquat qui ne lui était dû qu'à la fin du mois... Que m'importe ?... A moins que la prochaine liquidation ne me soit favorable, je suis bel et bien ruiné... L'essentiel est de payer mes dettes ; je m'intéresse à cette besogne peu poétique, cherchant en ma mémoire, additionnant ; décidément j'étais né pour faire des chiffres ; c'était le sérieux ; la poésie n'est qu'amusement de riche ou lanterne magique de gueux.

C'est bien l'écrroulement ! je l'attendais, il ne m'a nullement surpris : je jouais à la hausse, naturellement c'est la baisse qui est survenue : de mauvaises nouvelles de cet Extrême-Orient où s'accumulent la foudre ont fait dégringoler effroyablement les cours ; je n'ai pas même de quoi payer entièrement mes différences ; cette difficulté m'a agité quelques heures... A présent je suis très calme : j'ai trouvé le moyen de m'acquitter... Sinistrement calme... C'est la fin... Plus rien à redouter, à désirer : le cataclysme est consommé.

Il me reste des bijoux de ma mère : je les conservais religieusement, jalousement... Je vais les offrir à Mme Emily : ils valent bien le double des trois mille francs que je demande à Firmin. A leur gré les vendront-ils ou les conserveront-ils ; je veux espérer qu'elle en portera quelques-uns et qu'elle fera accepter à son amie un souvenir, une petite bagne lui rappelant le mort.

+

Le docteur Mathieu m'a envoyé télégraphiquement la somme nécessaire. J'ai désintéressé mon agent de change et payé toutes menues dettes. S'il en restait, Firmin se chargerait de les solder ; je lui lègue dans ce but mon mobilier, les chers vieux meubles de la maison paternelle, entassés dans un grenier à Pavilly. Vieux sentimental ! Je me berce de l'espoir qu'ils les garderont, comme les bijoux.

Je lègue mes volumes invendus à Florent Ferrier, qui saura les brocanter au mieux. Cédés au rabais ils seront achetés et lus.

Réellement, je suis calme, sans souffrance, sans révolte ; nulle forfanterie : je ne pose pas devant moi-même ; j'ai joué gros jeu, je voulais gagner bonheur et

gloire ; j'ai perdu, je paie en beau joueur.

--

Le désir d'épuiser jusqu'à la dernière chance est bien tenace, pourtant : je suis allé une fois encore chez Lemerre m'informer de la critique et de la vente.

On m'a remis quelques bons articles. Une quarantaine de volumes sont vendus ; naturellement on n'a pas les comptes des libraires, mais on n'espère de ce côté nul succès foudroyant, sinon les demandes afflueraient.

Je suis satisfait de cet embryon de vente, et j'ai eu un sourire, pas trop amer vraiment, en pensant que peut-être, à la nouvelle de ma mort grâce au zèle que déploieront l'éditeur et Florent, la vente commencée peut s'accroître jusqu'à épuisement de l'édition.

+

Je veux mourir discrètement, poétiquement, sans éclaboussure de sang ni épouvante pour les amis...

Surtout sans qu'Elle puisse s'imaginer que c'est sa rigueur, que ce sont ses conseils qui me tuent. Ce n'est pas sa faute si elle n'a pu m'aimer... elle y a tâché. Elle m'a conseillé en toute conscience, pour mon bien, pour me créer tel qu'elle me souhaitait. Elle n'est point responsable de ma malchance, de mes erreurs, de mon incapacité... Lui léguer un remords ! J'aimerais mieux vivre dans l'éternelle misère.

J'ai cherché et j'ai trouvé la mort accidentelle, n'éveillant nul soupçon, douce propre, la mort d'un rêveur :

Le "Rocher des âmes", là-bas, aux environs de Pavilly, avec le gouffre au-dessous ; le docteur sait, Alex n'ignore pas

que j'aimais à aller en cet endroit... Un faux pas est si vite fait !...

Que Dieu me pardonne... mes morts m'attendent... Je n'ai plus rien, pas une espérance, pas une tendresse, pas un centime, Je n'ai réellement qu'à partir.

+

Tout est bien en ordre. J'ai souri encore tout en libellant le testament qui lègue bijoux et meubles à M. et Mme Mathieu, éditions à Florent Ferrier... Si pauvre et avoir quelque chose à léguer !

Dans le cas où l'on retrouverait mon corps, où il émergerait du gouffre, ce pauvre docteur aura encore à faire les frais de ma sépulture. Décidément, c'est tout au plus si mon legs lui paiera toutes mes dettes. Il ne faut pas trop m'attarder, je finirais par être le débiteur de mon légataire.

Et puis, si je tardais, la chère voyageuse serait de retour. Je ne veux pas qu'elle soit en France : de loin l'effet est très amorti. Sûrement, ma brusque disparition lui fera quelque effet, je veux le croire... Mais si elle était proche, si par malheur elle venait au château (il y a de ces malchances), la faire participer aux doutes, aux recherches, aux angoisses, à la sinistre découverte !... Cela ne sera pas : je vais me hâter.

Deux jours pour quelques adieux. La journée du voyage, deux jours pour causer avec Firmin, tenter de lui imprimer dans l'esprit que je vais chercher fortune au Klondyke, grâce à ses trois mille francs, pour offrir les bijoux à Mme Emily, en insinuant que la petite bague au gros diamant est destinée à Alex si je ne reviens pas, pour refaire le pèlerinage de mes souvenirs, pour monter au "Rocher des Ames" et m'habituer à voir la mort

en face... Deux jours, c'est peu ; mettons trois. Total : six jours.

Allons, dans une semaine ce sera fini ; j'aurai vu ce qui existe de l'autre côté.

Je voudrais ne pas mourir tout entier, veiller sur elle, jouir de ses joies, souffrir un peu de ses peines.

Ah ! comme je l'aimais, comme je l'aimais !

X

Ce voyage au "Pays d'Orient" comme le dénommait la fille du colonel, en une sorte de satisfaction poétique et orgueilleuse, n'avait pas été du tout, mais du tout, ce qu'elle souhaitait, ce qu'elle espérait.

Rien ne l'intéressait : on aurait pu la comparer à ces blasés ayant abusé des joies de l'existence et que plus rien ne peut charmer. Ils ont encore du goût, apprécient la beauté d'un paysage ou la sauvagerie d'un désert, mais demeurent indifférents, nulle sensation de plaisir ou d'étonnement en fait battre leur coeur ossifié.

Pour Alex, c'était pire encore : elle, toujours gaie et d'humeur excellente, était ennuyée, maussade, presque boudeuse. Elle répondait brusquement ou ne répondait pas. Philosophe, croyant comprendre, le Colonel souriait d'un air malin.

Elle, la pauvre fille, ne comprenait pas, tout en se rendant fort bien compte qu'elle était insupportable. Désolée, honteuse, elle croyait à quelque malaise mental de vieille fille aigrie, et s'admettait condamnée pour la vie à souffrir et à faire souffrir.

Les lettres d'Emily, seul incident qui fit naître en elle un attrait, une satisfaction, la laissaient plus attristée encore après lecture. Pourtant l'amie, avec un tact

parfait, évitait de s'étendre sur son bonheur, se contentant de le laisser deviner; mais c'était trop encore pour ce pauvre coeur ulcéré... Amèrement, jalousement, et sans vouloir se l'avouer, ce qui aurait fait naître l'espoir bienfaisant de l'erreur réparée, Alex enviait ce joli bonheur dont l'identique lui fut offert et dont elle n'avait pas voulu.

Elle relisait pourtant ces lettres, à la fois salutaires et amères à la façon d'une bonne médecine. Elle y cherchait des sens cachés, les trouvait, en créait même revenant de préférence, sans y prendre garde, sur les détails incidemment jetés au sujet de M. Lafargue.

Un beau jour, enchantée, la jeune fille finit par trouver une cause et un nom à son malaise moral.

« J'ai le mal du pays ! — se déclarait-elle. — C'est cela et uniquement cela qui me rend nerveuse. J'ai plaisanté au sujet du petit soldat qui se meurt de nostalgie, de l'exilé qui sacrifie une fortune, compromet sa liberté pour retrouver le sol natal. . . J'avais tort de railler. . . Je suis semblable à eux, voilà tout, et je guérirai comme eux le jour où je débarquerai en France. »

Alors elle pleura, attendrie et contente.

Ce jour-là, elle avait reçu le dernier livre du triste et doux poète, le bel illustré qui avait aidé à le ruiner, l'exemplaire numéro un, l'oeuvre d'amour et de larmes. Sans tout comprendre, sans se rendre un compte exact des infinies tendresses et l'irrévocable ruine, elle avait été émue, lisant longtemps et se promettant de relire.

L'air joyeux elle annonça à son père quel mal la rongait et quel remède la guérirait.

Il approuva, tout content, sans lui révéler que la nostalgie avait un autre nom

et que c'était moins la France qu'un Français qu'elle voulait revoir.

Il voyait juste, mais avec une vision de simpliste :

« Elle l'aime. . . Elle se l'avoue enfin. . . Nous rentrerons. . . Je les marierai. . . »

C'était tout ; nulle idée de complications infinies qu'une jeune fille orgueilleuse et autoritaire, et qu'un homme orgueilleux aussi, quoique amoureux peuvent apporter dans des réalisations si simples, ne lui venait.

Affectueusement il parla de retour, de joies, de la vie qui est clémente à ceux qui veulent bien la prendre par le bon bout. Il riait : elle daigna rire avec lui.

Le lendemain, tout recommençait : la nervosité, le silence l'atroce ennui. . . Et le beau volume, déclaré ridicule, était enfoui au fond d'un meuble. Pourtant, l'idée que le retour en France guérirait résistait, vivace et consolante.

— Si tu rentrais sans moi ? . . . Cette chaleur t'accable — offrit enfin M. Duportal à sa fille. — Nos amis de Pavilly t'attendent toujours ; tu serais protégée, entourée, soignée admirablement toute proche de Mme Emily. Pour la traversée, avec la présence de ta vieille bonne et quelques recommandations au capitaine du paquebot. . . Là-bas tu retrouverais une douce température, un relatif printemps.

Elle eut un éclair de joie, puis, brusquement boudeuse, s'obstinant :

« Non, je ne veux pas te quitter. »

Il n'insista point, se bornant à insister doucement à l'occasion. Elle ne disait plus non, mais ne disait pas encore oui.

Une lettre lugubrement mystérieuse, de Mme Mathieu, la décida enfin, dans un brusque élan.

« Viens, je t'en supplie — disait Emily, — Il s'agit d'un cas de vie ou de mort, d'un miracle à opérer, que toi seule peux

opérer. Ne m'écris pas pour m'interroger. Arrive ! Sinon le temps ferait défaut et tu aurais un remords pour la vie... Tu peux avoir confiance en notre bons sens ? Ton père sait que mon mari n'est point un emballé ?... Viens, je t'en supplie, et par le premier bateau."

Sans un mot la jeune fille remit cette lettre à son père, et s'assit presque défaillante, le regardant. Elle le vit pâlir, puis il essaya de l'enjouement.

— Elle aura deviné ton fameux mal du pays et veut te forcer à t'aller guérir au plus vite. Je suis d'accord avec cette doctoresse. Pars, ma mignonne.

— Tu veux que je parte ?

— Je le désire. Du reste, je vais m'éloigner pour quelques jours et je préfère te savoir sous les ombrages de Pavilly plutôt que dans cette fournaise. Hâte-toi ; il y a un bateau demain soir. Justement le capitaine Vilein que mon camarade Livarol connaît... N'emporte que le nécessaire. Je te rapporterai honnêtement tout le reste. Décide-toi, chère petite... Je t'en prie !

— Est-ce toi qui as écrit à Emily ? Est-ce à ton instigation ?

— Non, je te le jure... Mais comme tu es émue !..

— C'est grave, alors ; tu le devines bien ? Je vais vers l'inconnu... et j'ai peur...

— Peur de quoi, ma chérie ? De voyager seule ? De ce qui t'attend là-bas ?

— Je ne pense pas du tout à moi — avoua-t-elle. — Ma peur n'est pas égoïste.

— Si on t'appelle, c'est qu'il est temps encore, c'est que tu peux réellement conjurer le malheur.

— En aurai-je la volonté, la force, au moment décisif ?

— Toi ! si énergique !

— Je n'ai plus d'énergie. Je suis une pauvre loque, vois-tu.

— Ecoute, Alex, et crois-moi ; même les femmes sans énergie ont dans une minute suprême, quand un danger menace ou quand leur coeur s'en mêle, une force inouïe, une volonté extra-humaine... Judge si toi, la vaillante, sera galvanisée !

— Peut-être... Mais qu'imagines-tu donc ?

— Ce que tu pressens toi-même : tu as joué avec une véritable et sainte affection ma pauvre petite ; il est arrivé, à la suite de je ne sais quelles circonstances, que de ton jeu passager, destiné à finir vite, je n'en doute pas, est éclos une désespérance ?...

Brusquement il s'arrêta, n'ayant pas la cruauté d'achever, mais la jeune fille avait compris ; et cette pensée devinée répondait si bien, si douloureusement à sa lancinante crainte !

— Ne te tourmente pas trop, ma pauvre fille — conclut le Colonel. — J'ai confiance en Mme Emily et en son très sensé mari. J'ai grande estime pour ce pauvre poète aimant et naïf... J'ai foi en ton jugement, en ton coeur, en ta volonté... Et j'ai foi aussi en la Providence qui crée les destins et les bonheurs. C'est pourquoi je t'envoie sans crainte là-bas, te jetant sans moi dans l'arène : Tu vas conquérir le plus beau, le meilleur des trophées... Je n'aurai plus qu'à te bénir... Je te bénis d'avance, sûr de toi et du dénouement. Va sans peur, ma fille bénie : — Il lui souriait, très ému. — Les Orientaux disent que tout est écrit au ciel.

Elle partit le lendemain, un peu reconfortée. Pourtant, que la route lui sembla longue, et comme elle souffrait parfois bien que la mer fut paisible, ne provoquant nul malaise ; mais son mal moral finissait par provoquer le mal physique.

Sa vieille bonne, réellement fatiguée par la traversée, gémissait ou se taisait. Le capitaine, vieux loup de mer, dénué de conversation, se bornait à veiller sur le bien-être de sa passagère. Elle ne voulait pas se lier avec des inconnus, et lisait ou rêvait, comme distractions : deux choses qui n'en faisaient guère qu'une, car les livres qu'elle lisait étaient signés d'Edmond Lafargue.

Elle arrivait enfin : le port, le sol français, un rapide, de bons amis accueillants, le château hospitalier, nid des souvenirs. Il lui sembla revivre...

Une déception pourtant : Emily était à la gare avec les châtelains, l'air joyeux, mais se borna à embrasser son amie, à lui exprimer sa joie du retour ; puis, promettant sa visite, elle se fit descendre de voiture à la bifurcation pour rentrer chez elle, tout simplement.

Pourquoi une déception ? Qu'avait donc espéré, attendu la voyageuse ? Emily ne pouvait lui parler confidentiellement devant tous ; son air joyeux prouvait jusqu'à l'évidence que nul malheur n'était advenu... Elle reviendrait bientôt et dirait...

Que dirait-elle ? Qu'allait-il se passer ?

Peut-être, au lieu du drame redouté, une enfantine et décevante comédie ; Emily voulant Alex heureuse à sa façon et l'ayant mystérieusement mandée pour la mettre tout bêtement en présence du soupirant timide n'osant plaider sa cause lui-même ?..

Ah ! mais non, elle ne s'y prêterait pas, elle allait disparaître ; d'autres amis lui offraient leur protection en attendant son père.

Soudain elle sentit qu'elle n'aurait jamais le courage de partir, qu'elle voulait entendre Emily, qu'elle voulait revoir le triste et cher poète.

Le jour même quelqu'un lut en riant

une historiette drôle du Journal ; un monsieur arrivant éploré chez un camarade très cher qu'on lui a dit être à l'agonie, et furieux parce que ledit est à table en parfaite santé.

Mlle Duportal ne partagea point l'hilarité générale ; au contraire, en elle surgit comme un remords : n'avait-elle pas été mécontente à l'idée que nul drame ne se préparait, qu'on ne l'avait mandée, en un innocent mensonge, que pour la forcer à être heureuse ?

Un jour, deux jours se passèrent : Emily ne venait pas. Rien qu'un bref mot d'elle, annonçant sa visite toute prochaine, priant Alex de ne pas sortir du parc, de l'attendre à chaque instant.

Cette ignorance, cette énervante attente, achevaient de modifier la pauvre fille, tant changée déjà depuis les mois d'absence, le cœur étrangement amolli, les idées transformées :

“L'argent, la gloire, cela valait-il la peine ?...”

Où, elle en était à s'interroger là-dessus.

Pendant ce temps Edmond Lafargue, installé chez le Docteur et ignorant qu'Elle était là, ignorant les chances de tous genres qui revenaient à lui, préparait avec sang-froid et méthode sa sortie à l'anglaise de ce monde.

Pressentant, mais le sourire aux lèvres, rivalisant de calme avec son malheureux ami, M. Mathieu lui demanda le jour même de l'arrivée d'Alex :

— Quels sont tes projets ? Quand me fais-tu les confidences sur lesquelles je crois pouvoir compter ?

— J'aurais préféré te les faire par lettre : les adieux sont une épine de plus... Mais je m'exécuterai... Mes projets sont des plus simples ; je pars !

— Pour longtemps ?
 — Pour très longtemps ! Peut-être même ne reviendrai-je jamais.
 — Vers quelle contrée ?
 — Je ne sais encore. Je vais un peu au hasard. Que la Providence me guide... J'ai foi en elle...

— Moi de même... et je suis heureux de t'entendre parler ainsi. Aie bon courage. J'imagine que tes épreuves touchent à leur fin. Combien de temps nous restes-tu ?

— Trois ou quatre jours au plus.. J'ai hâte de partir.

— C'est court pour tout ce que nous avons à faire : je dois t'emmener à Lyvonne, voir ton ancien directeur ; il tient absolument à te parler... Et puis autre chose encore... tu verras. Malheureusement, j'ai quelques satanés malades que je ne peux quitter ni jour ni nuit. Tu patienteras bien un peu ?

— Je te répète que j'ai hâte...

— De nous quitter ?... Ce n'est pas gentil. Et tes préparatifs ?

— Je suis prêt, absolument prêt — affirma le désespéré avec une telle intonation, un si étrange jeu de physionomie, que les craintes du docteur devinrent certitude.

— Allons, nous tâcherons d'abrégier l'épreuve : en échange, une nouvelle promesse, mon cher vieux... Je sais que tu tiens toujours tes promesses... Je te demande de ne pas... t'envoler avant d'avoir eu, avec moi et d'autres, une conversation suprême.

— C'est bien inutile ; et pourquoi attendre ? Pourquoi ne pas l'avoir en cette minute-ci, cette conversation suprême ?

— D'abord parce que je suis seul, que "les autres" ne sont pas là. Et puis, parce que j'ai à voir l'un de mes malades, et qu'il est plus urgent de s'occuper de lui que de toi ; à moins d'un miracle, ce

pauvre garçon, qui a une fiancée et ne demande qu'à vivre, sera mort dans huit jours.

Eldmond se retourna pour dérober à son ami le diabolique rictus qui lui crispa les lèvres : mais une glace le trahit : sûrement il se disait : "Je pourrais bien être mort avant le malade en question ; mon cas est plus urgent que le sien."

— Tu ne voudrais pas auparavant — fit le Docteur très insinuant — être un peu confiant avec moi, me dire "tout" sans réticences ?

— Tout quoi ? — riposta brutalement l'interpellé. Ne sais-tu pas tout ?... Je n'ai plus ni situation ni fortune... J'ai mangé le peu que j'avais en jeux de Bourse et en bouquins : les uns ont réussi juste autant que les autres. Je n'ai pas un atôme de succès à attendre. J'ai été déshérité. Nul être humain, sauf toi, ne s'intéresse à ma chétive personne.. Je m'exile pour chercher un peu de .. de...

Il ne trouvait pas le mot rendant sa pensée sans mensonge.

— Un peu de tranquillité — acheva Firmin. — Je comprends, mais cela peut se trouver en France, mon pauvre vieux. C'est ce que je veux te démontrer... Au revoir, j'ai ta parole d'honneur ?... Une causerie sérieuse avant le départ ?

— Soit ; tu as ma parole.

Content, croyant partie gagnée, le Docteur partit en fredonnant ; le pauvre Lafargue respira ; mais il n'était nullement libéré ; après le mari, la femme. Tous deux suivaient un même plan, déblayant les voies au bonheur qui préfère les chemins frayés.

— Vous doutez-vous que c'est très mal, cher monsieur ! — fit gentiment Emily, s'asseyant un ouvrage à la main, et indiquant un siège au malheureux — oui, très mal, de planter là ses amis pour s'en al-

ler... au diable ! J'en connais, sans parler de nous, qui vont être très fâchés.

— Je n'en connais pas, madame, vous et votre excellent mari à part... Et encore !... Dans un ménage aussi heureux que le vôtre, quelle place secondaire doit occuper l'ami !

— C'est ingrat, ça — fit-elle en riant. — Je vous dénoncerai à Firmin qui vous grondera comme vous le méritez... Laissons, ce n'est pas mon affaire... Nous disions donc... Ah, oui, vos autres amis. Je pourrais vous en citer beaucoup. Commençons par les plus éloignés : ne vous êtes-vous jamais rendu compte du profond intérêt que vous garde le colonel Duportal ? Il nous parle constamment de vous dans toutes ses lettres. S'il savait que vous vous exilez, je parie qu'il demanderait un congé pour venir vous serrer la main auparavant... A moins que ne pouvant s'absenter, cloué par le service, il ne délèguât un messager. Qu'en pensez-vous ?

— Vous doutez-vous, madame, que vous me torturez ?

— En vous révélant des amitiés, un spécial intérêt ? Quel misanthrope vous faites ! Soit, parlons d'autre chose : je vais vous avouer que nous ne sommes pas hypnotisés dans notre affection, Firmin et moi, à tel point que nous n'ayons pas besoin d'affections étrangères. Pour ma part ma grande amie Alexandrine me manque énormément ; et je lui manque aussi, j'imagine ne fut-ce qu'à titre de confidente ; sans cesse ses fort tristes missives me parlent de la France et de ceux qu'elle y a laissés ; une vraie nostalgie ! Au point qu'elle songe à revenir, craignant de tomber malade. Comme je suis un peu doctresse... la femme d'un docteur, vous pensez !... je lui ai signifié que le cas était grave, qu'il ne fallait pas perdre un jour. Quelle fête pour moi si elle arrivait, là, à

l'improviste. Ne partageriez-vous pas ma joie, mon cher hôte ?

— Je serai certainement parti quand vous aurez cette joie... que d'ailleurs, madame, je vous souhaite sincèrement.

— C'est tout ? Quel glaçon ! Et vous n'attendriez pas un peu pour avoir votre petit contentement personnel ?

— Il me serait extrêmement pénible de revoir Mlle Duportal à présent que je suis un vaincu, un pauvre ; je me sentirais profondément humilié devant elle. Les femmes méprisent les vaincus, voyez-vous... Si je savais que son arrivée fut proche je hâterais mon départ.

— Même si elle avait l'intention de vous dire qu'elle a admiré vos oeuvres ? Et très bas, elle acheva : —... Qu'elle a souri et pleuré, le coeur amolli, en lisant ces vers où elle était glorifiée ?

— Madame, pas un mot de plus, je vous en conjure. Je ne puis vous maudire, car vos intentions sont bonnes, mais vous me faites un mal affreux... Tout cela serait faux, tout cela serait de la pitié pure et simple. Et je n'accepte pas la pitié... Même la vôtre, même celle de Firmin me fait souffrir. Quant à celle-là !... Oh ! jamais ! jamais ! jamais !

Il s'était levé, très agité, prêt à s'éloigner.

— Quel enfantillage, d'appeler pitié un sentiment affectueux ! Et quelle erreur ! Alors, si une jeune fille que vous aimez vous laissait comprendre que vous pouvez la demander à sa famille, vous vous déroberiez ? Je voudrais bien savoir pourquoi ?

— Parce que je suis ruiné et que je ne reçois pas l'aumône, ni d'un sentiment généreux, ni de mon pain quotidien. Certes, j'ai imploré Firmin, mais ma dette lui sera payée...

— Ah ! je vous en prie, ne parlez pas de cela.

— Il faudra bien en parler avant mon départ.

— Mais vous ne partirez pas ! Voyons, raisonnons un peu. A moins que vous ne soyez atteint d'une maladie noire, auquel cas il faudrait vous confier aux soins de mon savant mari, quel obstacle verriez-vous, une position reconquise, si une femme orgueilleuse, ayant caché son... sa... fournissez-moi donc un mot poétique et convenable, M. le poète?... Ah ! j'y suis : son attirance... se laissait entraîner, vaincue, à une révélation ?...

— Vous créez l'impossible ! — interrompit-il avec une sorte de rage. Pourquoi ne me demandez-vous pas ce que je ferais si j'étais Empereur de Chine ?

— Il y a des jeux de suppositions, veuillez vous y prêter ; cela m'amuse tant ! Si vous retrouviez position, fortune, et qu'une femme aimée vous eut accepté avant de connaître cette merveilleuse évolution de la destinée, tourneriez-vous dédaigneusement le dos à la tendresse, au bonheur, partant quand même ?

— Il y a des jeux cruels, madame. Mais votre amitié fraternelle vous donne des droits ; je veux bien me prêter à cette amusette fantastique. Il est bien certain que dans le cas de fortune, situation, amour venant à moi, je ne partirais pas. Vous êtes contente ?

— Enchantée ! C'est tout ce que je désirais savoir.

— Voulez-vous me permettre de prendre congé ? Je crois me rappeler que le docteur m'a donné rendez-vous...

Emily acquiesça et le regarda s'éloigner ; en elle s'épandait une infinie pitié.

— Comme il est malheureux ! Comme je voudrais hâter le terme ! songeait-elle. Si Alex voyait aussi clairement que je vois, lisant en ce pauvre cœur désespéré, com-

bien facile de tout arranger vite et admirablement ! Mais est-elle assez voyante ? Comprendra-t-elle qu'une existence est à sa merci ?

Et le jeune homme, en s'éloignant rapidement, pressé d'être seul, murmurait :

— Pas un jour à perdre ! On a dit à Alex qu'elle n'avait pas un jour à perdre !... C'est moi qui n'ai pas un jour à perdre... pour en finir.

.....

Les résultats de ces causeries et des réflexions qu'elles firent surgir furent ceux-ci :

— Va demain à Lyvonne, crois-moi, dit de soir même la jeune femme à son mari. Pendant ce temps j'irai causer avec Alex, lui révélant tout le dramatique de la situation. Nous n'avons pas le temps d'attendre un vrai coup de théâtre, ou bien se produira-t-il atroce, mortel.

— Je t'avoue que j'ai frayeur également. Mais voici que j'ai porté malheur à mes malades en exagérant leur état. J'en ai deux que je ne puis absolument pas quitter ; d'autre part il faudrait savoir ce que pense Mlle Duportal. Annonce toi par un billet énigmatique et va la voir après-demain. Je tâcherai ensuite de me faire remplacer par un confrère et d'entraîner Lafargue à Lyvonne. D'ici là je veillerai sur lui comme sur un mioche, l'emmenant partout avec moi. Au diable les gens qui ne prennent pas tout bêtement le bonheur quand il passe, et donnent tant de mal à ceux qui veulent l'arrêter pour leur service !

Ce fut donc convenu ainsi.

De son côté, Edmond constatait que l'annonce du retour de sa très-aimée l'amollissait, qu'il ne savait plus s'il aurait le courage de mourir avant de l'avoir revue, et bien moins encore s'il aurait ce

courage après l'avoir revue. En conséquence, il acheva de mettre ses affaires en ordre dans la journée du lendemain, et se promit d'aller le jour suivant faire le pèlerinage du Rocher des Ames pour s'interroger en face de l'abîme, pour jauger sa volonté, sa résolution ; s'il se sentait faiblir, il partirait réellement, et irait chercher plus loin, dans un pays inconnu la tombe désirée. Il avait encore un peu d'argent.

— Tu viens avec moi, aujourd'hui ? — lui dit le docteur au matin de ce jour mémorable. — J'ai un autre cas très curieux à te montrer ; cela t'intéressera. Je vais t'expliquer cela en route.

Docilement il s'assit à côté de Firmin, qui conduisait lui-même son très simple équipage.

— Je te préviens que je pars irrévocablement demain — annonça tranquillement Lafargue tout en cheminant. — J'emporte simplement une valise. Tu m'enverras le reste quand je te le demanderai . . . Si par hasard je ne t'écrivais pas d'ici un an, c'est que la fièvre jaune ou toute autre bienfaisante maladie m'aurait délivré. En ce cas, tu prendras connaissance des papiers que je laisse dans ma grande malle, et tu disposeras suivant mes intentions de tout ce que je laisse. Tiens, de peur d'oubli, voici la clef ne la perds pas.

— Es-tu pressé de nous quitter ! Remets à après-demain ? . . . Demain nous avons un voyage à faire ensemble. D'ailleurs, tu te souviens, j'ai ta promesse . . . Une conversation sérieuse . . .

Le jeune homme se mit à rire d'un rire gai :

— Je l'entends d'ici, ta sérieuse conversation, cher vieux. De vagues espoirs, des mirages créés par vos excellents cœurs . . . Non, je n'en veux plus ; je re-

prends ma parole. Je pars demain, de bonne heure.

— L'animal ! — se disait le docteur. — Il a l'intention de filer avant l'aube, sans adieu . . . Me voilà condamné à le surveiller toute la nuit.

On parla de choses et d'autres. Complaisamment le poète écouta le médecin, se laissa présenter à certains malades, admira et palpa un superbe goître, quelque chose d'anormal qui allait faire l'objet d'un rapport à la Faculté de Médecine.

Ensemble ils déjeunèrent dans une auberge de village. Puis le docteur se dirigea vers le logis de ce jeune homme qui l'inquiétait tant, et sans défiance, abandonnant son ami :

— Tu veux bien m'attendre et veiller sur mon cheval ? Tiens voilà le Petit Journal ; la séance sera longue . . .

Au lointain se profilait sur l'horizon le rocher légendaire. Une irrésistible tentation de s'y rendre envahit Lafargue.

— Voilà l'occasion — songea-t-il. — pas plus d'un kilomètre jusqu'à la base ; une heure pour grimper . . . Je serai de retour pour le dîner. Il m'ennuie, le docteur, avec sa surveillance . . .

Avisant un vieux qui se chauffait au soleil :

— Voudrez-vous surveiller le cheval de M. Mathieu, et quand il sortira lui remettre ceci :

Il avait griffonné deux mots sur sa carte :

“Je vais me dégourdir les jambes. Ne m'attends pas . . . je rentrerai directement.”

Le médecin, très impressionné déjà par son malade, qui agonisait, et dont la mère et la fiancée se tordaient en attaques de nerfs, fut très impressionné de cette fugue. “Est-ce le désastre ? . . . Aurais-je trop attendu ?”

Il termina néanmoins sa tournée, de

plus en plus effrayé, l'imagination se montant graduellement. Vers trois heures il arriva chez lui à bride abattue.

Emily se préparait à se rendre au château ; son mari lui conta l'incident. Elle fut plus effrayée que lui encore, car la clé de la malle, détail auquel il n'avait pas trop pris garde sur le moment lui paraissait, à elle, tout à fait de fâcheux augure. Il est perdu ! Où le retrouver, mon Dieu !

— Voyons, rien ne prouve...

— Si, tout prouve : il était à bout. Mais où est-il, où est-il ?

Elle réfléchit un instant.

— Donne-moi cette clé... Dans le cas de force majeure, il n'y a plus de délicatesse qui tienne... Viens !

— Que vas-tu faire ?

— Ouvrir cette malle, chercher un indice.

Le docteur tenta vainement de protester ; la crainte qui l'angoissait, la terreur d'une épouvantable responsabilité l'empêchaient d'ordonner. D'ailleurs les femmes ont parfois dans les circonstances exceptionnelles un merveilleux instinct.

Le journal d'Edmond était posé sur d'autres papiers, sur le coffret à bijoux. La jeune femme ne chercha pas plus loin. Sauta sur le cahier, l'ouvrit, dévora les dernières pages.

— Au Rocher des Ames — cria-t-elle. — C'est là qu'il veut se tuer, c'est là qu'il doit être... Vite ! Vite !

Lestement, ils descendirent : la légère voiture n'était pas dételée, la bête était bonne habituée à l'effort quand il y avait urgence.

On partit au galop.

— Au château ! — ordonna Emily. — Alex m'attend ; je suis sûre qu'elle est dans l'avenue, inquiète et curieuse... Nous l'enlèverons. A ta vue, le malheu-

reux affolé peut se précipiter pour t'échapper... Devant elle, jamais !... Elle paraîtra seule, elle le sauvera... C'est le coup de théâtre rêvé, c'est le salut. J'ai confiance, à présent.

— Tu penses à tout — fit le mari, admirant, se rassurant aussi. — Tu as manqué ta vocation ; tu devrais être auteur dramatique.

— Tu te moqueras de moi quand il sera sauvé, et sauvé par elle... Mais tu as raison, je pense à tout. Regarde, j'ai emporté le journal de M. Edmond. Ah ! comme il l'aime ! C'est un cri d'amour d'un bout à l'autre !

Et elle feuilletait, feuilletait...

— Nous voici au château, — fit le docteur.

Emily leva les yeux.

— Quand je te le disais ! La voici ! Robe de maison, chapeau de jardin... N'importe, on l'enlève quand même...

Et sans laisser à Alex le temps d'interroger :

— Monte vite, et prions Dieu de ne pas arriver trop tard... Je te dirai en route.

Docilement, sans un mot, Mlle Duportal monta ; pendant la route elle fut obstinément muette, écoutant Emily qui alternativement lui contait leurs terreurs, ou lui lisait des fragments de cette confession de désespoir et d'amour.

Le docteur, tout en dirigeant habilement sa bête par le chemin en lacets, écoutait aussi, admirant de plus en plus l'habileté de sa femme, très bien servie d'ailleurs par les circonstances, et n'ayant garde de parler, dans l'humble conviction que sa parole serait plus nuisible qu'utile.

Seulement, aux trois quarts environ du sommet de la colline, il s'arrêta, et regardant bien en face de la jeune fille pâle comme une morte :

— Voici un sentier qui monte droit et

raide ; voulez-vous le prendre ? Aurez-vous le courage d'aller seule et d'agir seule ?

— Oui, prononça-t-elle, j'aurai tous les courages. Je suis forte, j'agirai... Merci!

Et elle partit en hâte, grim pant comme un montagnard.

— Et si elle ne le trouve pas ? — fit Emily, tout en la considérant, partie de si bon coeur pour le sauvetage. — Elle dira que nous nous sommes moqués d'elle ?

— A moins qu'elle n'ait une épouvante atroce, le croyant à jamais disparu. Je crois que ce sera là son premier sentiment. S'il est en promenade ailleurs ou rentré au bercail?... Que veux-tu on tâchera d'arranger les choses au mieux. Mais son élan, après tes révélations, est de bon augure.

— Elle a emporté le cahier ! Si elle le lui restitue tout simplement, c'est l'affirmation qu'elle lui pardonne de l'aimer. Dis, tu espères, n'est-ce pas ? Il vivra ? Ils seront heureux ?...

Il n'osa pas répondre affirmativement, mais attachant solidement à un arbre son docile cheval et montrant d'un beau geste à sa femme le sentier où l'on n'apercevait plus Mlle Duportal, déjà au but :
 "Viens, allons voir !"

.....

Edmond était bien allé au Rocher des Ames : il y tenait. C'était une idée fixe dans sa pauvre cervelle désemparée. Une répétition générale avant le drame, sauf le dénouement.

La température était douce, le soleil voilé ; un vrai temps de mélancolie et de rêve. D'un pas régulier, il grimpa lestement. De là haut, la vue était splendide, s'étendant à l'infini. Des plaines, des collines, des champs, des bois, des villages çà et là... Tout au bas, le ruban d'ar-

gent de la rivière où rien ne révélait le gouffre.

— C'est dommage tout de même — se murmurait-il. — combien la nature est belle et attirante ! Pourquoi l'homme est-il si maladroit, si insensé, gâchant, ce qu'il possède, ne sachant pas jouir des biens offerts à tous ?

Au bord de l'abîme, dans lequel il voulait simplement jeter un coup d'oeil il eut un recul ; sa jeunesse, son coeur bien vivant, protestaient :

— Eh quoi, vais-je donc avoir peur, reculer, me cramponner à la vie ! Mais c'est que bien réellement, je n'ai pas d'autre ressource. Que faire ? .. Que devenir ?...

Sa ferme résolution reprit le dessus .. Sans pâlir, sans un tressaillement, il regarda en bas, supputant la profondeur du puits où il descendrait ; il se vit attiré comme par une griffe de bête, tout au fond, retenu dans ce fond comme une tentacule de pieuvre, et il sourit, content de lui, sûr d'oser au moment solennel.

Puis il rit franchement lorsqu'il se représenta la mine déçue du pauvre docteur sortant de chez son malade, et ne trouvant plus son autre malade ; car pour lui, sûrement, Edmond n'était-il plus qu'un malade, un cerveau déséquilibré à guérir.

"Il doit me croire perdu, mort.. Il désespère de me voir revenir... Il va me chercher sans espoir, pour l'acquit de sa conscience... Pourquoi me viendrait-il quérir ici?... Nul indice... Je vais être sérieusement grondé, ce soir, à ma rentrée !.."

"— Au fait, si je ne rentrais pas ?.. Je suis prêt... Tout est en ordre... Je lui ai même remis la clé de ma malle : il y trouvera tout ce que je possède et mes dernières volontés. Il aura souffert l'angoisse première, cherché partout, excep-

té où je suis, dans une terrible certitude. A quoi bon lui infliger une nouvelle épreuve ?... Et à quoi bon me condamner, à vingt-quatre heures de tortures de plus. Puisque tout est disposé pour l'événement ?...

— Ma promesse ?... Mais je l'ai reprise, ma promesse, tout à l'heure... Et qu'a-t-il à me dire ?... Quelles sont ces choses importantes ?... Une hypothétique situation à aller mendier ?... De l'argent offert pour lancer un nouveau livre, un volume de prose au goût du jour ? Merci, ce n'est point mon affaire : incapable et dégoûté d'avance... Peut-être un mot à me citer de celle qui va revenir : quelque invraisemblable mirage à l'aide duquel il espère m'insuffler la force de marcher encore !... Non, je suis trop las, je veux m'arrêter et dormir... Ah ! ne plus penser, ne plus aimer, ne plus souffrir, quelles délices !"

Il s'assit, s'emplantant l'oeil des beautés du paysage, tout en réfléchissant sérieusement : Il voulait savoir s'il avait songé à tout, si rien ne clochait.

— Et mon journal ! — exclama-t-il — mon journal qui est dans la malle ! J'avais projeté de le mettre dans une valise, avec quelques hardes de jeter le tout avant de me jeter moi-même, enfouissant le mystère, le pourquoi de ma mort avec moi dans ma tombe !... Il me faut rentrer, redemander ma clé, reprendre ce cahier... C'est manqué pour aujourd'hui."

Il eut comme une joie... la joie de tout condamné devant le sursis. Furieux contre lui-même, il se gourmanda vertement :

— Je ferais mieux de profiter pendant que j'y suis — conclut-il — je suis capable demain d'hésiter, de ne pas revenir. Tous les préliminaires sont accomplis, il n'y a plus qu'un pas à faire... si peu... "

Comme un enfant gamin qui brave le danger, il avançait un pied au-dessus de l'abîme, jouant avec la mort, gardant à peine l'équilibre.

— Qu'importe ce journal, après tout !... J'ai dit à Firmin : dans un an. Il ouvrira dans un an, lira, aura le mot de l'énigme et brûlera sûrement sans rien demander à personne. Qu'ai-je voulu, en disparaissant ainsi : Eviter à l'aimée l'ombre d'un remords... Elle ne saura rien, me croira mort aux pays lointains, en cherchant fortune, comme tant d'autres... Décidément, ce détail du cahier oublié ne vaut pas la peine de recommencer toute une mise en scène... La répétition générale sera la première et la dernière représentation.

Et il riait, le pauvre fou, car malgré son calme et sa lucidité il était bien fou à cette heure, comme ils le sont tous, ceux qui veulent désertier avant l'aurore... Mélancolique fou d'amour ne pouvant vivre sans l'épouse rêvée, et préférant la mort à l'existence sans elle.

— Quand le soleil aura reparu, entre ces deux amas de nuages grisâtres — décida-t-il — je puis bien jouir une minute encore de la belle nature ensoleillée.

Soudain il s'apostropha, de nouveau furieux contre lui :

— Ah ça, est-ce que je me joue à moi-même une ridicule comédie ?... Est-ce que je vais me dérober au moment suprême ?... Est-ce que je ne voudrais pas mourir ?"

Il ne savait plus, en vérité. L'idée d'aller s'engager au loin, de combattre pour quelque cause juste, de se faire tuer utilement, lui traversa l'esprit, créant le complet désarroi dans cette lutte entre l'horreur de l'existence et l'amour de la vie. Vivrait-il ? Mourrait-il aujourd'hui, demain ?... Il l'ignorait.

— Non ! non ! tout de suite ! En fi-

nir ! bégaya-t-il — Demain je ne reviendrais peut-être pas ici... Aujourd'hui, sur-le-champ... Il le faut, je le veux !... Voyons, puisque je le veux !"

Jusqu'au bord extrême, il s'avança : puis il embrassa l'horizon d'un coup d'oeil de poète épris de la beauté :

"Quel poème à faire ! Quel contraste entre cette paisible nature et mes sensations affolées, douloureuses !"

Il se tut, les yeux troublés, ne voyant plus, ne pensant plus, ne sachant pas ce qui allait suivre, attendant, d'instinct, en une intuition, le sauveteur qu'envoyait la Providence.

— Edmond ! — prononça une voix qui lui parut une voix d'outre-tombe, la voix d'un esprit l'appelant.

Immuable, il écoutait... La folie ou la connaissance commençante de l'au-delà ?

— Edmond ! reprit la voix, tout d'abord étranglée, tremblante, mais se raffermissant dans la volonté absolue de sauver — Edmond, j'ai peur, j'ai le vertige, venez m'aider.

Elle avait trouvé cela, l'énergique créature : en l'apercevant tout au bord, en le devinant affolé, elle s'était dit qu'un cri effrayé (inévitabile avec une femme ordinaire) pouvait précipiter la catastrophe... Alors, elle s'était mise, exprès, dans une position dangereuse, sur une langue de terre surplombant l'abîme. et s'arc-boutant à un frêle arbuste elle l'appelait à l'aide, le nommant par son nom pour la première fois.

Le cœur du désespéré battit follement il avait reconnu la voix ; c'était elle, en danger, l'appelant au secours ! Soudain apaisé et lucide, il ne songea plus qu'à donner le secours réclamé, fit un pas en arrière, chercha du regard, la vit, s'élança vers elle.

— Prenez garde ! — disait-elle doucement — Pas si vite ! Si vous glissez vous-

même vous ne me sauverez pas .. Nous avons le temps... Je ferme les yeux.. Je me tiens bien ; n'ayez nulle terreur. Soyez très prudent.

La tâche n'était pas difficile, Alex n'ayant nullement le vertige. Le jeune homme se plaça solidement, se pencha et lui prenant la main :

— Appuyez-vous bien, laissez-vous guider ; surtout n'ouvrez pas les yeux.. Faites un pas... puis un autre, vous êtes en terre ferme.

Il voulait détacher leurs mains, mais elle s'attachait à lui avec une force de noyée :

— Ne me lâchez pas ! Plus loin !... Menez-moi plus loin !

Ils allèrent jusqu'à un endroit où le sentier élargi, était en outre protégé par un garde-fou de terre et d'herbe.

Alors, elle redevint elle-même, l'autoritaire, sa comédie d'enfant peureuse terminée.

— Que faisiez-vous là, quand vos amis vous cherchent en une angoisse mortelle ? Avouez que vous vouliez mourir ?

— Que non pas ! — jeta-t-il dans un petit rire nerveux — Je songeais même sérieusement à clore mes rêveries, et à reprendre le chemin du retour afin de ne pas inquiéter ce bon Firmin.

— Trop tard, pour ne pas l'inquiéter : c'est fait ! Il est même tellement inquiet qu'il est venu me chercher, ayant peur de ne pas réussir, lui tout seul, à vous ramener. Voyons, l'heure est décisive... Soyez franc : N'est-ce pas que vous vouliez mourir ?

— En toute franchise, je n'en sais rien. Il y avait une attirance... Peut-être m'avez-vous sauvé... Je suis bien ingrat... Je devrais vous remercier...

— Vous me remercirez plus tard, quand vous serez heureux... Dites-moi seulement pourquoi ?... Je le veux !..

Je vous en prie — acheva-t-elle avec un sourire d'ineffable douceur, qui parut au pauvre amoureux un sourire d'ange entr'ouvrant le paradis.

— Pourquoi ?... Oh ! ce n'est pas un mystère ! J'ai joué à la Bourse, j'ai perdu... Je suis la tradition... A moins pourtant que je n'aie au loin, en pionnier cherchant un claim bien garni ?... Peut-être, si vous l'ordonnez ; ma vie vous appartient désormais.

— Ne m'appartenait-elle pas avant ? — osa-t-elle — Aviez-vous le droit d'en disposer ? .. Voyons, achevez l'aveu : Un homme comme vous ne se tue pas pour une misérable perte d'argent ; il ne fléchit que lorsque le coeur est atteint... Et le vôtre était blessé profondément... Et par ma faute ; n'est-ce pas ?

— Mademoiselle, ne croyez pas... Oh ! je ne veux pas que vous ayez pensée semblable... En rien, vous n'êtes coupable.

— Mademoiselle — fit-elle en un doux reproche — Moi, tout à l'heure j'ai crié votre nom... Et puis, je sais très bien que vous ne m'accusez pas puisque je sais tout.

Seulement alors il s'aperçut qu'elle tenait sous son bras un petit registre en cuir vert, qui ressemblait terriblement à celui qui fut le confident de ses angoisses. Eperdu, ne sachant que dire, pris réellement de vertige, lui, en se demandant vers quels ciels ou quels abîmes elle le conduisait, il balbutia :

— Vous savez tout ?... Vous savez ?..

— Oui, je sais — fit-elle très nettement

— Mais j'aurais tant voulu qu'à cette minute suprême, en ce lieu où vous avez failli commettre un véritable crime et où la main de Dieu m'a conduite à temps, vous ayez le généreux courage de me tout apprendre, comme si je ne savais rien.

Le jeune homme regardait le cahier, cherchant à le reconnaître... Lui ten-

dait-elle un piège pour lui faire avouer son triste et cher secret ?

— Oui, c'est lui — affirma-t-elle, le lui montrant — On a indignement abusé de votre confiance. Ce n'est pas moi, bien entendu, mais j'ai profité du rapt. Vous vous débrouillerez avec le Docteur. Tenez, reprenez votre confident ; j'ai oublié tout ce qu'il contait. Redites-le-moi, maintenant ?

— Il contait, Mademoiselle — Durement il appuya sur : Mademoiselle ! — qu'un pauvre garçon naïf avait eu la simplicité et l'audace de rêver à la fois la gloire et l'amour ; celle-là pour offrir à celui-ci. La gloire qu'il ne méritait point n'a pas voulu de lui, et il ne lui est rien resté... pas même le pain quotidien. Dans ces conditions il a renoncé à l'amour ; désespéré certes, mais fermement résolu ; l'obscurité la misère, ce n'est vraiment pas assez comme don de fiançailles... Il se résignera à vivre si celle qui fut et restera l'unique tendresse de sa vie lui ordonne de vivre, mais il s'éloignera. Il restera éperdûment reconnaissant de la pitoyable bonté qui est venue à lui mais n'en abusera pas... Ceci est irrévocable... Vous savez tout à présent.

— Orgueilleux ! — murmura la pauvre fille absolument amollie, domptée, aimant désormais de toutes ses forces, et se l'avouant, celui dont elle avait fait le malheur, et qui maintenant, sans le vouloir, la punissait cruellement — Orgueilleux ! Méchant orgueilleux ! Mais puisque tout est de ma faute ? ..

— Ne vous accusez donc pas. C'est moi qui suis un maladroit. Trop poète, trop rêveur... Je n'ai pas su atteindre mon but. J'ai perdu la partie : je paie et je veux payer. Adieu !

— Alex ! — criait Mme Mathieu — Tu es là ?

— Je suis là.

— Et Lafargue ? — cria le docteur à son tour.

— Il est là aussi.

— Bravo ! tenez-le bien... voici du renfort.

Le couple ne tarda pas à apparaître, tous deux riant, le visage épanoui.

— Gredin, va — menaça Firmin — Il nous en donne, des terreurs ! Eh bien, qu'y a-t-il ?... On se boude par ici ?

— C'est un méchant — expliqua Mlle Duportal — Il m'a promis de vivre, mais il veut partir, pour toujours.

— Vous êtes difficile, chère Mademoiselle — fit gaiement le docteur — permettez-moi de vous le dire. Sauf dans les cas de miracle, et je n'en ai pas encore vu, le malade sauvé a une convalescence généralement pénible ; il y a des précautions à prendre, des remèdes à ingurgiter : permettez à l'humble médecin de se charger de cette seconde partie de la cure ; vous, médecin éminent, vous avez obtenu la vie, c'est superbe... A mon tour... Je tâcherai d'abrégier cette période... vingt-quatre heures suffiront, j'imagine. Ayez patience.

Elle le regardait, confiante et inquiète. Quant à Lafargue, volontiers eût-il haussé les épaules : En vingt quatre heures le faire changer de résolution, réduire à merci son farouche orgueil !... Quel présomptueux que ce Docteur !

Gentiment Emily passa son bras sous celui d'Alex, l'entraînant vers le sentier de descente.

— Viens ! — lui murmura-t-elle — Nous causerons un peu. Sans trahir mon sphinx de mari, je te dirai quelques mots qui te permettront de dormir en paix cette nuit.

Sans trop l'écouter, Mlle Duportal regardait son sauvé, en une frayeur de l'abandonner.

— Soyez tranquille — dit M. Mathieu en riant — je ne le quitte pas d'une se-

melle, même cette nuit. On ne m'attrape pas deux fois, moi.

On redescendit, on monta en voiture, on se dirigea vers le château ; le Docteur et sa femme échangeant de vagues remarques sur le temps, le paysage, les gens rencontrés ; Alex et Edmond absolument silencieux, le cerveau en désarroi, ne sachant s'ils étaient dans la réalité ou dans le rêve.

— A demain ! — fit M. Mathieu en aidant la jeune fille à descendre, vers l'entrée de l'avenue — N'ayez nul souci ; M. et Mme Leroy nous avaient aimablement invités à dîner, ainsi que Lafargue ; nous leur avons demandé un sursis ; veuillez leur dire, que s'il leur agrée, nous acceptons pour demain soir... tous les trois.

Il répéta, accentuant bien : Tous les trois, et termina par un gai : Au revoir !

— Au revoir ! — rédit Alexandrine, jetant à tous ce mot banal, mais ne regardant qu'Edmond qui la saluait sans répondre.

— Mon Dieu !... le reverrai-je ? — pensait la pauvre petite, le coeur plein de sanglots.

Combien étaient loin son indifférence voulue, ses ambitions insensées !

— Ce n'est pas moi, c'est ma femme — fit le docteur à l'arrivée tout en touchant du doigt le journal d'Edmond — Lâchement je me décharge sur elle de l'abus de confiance... Elle a ouvert ta malle, pris le cahier, feuilleté... A part ça, on n'a rien dérobé... Tu peux constater...

Il riait comme un bienheureux, tout en considérant le pauvre garçon sombre comme le désespoir.

— Je vais envoyer un exprès à mon frère des Epinettes, pour qu'il vienne voir mes malades demain — continua le docteur. — Tu sais que nous allons à Ly-

bonne ?... Assieds-toi là dans mon cabinet pendant que je rédige mes notes... Je ne te lâche plus jusqu'à demain... Au retour de Lyvonne, tu seras libre de grimper au rocher ou d'aller dîner au château, ad libitum... Est-ce maintenant que tu fais à ma femme la petite scène de reproches, ou lui permets-tu d'aller surveiller les opérations de notre insuffisant cordon bleu ?... J'ai très faim moi qui ne suis ni malade ni amoureux sans espoir... Bon ! tu préfères attendre ? Bravo !

Edmond s'était jeté dans un fauteuil, brisé, anéanti, irrité contre l'humanité entière et surtout contre ses joyeux hôtes. Ne pouvant décemment leur faire une scène, il se taisait. Toujours bonne, Emily lui murmura un mot avant de s'éloigner, un mot ordonnant le courage et jetant l'espoir.

La nuit, il eut de la fièvre, une sorte de délire. Le docteur, qui malgré sa résistance était venu s'installer dans sa chambre, dut le soigner, lui faire ingurgiter quelques calmants.

Au matin, Lafargue lessaya de se rebeller, de se refuser au petit voyage.

— Mais pourquoi ?... Que prétends-tu ?... Qu'ai-je à faire là-bas ?... Une place à me trouver ?... Tu peux bien me dire ?

— Tu ne me croirais pas ; bien qu'il ne s'agisse pas d'un royaume, tu resterais incrédule devant ce petit miracle... Et puis, j'ai promis de laisser l'honneur de la chose à qui l'a mérité... Et enfin, je veux te faire un peu languir ; c'est ta suprême punition, grand fou gâchant tout ce que tu avais de certain, te lançant dans l'incertain. Désormais tu veilleras sur ton bien, le reconnaissant précieux. Allons, viens : tu peux bien faire à mon amitié cette dernière concession ?

Lafargue se laissa emmener.

Ils arrivèrent à Lyvonne vers dix heures du matin. A la grande surprise de l'ancien receveur, Firmin le dirigea vers la direction des Domaines, y pénétra, fit passer sa carte au directeur qui les reçut aussitôt.

— Je vous ramène l'enfant prodigue — dit M. Mathieu en riant.

— Soyez le bienvenu mon cher receveur — prononça paternellement le digne homme.

— Il ne sait rien — souffla le docteur.

— Je suis réintégré dans l'Administration ! — exclama Lafargue.

— Vous n'avez jamais été démissionnaire, mon jeune ami. J'aimais trop le fils de votre excellent père, et je me méfiais trop des écueils parisiens et des succès poétiques pour lui laisser commettre une pareille folie... Votre demande est là, tenez, la voici... Je vous ai fait signer une pièce en blanc qui s'est trouvée être plus tard une demande de congé illimité ; un surnuméraire régit votre petit bureau. Vous voulez bien y rentrer ?... Il faut déchirer la démission ?

— Oh ! Monsieur ! Oh ! excellent ami ! Quelle bonté ! Quelle prudente et paternelle bonté !

La pauvre garçon étouffait.

— Voyons, voyons calmez-vous, sinon, je n'oserais plus vous conter le reste... Car il y a autre chose, fort gentil aussi... Je vois que M. le docteur Mathieu a voulu me laisser le plaisir de tout vous révéler... Un codicille du testament de Mlle Lafargue, votre défunte tante, porte que le jour où vous rentrerez dans l'Administration (ou accepterez quelque autre situation du même genre), son héritier devra vous compter la somme ronde de cent mille francs, libérée de tous frais de succession ; la bonne demoiselle avait ses idées et n'aimait pas la poésie, c'est entendu, mais elle aimait tout de même

son neveu, et a combiné de façon à lui laisser un gentil souvenir, quand il serait rentré dans ce qu'elle croyait être le droit chemin. Allons, toutes les chances arrivent à la fois, c'est connu. Vous me ferez l'honneur de déjeuner avec moi, n'est-ce pas messieurs? Oh! soyez tranquilles, vous serez libres à l'heure du train. Je sais que le docteur a hâte de retrouver sa femme et ses malades — c'était Lafargue qui fixait en riant. — Le temps de trinquer à la santé de l'enfant prodigue de l'Enregistrement et des Domaines.

Dans le train du retour, l'infortuné de la veille, aujourd'hui l'un des heureux de ce monde, (tout est relatif), disait à l'ami excellent auquel il ne songeait point à reprocher la prolongation de l'épreuve :

— Je dors, n'est-ce pas ?... Et je fais un beau rêve. Tout à l'heure je vais me réveiller, c'est certain. Comment pourrais-tu me prouver que je ne dors pas, que tout est réel ?

— Ça dépasse ma compétence, pauvre Cher. La prolongation seule du beau rêve te prouvera sa réalité. . Tu t'éveilleras un peu plus tard, dans la vie conjugale, qui, si parfaite soit-elle, a parfois des petits heurts, un brin douloureux, prouvant qu'on est réveillé. Jusque-là résigne-toi.

— La vie conjugale ? Oh ! tu y crois ! Pour moi ?...

— Comment, si j'y crois !... A moins que tu ne refuses, boudeur et rancunier, ce qui m'étonnerait de ta part, la main qui si joliment t'a été tendue hier.

— Oui, hier, par pitié, sous l'empire d'une crainte, d'un vague remords. Mais aujourd'hui elle a dû se ressaisir, interroger son cœur, et comme fort probablement il ne lui aura rien dit en ma faveur, elle doit regretter... Puis-je abuser d'un moment d'émotion ?

Le docteur le regardait, l'air moqueur.

— Là, ça y est !... Je m'étonnais aussi... Accepter paisiblement un honnête bonheur qui vient à toi, sans discuter sa qualité, n'est pas ton fait .. Je te retrouve. Et tu te retrouves aussi, hein ? Tu t'aperçois que tu es éveillé, cette fois ?

Et il continua, amical et gouailleur, redisant de temps en temps que ce malaise-là n'était pas de sa compétence ; on verrait si la Doctoresse du château était plus habile.

Emily, une lettre à la main, guettait les voyageurs. Son regard interrogea les visages.

— Eh bien ? — fit-elle, souriante — On est content, on ne songe plus à partir pour d'autres mondes ?...

— Hum ! hum ! — toussa le docteur, pendant qu'Edmond s'empressait d'affirmer contentement et guérison.

— On dirait que le médecin n'est pas tout à fait content de son malade — remarqua la jeune femme. — Tenez, mon cher hôte, voici une lettre pour vous... Serait-ce un suprême remède ?

— Du château ?... D'Elle, n'est-ce pas ? — exclama le pauvre garçon, toujours prêt à la désespérance — Ah je le disais bien ! Elle a réfléchi... Elle me défend de venir...

— Mais regardez donc, grand enfant, avant de gémir... C'est, de Paris. Vite, lisez. Du bon, peut-être.

— Rien de bon de Paris ; mais il ne m'importe ; pour ça, je suis philosophe. Peut-être quelque dette oubliée .. Oh ! c'est de Ferrier ; tu sais, mon illustrateur ?

Il lut, relut, puis sans un mot tendit la lettre à Firmin, qui à son tour la tendit silencieusement à sa femme.

— Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? fit celle-ci toute souriante, après lecture.

— C'est Elle.. De suite, tous deux, vous l'avez nommée comme moi ?

— Elle ! mais c'est impossible ; dans quel but ?...

— C'est parfaitement Elle — appuya le Docteur, reprenant la lettre et la parcourant de nouveau. — Décidément ton dessinateur a manqué sa vocation ; il devrait se faire limier de la Préfecture de Police. Il a fort bien retrouvé la piste... Pas de doute ; une belle jeune femme, grande, brune, élégante, parlant d'un ton de commandement ; la même paraissant dans dix magasins de librairie, acquérant toujours le même livre : *Roses d'Antan*, le faisant envoyer à diverses adresses... Pas l'ombre d'un doute, voyons... Et comme cela te prouve, qu'elle ne s'intéressait nullement à toi — acheva-t-il ironiquement — je compte que tu vas te désespérer dans les grands prix ?

— Peut-être, si le futur fiancé est heureux, l'auteur de *Roses d'Antan* souffre-t-il quelque peu — glissa délicatement Mme Mathieu.

— Non, Madame, non, sur mon âme ; l'écrivain est le très humble serviteur de l'autre. Entre une preuve de succès, et une preuve de... d'intérêt amical, il ne peut hésiter dans sa préférence, bien qu'il soit écrasé par ces générosités d'une femme. Je voudrais seulement être sûr.. Comment faire ?...

— Et si vous étiez sûr, vous seriez heureux enfin, croyant à une très ancienne tendresse ?

— Oh ! oui ! — jeta-t-il. — Mais pour être sûr ?...

— Lui dire que vous savez ; la simple vérité... Que vous êtes confus, mais si heureux !...

— Oserai-je ?

— Oui, si vous tenez à savoir, à être heureux enfin.

Il osa, en effet. La chance galvanise.

Comme leurs hôtes, avant de dîner, comprenant la situation, les délaissaient dis-

crètement, Lafargue dit à Mlle Duportal, sans préambule :

— J'ai un pardon à vous demander ; des recherches ont été faites chez des libraires. . . Je ne pouvais deviner que c'était vous... Rassurez-vous, nul ne sait votre nom ; seuls Mme Emily et son mari ont deviné, au signalement. Je voudrais vous faire de sévères reproches, mais je n'en ai pas le courage. Vous portiez donc, alors, quelque intérêt à l'humble poète ?

Alex ne nia pas, mais devint pourpre, se disant que le destin est étrange. En ce temps, ne songeant qu'au mari célèbre, elle s'efforçait de pousser une roue du char de la Fortune : et c'était cet acte, intéressé, qui maintenant allait convaincre le tremblant et douteux amoureux qu'elle aimait aujourd'hui, parce qu'elle l'aimait déjà autrefois.

Elle ne s'excusa pas plus qu'elle ne nia, mais d'une voix étrangement amollie :

— Croyez en moi comme je crois en vous... Quand télégraphiez-vous à mon père ?

— Vous daignez donc ? c'est vrai ?... Moi si indigne de vous ! — il hésita une seconde — Si pauvre !

— Vous ne serez pas toujours pauvre ; nous travaillerons. Puisque la poésie ne nourrit pas son auteur... Eh bien moins encore la famille de son auteur, nous chercherons ailleurs.. Que diriez-vous d'une entreprise commerciale ? . . . J'ai quelques fonds... On me prêterait... En étant prudents, nous entourant de sérieux conseillers... Pensez-y.

Il la considérait, sérieuse et toujours un peu autoritaire, et une joie immense, qu'il ne pouvait comparer qu'à l'océan de douleurs qui si récemment l'avait noyé, montait, le submergeait. Elle l'acceptait pauvre absolument dénué ; elle ignorait le revirement de sa fortune et n'avait souci

que de lui frayer une voie où elle marcherait avec lui, le soutenant, le secondant s'il le fallait... Accepté misérable! Ah! c'est enfin la preuve éclatante, le bonheur absolu!

Pendant le repas, qui fut discrètement gai, avec de délicates allusions aux lendemains, Mlle Duportal répéta sa question: "quand télégraphiez-vous à mon père?"

— Je suis trop peu de chose pour oser télégraphier ma demande. J'écrirai, exposant mes plans d'avenir.

— Tiens! Vous en avez donc?

— Oui, quelques-uns...

— Pourquoi ne me les révélez-vous pas?

— Vous comprendrez pourquoi quand je vous les confierai.

— Eh bien, quand me les confierez-vous?

— La veille — murmura-t-il, sa voix s'étranglant?

Elle devina de quelle veille il s'agissait, et à la fois tendrement émue et un peu fâchée, la despote:

— On se révolte, je crois?... Mais je serai indulgente, et c'est moi qui vais télégraphier, annonçant votre lettre.

Avec le calme souriant, l'obstination paisible dont il ne devait plus se départir envers sa charmante et autoritaire fiancée, il répondit tranquillement:

— C'est cela, soyez très indulgente et servez-moi de précurseur. Tout ainsi sera pour le mieux.

Et cette nuit même, au lieu de dormir, il écrivit au colonel Duportal une lettre immense, avouant tout, même l'inespéré et féérique retour de fortune, jurant la sagesse, la Muse à jamais exilée, s'il obtenait la tant désirée, et suppliant de lui garder son secret, de lui laisser intacte cette chance inouïe d'être épousé par affection, cru pauvre comme Job.

Le consentement arriva par télégraphe;

peu de semaines après M. Duportal venait lui-même le confirmer.

Une heure avant le contrat, il donnait à lire à sa fille la lettre de demande et d'aveu, lui expliquant en riant qu'il avait redouté qu'elle n'éprouvât une émotion trop grande à l'audition des apports du futur.

Il fut grondé, le pauvre futur, sérieusement grondé: "on ne doit rien cacher à sa femme, Monsieur!... Si jamais vous recommencez!..." Au fond elle était ravie d'avoir joué à l'héroïne, d'avoir donné si belle preuve de désintéressement et de tendresse, et sans qu'il lui en coûtât une privation, d'humiliantes démarches.

Elle daigna pardonner et même autoriser les présents d'usage jusqu'alors sévèrement interdits.

— Quant à la muse — prononça-t-elle le soir du mariage, au moment de partir pour Marseille et Tunis... (Elle voulait savoir si avec lui, avec son mari, la mer et les paysages Tunisiens auraient plus radieux aspects. — Quant à la Muse, je vous prévins, Monsieur mon Poète ordinaire, qu'il faut l'emmener avec nous. Je tiens, à elle et ne suis pas jalouse. Pourvu qu'elle ne chante que moi et la nature, nous serons bonnes amies.

— Et qu'elle n'aille pas follement nous ruiner chez l'Editeur? — conclut-il en riant. — Soit, Madame, on lui paiera le voyage, et on tâchera de ne pas l'égarer et de la ramener en bon port.

— Pour l'Editeur — prononça-t-elle d'un petit air mystérieux — j'en fais mon affaire. J'ai mes jolis secrets, moi aussi... Donc, c'est juré? Elle sera uniquement ma Muse?

— Ton humble servante, mon adorée!

Bien simples, les mystérieux projets de Mme Edmond Lafargue, et pratiques, éco-

nomiques et charmants, flattant suffisamment cet indestructible et orgueilleux besoin du poète d'être imprimé, d'être lu, et ne compromettant pas le pain quotidien.

Tous ceux qui ne sentent pas en eux le génie d'un Lamartine, d'un Hugo, tous ceux qui d'avance ont grande honte de l'intrigue, devraient bien en concevoir de semblables.

La Muse n fut convoquée qu'aux heures de délassement ; le bureau fermé, les colonnes de chiffres vérifiées elle apparaissait... et comme humblement et avec ferveur elle ne célébrait que l'épouse chère, toujours elle était la très bien venue.

De sa plus fine plume, Mme Alex recopiait les beaux chants passionnés et doux, tantôt approuvant, tantôt critiquant. Et elle avait un grand sens critique, on pouvait avoir confiance. De modestes revues, des journaux de la contrée, se faisaient une joie de régaler leurs lecteurs de cette délicate et poétique manne, "gratis pro deo."

A la fin de l'année, pour les étrennes de l'enfant sage, disait la jeune femme en riant, on triait les plus belles pièces, on leur cherchait un lien, un beau titre sonore et un brin suggestif et on envoyait cela, une centaine de pages environ, à un imprimeur de province, aux prix modérés, soignant de son mieux la brochure, s'efforçant d'y mettre un gentil cachet d'élégance, de varier l'aspect. Parfois un joli dessin signé Alex... Et elle aussi était artiste ! illustrait la couverture, ajoutant un attrait.

Deux ou trois cents exemplaires, pas davantage. De quoi en offrir aux amis et à certains journaux choisis de par leur réputation, ou après lecture de leurs critiques littéraires.

Le tout n'est pas ruineux. On vit simplement à la campagne, où la vie est d'ailleurs bon marché ; le petit livre annuel est leur unique luxe. Ils font même des économies depuis que le Général a pris sa retraite, est venu habiter avec eux et leur paie une large pension.

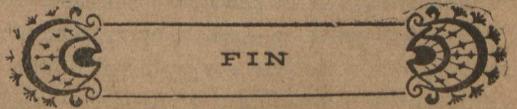
Et ce qu'il y a de curieux, morale pratique, c'est que celui-là qui ne court pas après la gloire, la verra peut-être venir à lui, tandis que maint confrère, parti en guerre pour la conquérir, rentrera sans l'avoir rencontrée, traînant l'aile et tirant le pied, déplumé et affamé.

Voici plusieurs critiques consciencieux, (il y en a quelques-uns!) qui intéressés par l'exil de Paris, les envois réguliers, le joli aspect, un vers cueilli à l'improviste en entr'ouvrant, ont ouvert tout grand, ont lu, ont trouvé beau, l'ont dit à leurs lecteurs. Les demandes sont venues au petit imprimeur qui fait fonction d'éditeur. Peut-être un beau jour le grand public connaîtra-t-il ce nouveau Theuriet, et un éditeur en renom lui fera-t-il des offres.

En attendant, il n'implore personne, il n'a ni tourments ni insomnies : sa table est bien servie, son intérieur est confortable ; sa femme a des vêtements à la mode, quoique simples.

On s'aime, enfin, sans amers soucis empoisonnant la jolie tendresse immortelle.

Avis aux lecteurs !



PARFUM ET ANTISEPTIQUE

On a établi le caractère des gens d'après le parfum dont ils se servent. C'est ainsi que si le parfum discret de la violette dénote un caractère doux et affectueux, il est d'une belle âme de se parfumer à l'eau de Cologne.

Cette odeur annonce un caractère droit, un esprit cultivé et une intelligence pénétrante.

Mais l'eau de Cologne n'est pas seulement un parfum très recherché, elle est aussi, comme on va voir, un précieux agent thérapeutique.

De par sa composition d'alcool et d'essences aromatiques, elle constitue un excellent antiseptique, que beaucoup de personnes ignorent certainement.

Employée en frictions, l'eau de Cologne nettoie admirablement la peau, la débarrasse de sa graisse, ouvre les pores cutanés; elle favorise ainsi la respiration de la peau et active la vitalité de celle-ci. Après une telle friction, on se sent plus alerte, plus dispos et comme rajeuni.

Elle rend des services non moins appréciables en cas de coups, de contusions, suites de chute.

Sur une écorchure, une plaie quelconque, grande ou petite, il suffit de pratiquer un lavage à l'eau de Cologne puis un nettoyage, si la plaie est souillée, à l'aide d'un petit tampon d'ouate imprégné du même liquide et promené doucement, enfin d'appliquer à demeure une compresse largement imbibée d'eau de Cologne encore, pour obtenir une cicatrisation rapide, sans inflammation ou supuration.

On peut recouvrir la compresse avec un tissu imperméable, pour empêcher l'évaporation de l'alcool: il faut alors renouveler le pansement deux fois par jour. C'est le cas pour les plaies un peu étendues.

Appliquée soit en frictions, soit en compresses sur les tempes ou derrière les oreilles, elle combat l'évanouissement et la syncope.

Tels sont quelques-uns des usages auxquels peut servir l'eau de Cologne que l'on trouve aujourd'hui dans presque tous les ménages et dont nos lectrices, à l'occasion, peuvent faire leur profit.

Rappelons, pour terminer, que, dans certaines classes de la société anglaise, les femmes boivent de l'eau de Cologne: inutile de dire que c'est là un usage spécial que nous ne saurions conseiller à nos lectrices.

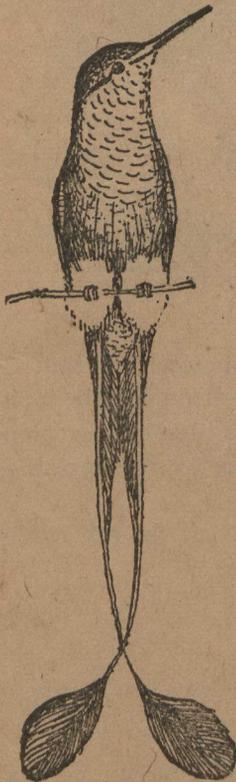
— 3 —

“On a dit que cette guerre était une “guerre d'automobiles”. Cette remarque ne s'applique pas seulement aux mitrailleuses blindées automobiles et autres engins divers, mais au rôle considérable joué par la nouvelle forme de traction.

Quelques chiffres en donneront une idée approximative. On estime que les Allemands possèdent pour leurs transports 60,000 autos et camions. Il paraît que le gouvernement français utilise 70,000 autos et le corps expéditionnaire britannique en a reçu d'Angleterre plus de 20,000.

Notre Petit Jardin Zoologique

Cet oiseau qui est presque tout en queue Il est appelé oiseau-raquette à cause de ses curieux appendices



L'existence de l'oiseau à queue-de-raquette n'est pas toujours rose, il éprouve parfois de petits désagréments, mais sa plus grande peine, c'est que pouvant être bon joueur au jeu de tennis à cause des fameuses raquettes qu'il possède, il ne peut cependant pas jouer, parce que ce sport est inconnu dans le pays qu'il habite, c'est-à-dire dans les sommets des montagnes ou autres parties élevées de la Jamaïque.

Il habite dans cette île et possède la plus belle paire de raquettes que vous n'avez jamais vue, il les garde continuellement avec lui, bien qu'il n'aperçoive naturellement jamais aucun filet et personne pour lui lancer une balle de tennis.

Mais la "loddigésie", tel est le nom scientifique de cet oiseau admirable, est très sensée, ainsi malgré son grand désappointement de ne pouvoir prendre part à nos belles parties de tennis, elle se sert gentiment de ses raquettes pour s'en faire une queue, et c'est ce qui l'amuse beaucoup aussi; elle connaît plus de cinquante manières de croiser, de recroiser et d'enlacer ces longues fourches en plumes, et lorsqu'elle est fatiguée de ce jeu, elle voltige d'un plant de caoutchouc à un citronnier faisant claquer sa queue comme un cocher d'omnibus fait claquer son fouet.

En comparaison de sa queue si longue, la loddigésie est un oiseau très petit—lorsqu'on lui a arraché ses plumes et sa queue, elle n'est pas plus grosse qu'un bourdon.

LE KIWI DE LA NOUVELLE-ZELANDE

C'est préférable pour le bien-être de chacun que l'aptéryx ou kiwi puisse vivre par lui-même dans les forêts sauvages de la Nouvelle-Zélande.

C'est un oiseau qui trouble la paix durant la nuit et que l'on n'entend pas du tout durant le jour. Il n'a que des rudiments d'ailes, des plumes simples ressemblant à des soies, et pas de queue ; lorsque le kiwi fait du bruit, il en fait beaucoup ; et alors il n'y a pas de repos ni pour les hommes, ni pour les bêtes lorsqu'il commence sa triste et épouvantable chanson "ki-wi-ki-wi".



Etant un oiseau nocturne, le kiwi donne son "concert musical" durant la nuit, alors que tout le reste des habitants de la forêt essaient de dormir, mais ceci n'ajoute rien à sa popularité, parce qu'il n'en est pas plus estimé pour tout cela ; bien au contraire, on le considère comme un voisin très désagréable, et tous les autres oiseaux et bêtes de la forêt le fuient.

Grâce à leurs fortes pattes, les kiwi courent rapidement sur le sol, et ils sont si agiles qu'ils ne peuvent pas être facilement capturés.

LE CURIEUX CUSCUS

Le petit cuscus ne ressemble pas beaucoup au kangourou, bien que ce quadrupède à longue queue et aux pieds palmés soit, suivant l'histoire naturelle, un descendant du kangourou, et ne soit séparé d'eux maintenant que par le kangourou musqué.



C'est un petit animal aimant les arbres, qui ressemble et agit en tous points comme un chat, et, comme le chat, il a des yeux qui brillent dans l'obscurité.

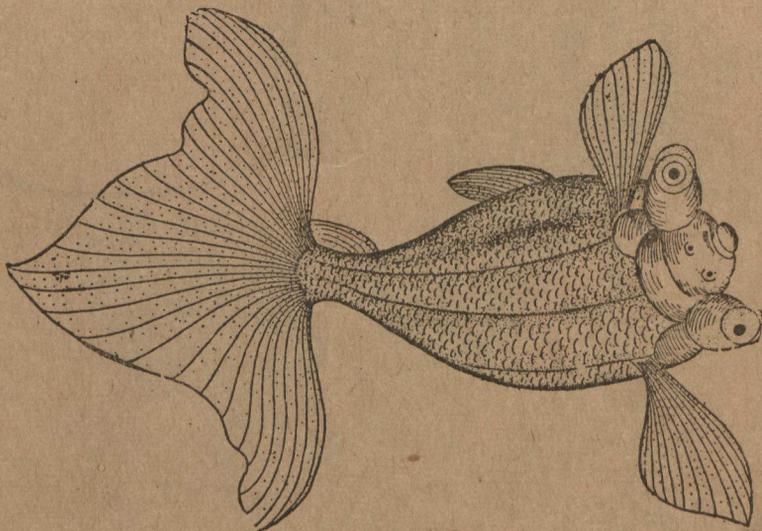
Hormis qu'il soit exhibé dans quelque musée, vous ne pourrez jamais voir le curieux petit cuscus en d'autres endroits que dans son pays natal, c'est-à-dire en Australie.

— o —

Qui l'a déjà vu dans un aquarium ?

La Nature devait avoir une humeur capricieuse lorsqu'elle créa ce poisson grotesque de la famille des poissons dorés. La seule ressemblance qu'il a avec le respectable poisson doré, c'est sa couleur aux tons éclatants qui contribue à le rendre plus étrange encore.

Cette grotesque créature, avec sa tête bossue, sa queue triangulaire et ses écailles à côtes est trouvée seulement sur les côtes du Japon,

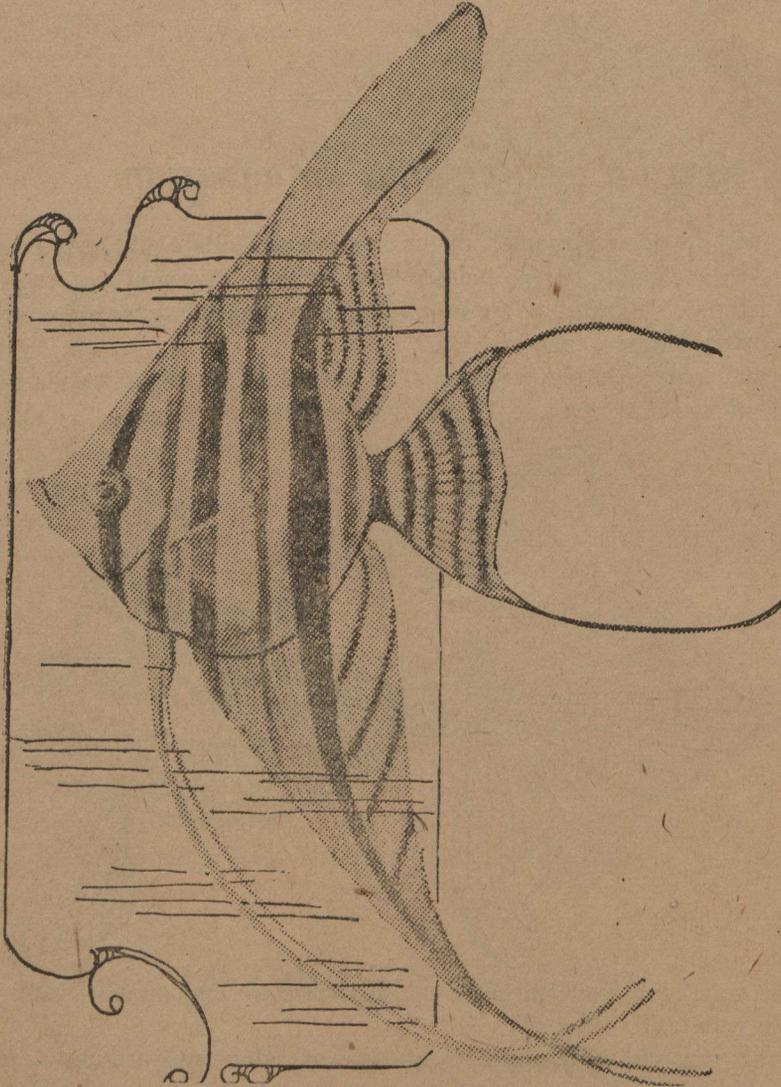


Jamais on n'en a vu dans les eaux de Chine où les poissons dorés sont si communs pourtant.

Ce serait une véritable curiosité que de posséder quelques-uns de ces jolis monstres dans un aquarium et nous sommes persuadés que ce serait là une fameuse réclame pour le commerçant qui pourrait en exposer une famille complète dans sa vitrine.

Un poisson aussi étrange que son nom

La vieille de mer ou labre est un poisson que vous ne rencontrez pas tous les jours, même au temps de la pêche, parce que, excepté sur les côtes de la Bretagne, ce poisson qui a un nom si singulier est très rare.

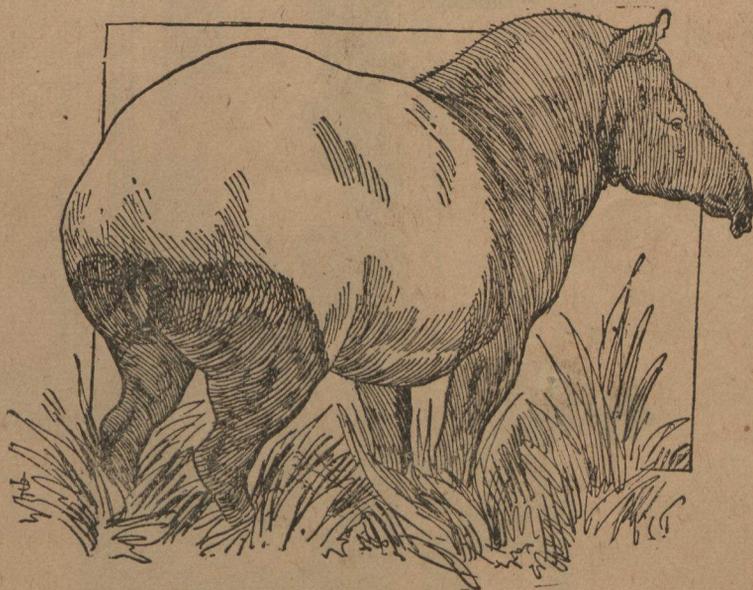


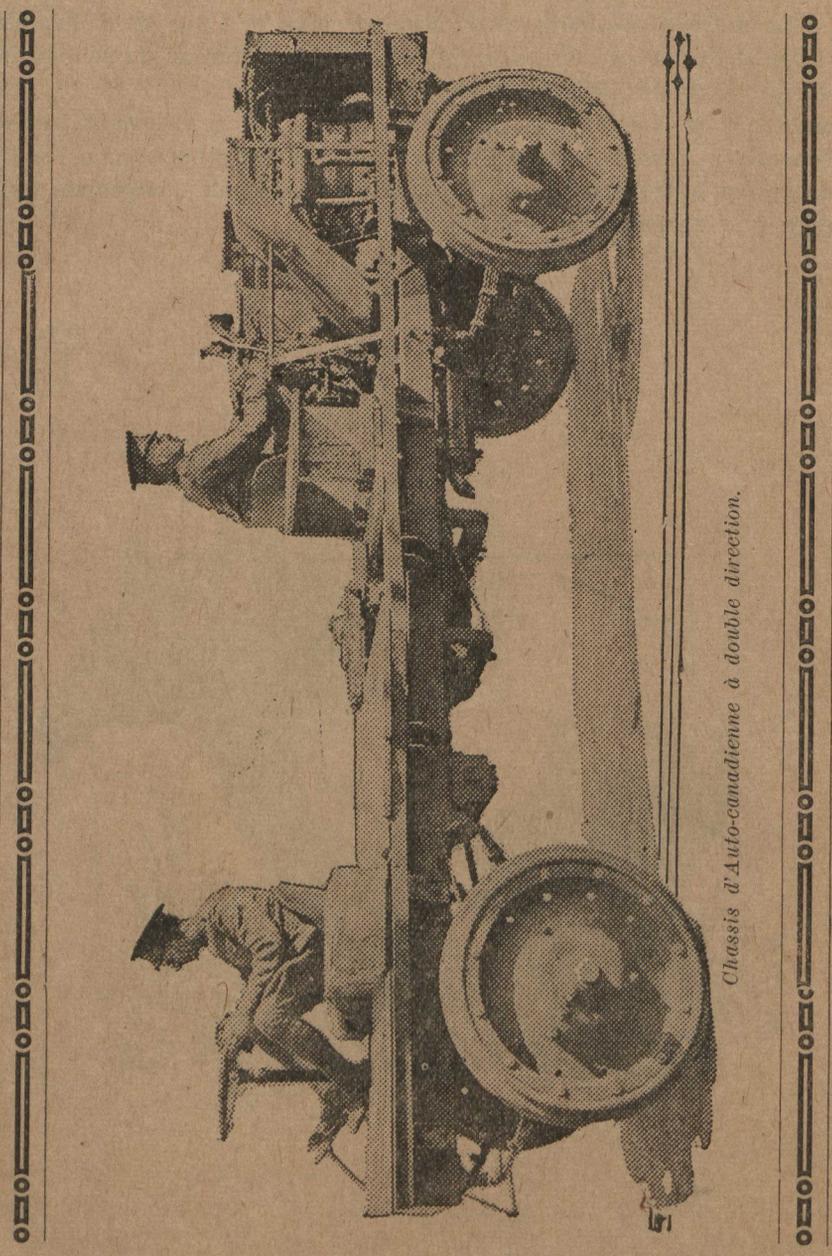
On peut dire que le labre est gallois, parce que son nom est tiré du mot gallois "gwarchen", et la place favorite qu'il fréquente ordinairement, c'est la côte rocheuse du pays de Galles.

On trouve aussi une branche de la famille des labres dans le Golfe du Mexique, où elle est connue par l'irrespectueux, mais descriptif nom de "grosse tête". Le labre a plusieurs coutumes curieuses et l'une des plus bizarres c'est l'habitude que la mère a de porter ses oeufs autour de sa bouche jusqu'à ce que les petits poissons soient éclos.

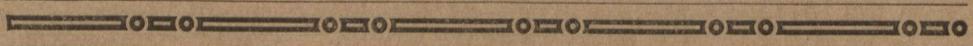
Comme le labre fournit très peu de nourriture, il est rarement troublé par les pêcheurs, et lorsqu'il "mord" c'est souvent à un appât placé à l'intention de quelqu'autre membre de la famille de poissons à nageoires qui sont beaucoup plus agréables au goût.

— o —





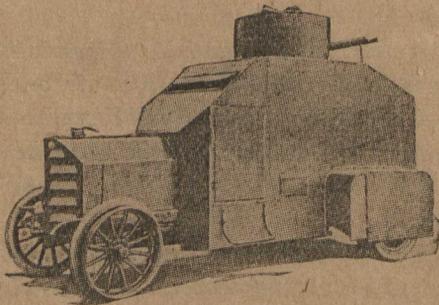
Chassis d'Auto-canadienne à double direction.



LES AUTOS-BLINDÉES

L'automobile joue un grand rôle dans la guerre européenne, chaque nation bellicérante en possède des milliers au nombre desquelles il faut compter celles qui ont été spécialement aménagées pour le combat.

L'armée italienne a fort bien su se mettre à la hauteur de la situation sous ce rapport; elle a un grand nombre d'autos-blindées qui sont de véritables forteresses roulantes. Leur cuirasse résiste très bien à la balle; elles sont armées de mitrailleuses ou de canons légers à tir rapide installés dans une tourelle tournante.



Auto-blindée italienne.

Mais les Italiens ont encore d'autres autos blindées d'un nouveau genre ainsi que nous l'apprend l'amusante ruse qu'ils ont employée un jour pour tromper l'ennemi.

L'ennemi dominait une bonne partie de la route qui se trouve au-dessous de Podgora. A cet endroit le terrain descend vers l'Isonzo et son affluent, l'Ippaco.

L'ennemi pensait que nous passerions par là et, comme il faisait le mort, nous résolûmes de jouer au plus fin.

Sur les roues d'un vieux camion, nous construisîmes une automobile blindée dont la carrosserie était... en carton argenté. A cent pas de distance, son aspect était formidable et l'illusion complète.

Un cycliste se risqua à conduire "l'automobile" jusqu'à un certain point où la descente de la route lui permit de rouler seule.

L'ennemi, bien entendu, s'acharna contre cette cible tentante.

○

Le contingent canadien possède lui aussi, de ces utiles engins de guerre et leur fabrication présente ceci de particulier que ces autos peuvent aller dans un sens ou dans l'autre sans avoir besoin de tourner.

Elles sont munies d'un double système de direction et ont par le fait "deux avants" et point d'arrière.

Cette heureuse disposition permet une mobilité plus considérable de l'auto; il y a en effet de nombreux cas où il est impossible de tourner ou bien d'exécuter ce mouvement rapidement. La double-auto canadienne est toujours prête, elle, à aller de l'avant et les boches ont pu s'apercevoir en de nombreuses occasions que ce n'était pas précisément un jouet d'enfant...

LE CLAIRON D'UN BRAVE

En voyant cet instrument criblé de trous par la mitraille, on a malgré soi sur les lèvres la chanson du clairon de Déroulède et l'esprit évoque une vision de champ de bataille où le sifflement des balles souligne le ronflement des obus pendant que brille l'acier des baïonnettes.



Ce clairon, à l'encontre de celui de Déroulède n'appartenait pas à un "vieux" mais à un jeune brave de 18 ans qui faisait partie du deuxième bataillon du King's Royal Rifle Corps.

C'est pendant les combats de l'Aisne qu'un obus vint frapper en plein corps le jeune soldat et le mit littéralement en pièces; la quantité d'éclats qui ont frap-

pé l'instrument lui-même peut donner une idée de la violence de l'explosion.

Un des compagnons du jeune soldat eut le courage de se risquer sous la pluie de fer et de feu pour aller chercher le clairon qu'il conserva soigneusement et rendit plus tard à la famille du glorieux mort comme suprême souvenir.

LA SALADE DE CHRYSANTHEMES

Les chrysanthèmes mélancoliques sont toujours fort à la mode, mais, comme tout augmente, leur prix a également augmenté.

C'est surtout au Japon, leur patrie d'origine, qu'ils deviennent, d'année en année, inabondables, car, dans l'empire du Mikado, ils participent à la crise de la vie chère en qualité de fleurs... comestibles.

En effet, depuis peu, les Japonais apprécient les étranges chevelures des chrysanthèmes comme salade.

Ils en font maintenant emplette aussi bien chez le fleuriste que chez le marchand de légumes. Ce dernier, après avoir soigneusement épluché les pétales, les met tremper dans l'eau, puis les étale sur son éventaire, en bottes, comme on fait à Paris, de la "barbe de capucin".

Ajoutons que ce sont surtout les chrysanthèmes jaunes qui ont la faveur populaire, en novembre et en décembre.

QUELQUES CONTES des INDIENS DU CHACO

Sur la création du monde, et comment le dieu renard, "Aguaratunpa", découvrit l'arbre algarobo et comment il prit le condor blanc (Ururuti).

(Raconté par deux Chanés du Río Parapiti.)

On raconte qu'à l'origine il y avait un "Tunpa". Il créa la terre, ainsi que dans le ciel toutes les étoiles, le soleil et la lune. Sur cette terre, dans le principe, il n'y avait rien, elle était entièrement nue. "Tunpa" y mit alors toutes sortes de fruits pour nourrir les affamés, comme le "caraguatâ" et le "mangâra". On raconte aussi qu'un algarobo, devenu l'origine de tous les arbres, portait des fruits de toutes sortes et s'était étendu sur le monde entier. "Tunpa" survint ensuite pour emporter cet arbre-souche et ne laisser que ses descendants. On raconte aussi que c'est ce "Tunpa" qui créa nos ancêtres et aussi ceux des blancs.

Aux "Avas" et aux Chanés, "Tunpa" donna une bêche en bois, un long bâton sculpté, appelé "carumpa", un arc et une flèche, un mouton, une chèvre, une poule et un chien, pour que ces animaux se multiplient et que les Indiens puissent s'en nourrir, en se servant de ces outils. Aux blancs, il donna un fusil, un cheval, une jument et une vache, ainsi que tous les objets de fer destinés à être utilisés dans leurs travaux.

Un arbre demeuré en place après le départ de l'arbre-souche, était gardé par une

petite viscacha nommée "Tacumbocumba", et cela si bien que pas une graine n'avait été emportée. Elle essaya de goûter les fleurs, mais elles lui semblèrent amères jusqu'à ce qu'elles donnent des fruits. Après leur maturité, elle en sema les graines. Les arbres se multiplièrent. Quand leurs fruits devinrent mûrs, elle se livra de nouveau à la semaille des graines. L'année suivante, les arbres donnèrent beaucoup de fruits.

"Aguaratunpa" vint à la maison de "Tacumbocumba". C'était une vieille femme. Elle offrit à "Aguaratunpa" des fruits qu'elle gardait, et celui-ci, trouvant qu'ils étaient très bons, lui demanda comment elle les appelait. Elle lui répondit qu'ils se nommaient mâ.

Après lui avoir offert ces fruits à "Aguaratunpa", elle s'assit à côté de lui pour qu'il ne pût emporter aucune de leurs graines. "Aguaratunpa" parvint à en cacher cependant une des plus petites dans une dent creuse. Quand il eut fini de manger, la vieille femme lui donna de l'eau pour se rincer la bouche, afin qu'aucune de ces graines n'y restât. Elle inspecta toute la cavité buccale avec son doigt. "Aguaratunpa" demanda à la

vieille comment se nommait l'arbre, avant de la quitter. Il poursuivit ensuite son chemin en répétant le nom de cet arbre. Non loin de là, "Aguaratunpa" tomba par terre; ayant oublié ce nom, il retourna vers la vieille femme pour lui redemander ce nom. Ensuite, il reprit sa route, tomba encore par terre, oublia de nouveau le nom et revint encore chez la vieille pour le lui redemander. Alors celle-ci dit: "Tu as dû emporter une graine avec toi." Aussi fit-elle une nouvelle recherche dans sa bouche; mais elle ne trouva rien. Alors "Aguaratunpa" s'engagea dans un très long parcours qui le conduisit dans une plaine déserte. Là, il sema la graine d'algarobo qu'il avait emportée, puis s'en alla au loin. Après deux ans, il revint et trouva l'algarobo déjà grand. Il en arracha quelques feuilles et les mâcha. Elles étaient amères. Il s'en alla de nouveau au loin, et quand il revint l'algarobo était en fleurs. Il en prit une et la mâcha; elle était amère. Alors "Aguaratunpa" déçu prit encore le parti d'aller se promener de par le monde. Quand il revint à son algarobo, il le trouva cette fois couvert de fruits mûrs. Il en prit un, qui était tombé par terre, et le goûta. C'était sucré et bon. En cherchant à trouver quelqu'un pour surveiller l'arbre à sa place, il s'adressa d'abord à un coléoptère (nyâkiva), mais sans succès; ensuite à "huiran", un petit oiseau noir, qui ne voulut pas non plus accepter. Une demande à un autre coléoptère (tikitikiru) fut plus heureuse, car celui-ci s'engagea à surveiller l'arbre aux conditions suivantes: "S'il vient quelqu'un qui veuille voler les fruits de ton algarobo, je chanterai: "Tikitikiru, tikitikiru, ko mâ seramatâta, tiki, tiki." "Aguaratunpa" n'était pas encore très éloigné qu'il entendit

ce chant et de suite s'empressa de courir à l'arbre. "La puce (duâta), la tique (yatéu) et la fourmi coupeuse de feuilles (isâu) ont volé les fruits de ton algarobo," dit "Tikitikiru. La tique avait été munie d'un grand filet pour emporter ces fruits, et la fourmi coupeuse de feuilles avait grimpé dans l'arbre pour les couper. "Aguaratunpa" courut après eux et rejoignit d'abord la fourmi. Il la pressa du pied au milieu du corps, et c'est pourquoi les fourmis sont si minces. Ensuite il s'empara de la tique, et la foula aux pieds, de telle sorte qu'elle devint tout à fait plate. Enfin, après avoir saisi la puce, il monta dessus, mais son pied glissa et lui comprima le côté. C'est pourquoi toutes les puces sont petites et comprimées. "Tikitikiru" laissa alors l'algarobo à "Aguaratunpa" pour qu'il le surveillât lui-même. Il suspendit son hamac à l'arbre et s'étendit tranquillement. Sur une branche, il vit encore un fruit que les voleurs avaient laissé. "Aguaratunpa" appela le vent, et celui-ci secoua la branche sur laquelle se trouvait le fruit d'algarobo, pour le faire tomber. Il tomba juste dans l'oeil d'"Aguaratunpa". Alors le dieu renard mourut.

Bientôt vinrent tous les vautours pour dévorer "Aguaratunpa". Ils envoyèrent "Chunu", le colibri, pour prévenir leur grand chef "Ururuti (le condor blanc), afin qu'il pût manger "Aguaratunpa".

"Faites attention, dit "Kara-Kara", l'un des vautours, il n'est pas mort; il fait semblant de l'être pour capturer notre grand chef.

—Il est mort," dit la mouche; et elle pondit ses oeufs dans l'oeil d'"Aguaratunpa", qui devint plein de vers.

Quand arriva le condor blanc, il se rapprocha d'"Aguaratunpa" pour le manger.

“Prends garde, il n'est pas mort!” dit le vautour.

—Il est bien mort,” dit la mouche.

Le condor blanc commença à manger “Aguaratunpa”, mais celui-ci bondit hors de son hamac, saisit le condor et le lia avec une chaîne d'argent.

“Je te donnerai un troupeau de chevaux si tu me rends la liberté.

—J'ai tant de chevaux que je ne désire pas en avoir davantage, répondit “Aguaratunpa”.

—Je te donnerai de vastes champs si tu me rends la liberté.

—J'ai tant de champs que je n'en désire pas davantage.

—Je te donnerai mes deux filles pour femmes et une maison pour que tu y habites, si tu me rends la liberté.

—Je ne veux pas de tes filles, car j'ai des épouses dans tous les villages.

—Je remplirai une maison de vases d'argent, de “cagua”, et je te la donnerai.

—J'ai autant d'argent qu'il m'est nécessaire, et je t'ai pris pour te tuer. Cependant, si tu peux me procurer la balle en caoutchouc blanc (toki) pour jouer avec, je te donnerai la liberté.”

“Ururuti,” lié avec une longue chaîne d'argent, s'envola pour aller chercher la balle de caoutchouc blanc. Quand “Aguaratunpa” l'eut, il rendit la liberté au condor blanc. Le nandou (yându) et la chauve-souris (andira) jouaient avec la balle. L'un la jetait, la dirigeait avec sa tête et l'envoyait à l'autre, qui, à son tour, la recevait avec la tête et la renvoyait. Tandis que la balle était en l'air, le condor blanc s'en saisit et s'enfuit avec. “Aguaratunpa” envoya alors un oiseau (tavatan) chercher une boule de caoutchouc noir, et tout le village s'en amusa.

“Aguaratunpa” joua avec le nandou. Au milieu du jeu, il échangea cette balle avec une pierre et la lança; le nandou reçut la pierre sur la tête et fut tué. Quand il revint à la vie, il avait la tête aplatie, comme sont maintenant tous les nandous. La chauve-souris se sauva avec la balle de caoutchouc noir.

C'est la fin.

L'origine du travail

(Raconté par le Chané Batirayu.)

“Tatutunpa” avait une bêche magique. Quand il la plaçait le soir dans un champ, il était complètement labouré le lendemain matin. “Aguaratunpa” vint le visiter un jour avec ses deux frères. “Nous allons jouer la bêche, dit-il. Quand des éclairs brilleront, nous les regarderons bien en face, et celui qui ne clignera pas des yeux aura gagné la bêche.” “Tatutunpa” y consentit.

Alors “Aguaratunpa” emprunta les yeux de “Tu-ku”, “la sauterelle”, qui n'a pas de paupières. “Tatutunpa” et “Aguaratunpa” s'assirent et regardèrent vers le ciel. Quand il fit des éclairs, “Tatutunpa” cligna des yeux, mais pas “Aguaratunpa”, qui avait les yeux sans paupières de la sauterelle. Il avait gagné la bêche. Cependant, lorsqu'il partit, il n'emporta pas cette bêche qui creusait toute seule, mais une bêche ordinaire en bois.

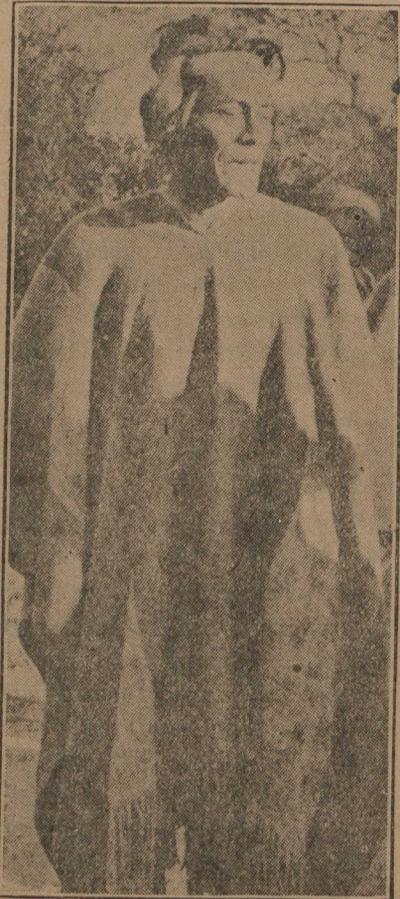
“Si j'avais pris la bêche avec le manche creux, les paresseux auraient, eux aussi, pu faire pousser le maïs; mais avec celle-ci il faudra travailler,” dit “Aguaratunpa” à ses frères.

Il rendit ensuite à la sauterelle les yeux qu'il lui avait empruntés.

Comment Bisose se procura les richesses de la montagne

(Raconté par le Chané Batirayu.)

Un Chané, "Bisose", pêchait à la ligne dans un étang profond. D'abord, il pêcha



Un conteur indien.

beaucoup de petits poissons. Tout à coup, il en prit un grand à l'hameçon, et ne put pas le tirer sur la rive. Il rôda d'abord autour de l'étang, car il n'osait pas descendre dedans. Puis il se décida à entrer

dans l'eau avec précaution, tâtant la ligne avec sa main. Quand il arriva en eau profonde, il sentit que quelque chose s'attachait à sa jambe et l'attirait au fond. C'était le grand serpent "Boyhuasu". Celui-ci transporta "Bisose" d'abord dans la montagne, ensuite à "los Campos del Guanaco", enfin dans une gorge étroite, où il lui donna des pierres bleues et de l'argent. "Bisose" s'en chargea. Quand il dut franchir la passe, il fut si serré qu'il ne put en emporter qu'une petite quantité. C'est pourquoi ces pierres et les objets d'argent sont devenus si rares. "Boyhuasu" le reconduisit à l'étang. Il se retrouva à la même place où il était entré dans l'eau.

Comment la tortue (Carumbe) tua le jaguar.

(Raconté par le Chiriguano Yambasi)

Il était une fois une grande fête de boisson. Là se trouvaient "Aguaratunpa, Carumbe et Taturapua" (le tatou). Le petit enfant de la tortue pleura. Alors on lui demanda pourquoi il pleurait ; il répondit qu'il voulait avoir les griffes du jaguar pour jouer avec. La femme de la tortue dit à son mari qu'il devait aller chercher et rapporter les griffes du jaguar pour que le petit joue avec.

La tortue se mit en route et arriva à un arbre "samuo", hérissé de grandes épines aiguës. Elle s'y arrêta pour attendre le jaguar. Au bout d'un certain temps, elle entendit ses rugissements. Le jaguar se rapprocha, continuant à rugir, et trouva la tortue au pied de l'arbre.

"Que fais-tu là? demanda le jaguar.

—Je joue, dit la tortue.

—Comment fais-tu?

—Je grimpe dans le "samuo" et je me

laisse rouler en bas.

—Voyons cela,” dit le jaguar, qui désirait manger la tortue.

Celle-ci grimpa au sommet du tronc et roula en bas sans se faire de mal. Ceci plut au jaguar; la tortue grimpa de nouveau, et se laissa rouler encore sans se faire de mal. Le jaguar voulut essayer à son tour. Il grimpa et se laissa tomber en bas, mais il se déchira les intestins aux épines, de telle façon qu’il en mourut.

La tortue ramena chez elle les griffes du jaguar comme jouet pour son jeune fils.

Comment la tique (Yateu) et le nandou (Yandu), se disputèrent le prix de la course.

(Raconté par le Chiriguano Yambasi.)

La tique et le nandou s’engagèrent dans une course pour voir qui pourrait courir le mieux. Quand ils commencèrent cette course, la tique sauta sur le nandou et se cramponna dans le coin de son oeil.

Quand le nandou eut couru un bout de chemin, il regarda à côté de lui pour voir où était la tique. Comme celle-ci était dans le coin de son oeil, il la vit tout à côté de lui.

Le nandou courut de toutes ses forces. Quand il arriva près du but, la tique sauta de son oeil et arriva la première.

La tique avait gagné la course.

— o —

1er Chemin de fer en Canada.—De La-prairie à St-Jean, 16 milles de long. Il fut ouvert au commerce le 20 juillet 1836 et il a coûté \$156,000. (Le 1er dans le Haut-Canada ne fut ouvert que 17 ans après, en juin 1853, de Toronto à Bradford).

LA VIE A BORD DES SOUS-MARINS

ALLEMANDS

Le commandant du sous-marin allemand “U-16,” le lieutenant de vaisseau Claus Hansen, a donné à un journal américain une interview dans laquelle il fournit sur la vie à bord des sous-marins des détails d’un véritable intérêt. Cette vie, depuis le blocus de l’Angleterre, “éprouve effroyablement les nerfs, a-t-il dit, tous les hommes ne peuvent la supporter.”

“Quand nous sommes dans le voisinage de l’ennemi, continue-t-il, ou quand les conditions de la température le rendent nécessaire, nous plongeons. D’abord nous fermons toutes les ouvertures et nous pompons l’air jusqu’à une certaine pression. J’observe le baromètre pendant plusieurs minutes pour voir si la pression baisse ou non. Quand tout est bien à bord, ce qui signifie aussi que le bateau est bien étanche, nous descendons. En courant sous la mer, c’est un silence de mort dans le bateau; le moteur électrique marche sans bruit et l’eau transmet bien le son, si bien qu’il n’est pas rare d’entendre l’hélice d’un navire passant au-dessus de nous.

“Nous gouvernons absolument à l’aide de la carte et du compas. Comme l’air s’échauffe, il devient pauvre et se mêle d’odeurs de l’huile de la machine. L’atmosphère devient terrible. Une envie de dormir insurmontable prend souvent les nouveaux embarqués, qui font appel à toute leur volonté pour rester éveillés. J’ai eu des hommes qui ne mangeaient pas pendant les trois premiers jours de leur embarquement parce qu’ils ne pouvaient prendre le temps du repas sur le temps du sommeil. Les histoires qu’il n’y

a pas de mal de mer sur les sous-marins ne sont pas vraies. Quand il y a mauvais temps, ou que nous sommes à proximité de l'ennemi, nous restons longtemps en plongée, si bien que l'air est extraordinairement mauvais. Chaque homme, excepté ceux qui sont de service, reçoit l'ordre de se coucher, de rester absolument tranquille, ne faisant que les manoeuvres indispensables, car tous les mouvements amènent les poumons à absorber de l'oxygène, et l'oxygène doit être ménagé comme l'homme assoiffé dans un désert s'efforce de n'absorber sa dernière goutte d'eau que le plus tard possible.

“Il ne peut être fait aucun feu, parce que le feu brûle de l'oxygène, et la puissance électrique des accumulateurs est trop précieuse pour être gaspillée pour la cuisine.

“Nous mangeons froid pendant nos croisières. Ainsi que vous l'avez vu, il n'y a ni cuisine ni salle à manger dans nos bateaux. Jour par jour, dans ces logements trop étroits, où l'on a à peine la place d'étendre ses jambes et où chacun doit rester dispos, avec la fatigue terrible des nerfs, je suis resté assis ou debout pendant huit heures, les yeux collés au périscope, jusqu'à ce que mes yeux et ma tête soient en pleine souffrance. Quand on n'est pas de service, nous cherchons un bon sommeil et nous restons sous l'eau, le bateau balançant doucement avec un mouvement semblable à celui d'un berceau. Avant de remonter, j'ordonne toujours de faire silence pendant plusieurs minutes pour chercher à entendre quelque hélice dans le voisinage à travers les flans du sous-marin qui agissent comme des tables résonnantes.”

—o—

lères Elections parlementaires en Canada.—Elles commencèrent le 19 juin, et se terminèrent le 10 juillet 1792.

L'HUITRE QUI A MAL AU PIED

Les huîtres ont leurs maladies, comme l'homme a les siennes. L'une de ces maladies s'appelle le typhus, l'autre le charbon, une troisième est nommée le “pain d'épice”, en raison de la coquille qui devient brune et poreuse. Il y a aussi la maladie de pied.

—Mais les huîtres n'ont pas de pied!

—Croyez-vous? Eh bien! ouvrez une huître. Vous verrez que le corps de l'animal est enveloppé dans un “manteau”, comme un livre dans sa couverture. Ce manteau adhère aux valves de la coquille par un muscle qui réunit les deux valves, et c'est ce muscle qu'on appelle le pied. C'est encore lui que l'on tranche avec le couteau ou la fourchette, quand on veut manger l'huître.

—Alors, ce n'est pas un véritable “pied”?

—Evidemment non. Mais les savants lui ont donné ce nom et nous n'allons pas nous chicaner avec eux. Vous connaissez tous, maintenant, le pied de l'huître, et cela suffit.

Examinons donc les terribles conséquences de la maladie du pied. Ce pied, pour bien fonctionner, doit être un muscle très élastique. Il doit ouvrir à volonté les valves de l'animal et les refermer. La maladie qui l'affecte le rend dur et peu souple: l'huître ne peut plus refermer sa coquille. Elle bâille constamment, et c'est alors qu'un tas de petits ennemis s'installent dans l'huître et la font peu à peu dépérir.

Deux mots pour finir. L'huître est très bien conformée. Elle a une bouche, comme la plupart des animaux. Cette bouche n'a pas de dents; elle est formée par deux paires de lèvres qui réussissent à broyer les animaux infiniment petits dont l'huître se nourrit.

LES VIEILLES LEGENDES ET LA GUERRE ACTUELLE

Par Louis Roland

J'ai toujours aimé les vieilles légendes et, sans y croire comme en parole d'Évangile, je crois que dans toutes les fables où se plaît l'imagination populaire, un sens se cache, d'autant plus profond qu'elles sont plus anciennes et plus répandues.

Elles ont naïvement défiguré les enseignements des sages ou les prophéties de Dieu en les concrétisant au hasard, en les entremêlant de fictions et d'inventions fantaisistes, mais le fond reste et l'on en peut toujours tirer des conclusions. Voici une des vieilles légendes qui se racontaient avant cette guerre et se racontent peut-être encore maintenant à Hohensalzburg, en pays autrichien. C'est celle de l'Antechrist qui prend de singulières proportions à l'heure que nous vivons.

La région du Walserferd a vu de gigantesques batailles, elle en verra d'autres que sait déjà la légende.

Plus que dans la Forêt-Noire, autant que sur les landes bretonnes, la légende est chez elle dans les replis et sur les cîmes de l'Untersberg. Lorsque la nuit monte des vallées et les voiles de brumes souples, elle prend son vol et, sous ses ailes large ouvertes, les anciennes déités revivent, les dames blanches, les nains, les géants sortent des rochers ténébreux, les âmes errantes reviennent gémir dans l'air qui pleure et la Chasse infernale hurle au

milieu des vents déchainés. Parfois aussi, la montagne s'ouvre et laisse entrevoir son mystère. Tout un monde enchanté s'éveille au fond de l'Alpe, à l'heure où les vivants s'endorment. Ce sont des évêques et des moines, des rois, des seigneurs, des guerriers et des saints, tous ceux qui ont défendu la Foi dans le monde depuis l'avènement du Christ. Au dernier jour, sous le règne de l'Homme du Péché, quand la justice sera sans espoir et l'oppression si pesante qu'elle fera trembler et craquer l'ossature même de la terre, ils sortiront de l'Untersberg, ils descendront, l'épée en main, le casque en tête, pour prendre part à la plus terrible des luttes qui jamais ait ensanglanté la plaine.

Tout sera humainement perdu pour les soldats de la Croix quand cette armée surnaturelle apparaîtra dans la campagne sous la bannière de l'Empereur. Lui-même doit marcher à sa tête, lui, non pas le César exterminateur dont les canons ont ouvert, dans toutes les murailles de l'Europe, les brèches par où la Révolution a passé, mais lui, le pionnier de Jésus-Christ, le vrai pasteur des peuples, le plus grand des hommes de l'histoire, le fils dévoué, le bras invincible de la sainte Église, Charles, par la grâce de Dieu, roi des Francs et des Romains. À l'heure suprême, c'est lui qui apportera la victoire. Deux fois la nuit verra durer la ba-

taille, si soudaine, si acharnée que l'on y courra de toutes parts, le laboureur armé du coutre de sa charrue, le bûcheron brandissant sa hache, le charretier son fouet, la ménagère sa quenouille de frêne ou le fer de son tisonnier. Point de quartier, nulle merci tant que l'écusson impérial, suspendu au poirier antique, planté jadis par le héros, se balancera sur le Walserfeld. Les combattants auront du sang jusqu'à la cheville; mais avant que le soleil ait disparu, le troisième soir, derrière les pies des Stauffen, l'erreur et l'impiété cesseront de souiller la terre. Alors retentira la clameur des actions de grâces. Suivi de son merveilleux cortège, Charlemagne victorieux ira, dans la cathédrale de Salzbourg, bénir le Christ de son triomphe, relever son oeuvre en ruines, proclamer la paix perpétuelle, choisir, pour la chrétienté restaurée, le premier chef d'une dynastie sainte.

Il repose à présent dans l'immense palais souterrain d'ici que l'heure de Dieu sonne. Le massif a pris son profil : tête austère de vieillard qui dort, le visage tourné vers le ciel, l'oeil caché sous l'arcade profonde des sourcils, le front puissant, les joues creusées, les lèvres fines et l'antique gorgerin de mailles serré sous l'énergique menton. C'est bien lui "l'homme de fer", l'éternel croisé des chansons de gestes. Quand s'éveillera-t-il? Je l'ai demandé, raconte un touriste, à Franz Gatterl, le jeune guide de Glanegg, qui conduit allègrement les voyageurs par l'Alpe de Rositten aux sommets de l'Untersberg. Son père l'a fait avant lui, et son aïeul : il tient d'eux comme eux de leurs pères tous les secrets de la montagne. Il en connaît toutes les légendes aussi bien que tous les sentiers; il y croit, peut-être...

Je l'avais rencontré, ce matin-là, au retour d'une promenade dans les bois du Rosittental, comme j'allais prendre à Grôdig le tramway de Salzbourg. Il en venait lui-même et gagnait sa demeure. Rebroussant chemin, je l'ai accompagné tout en causant, jusque de l'autre côté du village, sur la route de Glanegg, et c'est là, quand nous avons été bien seuls, que je lui ai posé ma question. L'air grave, immobile sur ses jambes au genou saillant et nu, il m'a écouté, les yeux dans les yeux, cherchant à voir s'il pourrait parler sans s'attirer de moqueries. Puis reprenant sa marche, il a hoché la tête, regardé à droite et à gauche, relevé son feutre d'un geste encore hésitant, et glissant avec lenteur les deux mains dans sa ceinture à boucle ouvragée, voici ce qu'il m'a répondu :

"On dit bien des choses, monsieur! Ce qui n'est pas douteux c'est qu'il y aura des signes lorsque le moment sera proche. Tout le monde est d'accord là-dessus. Le premier signe comme je l'ai toujours entendu dire aux anciens, viendra des corbeaux de l'Untersberg. Ils seront vingt-quatre qui feront, d'une seule volée, sans poser nulle part, trois fois le tour de la montagne. Alors l'empereur Charles s'éveillera; mais avant qu'il sorte, il faudra trouver la pierre qui doit changer en hommes les nains enchantés. Cela ne tardera guère et ce sera le second signe. Le troisième suivra bientôt, puisque l'armée du dernier combat sera prête. Il paraît que l'on se battra partout, en ce temps-là, dans les vallées de la Saalach et de la Saalach, comme il y a cent ans, durant la grande guerre. On dit même que ce sera plus terrible, parce que celui qui voudra régner sera beaucoup plus cruel et plus redoutable encore que votre Napo-

l'éon. Le Pongau jusqu'en Styrie, le Pinzgau jusqu'au Tyrol seront tout remplis de cadavres. La plaine de Bavière en sera jonchée comme un champ de gerbes. Il y en aura tant que tous les corbeaux d'ici prendront leur vol, comme celui de l'arche après le déluge, et ne reviendront pas le soir. Voilà le troisième signe. Cette nuit-là même l'empereur et ses guerriers sortiront de la montagne: le lendemain au petit jour, le grand carnage du Walsersfeld commencera".

Franz Gatterl s'arrêta; puis voyant que je l'écoutais sans ironie, il reprit d'une voix plus basse et comme émue: "Mon grand-père a toujours cru, monsieur, que beaucoup de ceux de mon âge verraient ces choses et se battraient sous le drapeau de Charlemagne. Il avait connu dans sa jeunesse, le fils du vieux Gugg, de Grôdig, que les nains lorsqu'il n'avait que 18 ans, firent entrer dans la montagne. C'est de lui qu'il tenait l'histoire. Rupert Gugg était berger. Un soir qu'il ramenait son troupeau des pâturages de Rositten, il vit dans l'ombre, au clair d'étoiles, un de ces petits hommes sortir d'un rocher et lui faire signe. Laisant là ses moutons, il le suivit. Après avoir marché quelques instants le long d'un souterrain obscur, ils débouchèrent tout à coup dans une vaste salle remplie de gens et de lumière. Là, tout dormait, sauf eux. Au milieu, appuyé sur une table de marbre et dormant aussi, le sceptre en main, l'épée au côté, tout vêtu de fer, prêt à partir pour la bataille, était Charlemagne. Comme Gugg entra, il s'éveilla. Tous les autres alors revécurent et il se fit dans la salle un bruissement comme celui du vent de la plaine fuyant, le soir, sous les sapins, vers les sommets. Toutefois on n'entendait point de paroles. Un écuyer s'avança vers l'em-

peur, fléchit le genou et reçut l'ordre de monter au pic du Vautour, voir si les corbeaux y volaient encore. En même temps la fille de Charles s'approchait de son père, s'inclinait vers lui pour l'embrasser et faisant couler entre ses mains délicates les longs flots de la barbe blanche, essayait d'en entourer la table de marbre.

"Gugg vit qu'il y eut deux tours de faits et là peu près la moitié d'un. La princesse soupira profondément. De grosses larmes roulèrent sous ses longs cils, coururent sur ses joues et, tombant sur sa poitrine dans les tresses de sa chevelure, s'y changèrent en perles. A ce moment, l'écuyer arrivait à la porte par où Gugg était entré et près de laquelle il était encore. L'apercevant, il s'arrêta, le prit par la main et le mena silencieusement vers Charlemagne. L'empereur leva les yeux: "Berger, dit-il d'une voix forte mais pleine de bonté, as-tu vu les corbeaux, ce soir, voler autour de la montagne?—Oh! oui, répondit Gugg, et même par bandes, comme il est rare d'en voir autant.—Il faut donc, reprit l'empereur, attendre un siècle de nouveau et, qui sait? un autre ensuite!" Puis soupirant à son tour avec une indicible tristesse, il cacha son visage dans ses deux mains, reposa son front sur le marbre et fut repris par le sommeil. Tout disparut au même instant. Gugg se retrouva soudain sur le sentier de Rositten, poussant son troupeau devant lui, au clair des étoiles.

"Il faut savoir, monsieur, que cela n'arrive que tous les cent ans, ce réveil des guerriers qui vivent et dorment dans les enchantements de l'Untersberg, tous les cent ans, le jour où, plus tard, les larmes de la princesse n'ajouteront plus de perles à la parure de ses cheveux, parce qu'elles ne couleront pas. La barbe de

l'empereur Charles sera devenue assez longue pour entourer trois fois la table ; les corbeaux ne seront plus là, l'enchantement aura pris fin, la grande armée sortira pour vaincre. Or, c'est en 1713 que Rupert Gugg a vu le prodige : son fils avait gravé la date sur le rocher de Rositten où je l'ai lue moi-même, étant enfant, presque effacée. Faites le compte : en neuf cents ans à peu près deux tours et demi, cela fait quelque deux cents ans pour pouvoir former le troisième. Ce serait donc le réveil de 1913 qui pourrait être le dernier...''

Que penser de cette étrange légende ? Elle paraît confirmer certaines prédictions, certains calculs qui prédisaient formellement la chute de l'empire allemand

en 1913.

Sans doute les événements actuels sont un peu en retard—d'un an—mais il faut savoir que les grands choes entre grands peuples sont la résultante de terribles luttes diplomatiques qui les précèdent de quelques mois, parfois de quelques années et que le public ignore.

La véritable lutte—la véritable chute de l'empire allemand ne date donc peut-être pas de 1916 où elle sera complète, de 1915 où elle a été affirmée, de 1914 où elle a été dessinée, mais réellement de 1913 où elle a été décidée par la tournure des événements politiques...

Dieu le sait depuis longtemps ; les hommes en auront la certitude avant peu de temps.

— o —

SONNET D'AUTOMNE

Ah ! l'automne vient aux amours comme aux années !
On a beau n'y pas croire et ne l'attendre pas,
La navrante saison arrive pas à pas
Et se fait un bouquet de nos heures glanées.

Dans sa robe flottante aux nuances fanées,
Fait de velours jaune et de rouge lampas,
Sa chair de fruit trop mûr garde encor des appas ;
Mais sa bouche a l'odeur des pâles solanées.

Ses grands yeux sont brouillés comme un ciel orageux.
Orgueilleuse, méchante et folle, elle a pour jeux
De tuer les oiseaux et d'arracher les feuilles.

O mauvaise saison, semeuse de remords,
Te voilà donc ! Bientôt, pour peu que tu le veuilles,
Tous mes bois seront nus et tous mes oiseaux morts.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Notes d'Un Touriste

L'OCÉAN INDIEN, COLOMBO ET SINGAPOUR

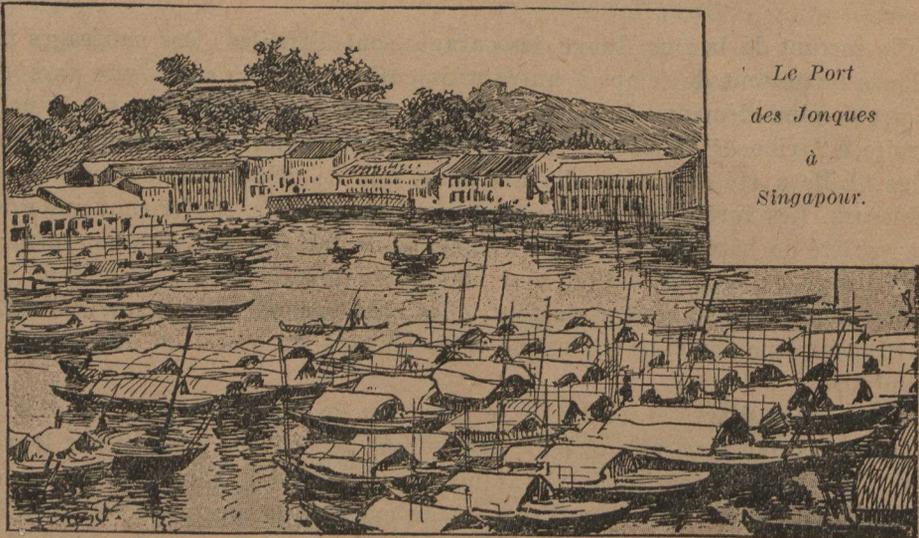
En sortant de la mer Rouge, les parages sont difficiles. Des naufrages tragiques l'attestent de temps à autre mais enfin on arrive assez vite vers des endroits plus éléments: la grande côte de Socotora qui se montre à notre droite, à "tribord". Socotora est gouvernée par un sultan que l'Angleterre protège. L'île a été explorée; elle n'a laissé que de médiocres souvenirs à ses visiteurs. Les forêts, qui en couvrent une bonne partie, renferment une grande variété de bêtes avec lesquelles l'homme ne fait pas toujours bon ménage. Les araignées, en particulier, sont nombreuses; elles ne se contentent pas d'être répugnantes, comme partout, elles sont encore venimeuses. Ce détail suffit pour que personne à bord ne désire faire à Socotora une escale supplémentaire.

C'est avant d'arriver à cette île, le soir, peu de temps avant le coucher du soleil, dans une mer unie et polie comme une glace, sous une chaleur lourde, que j'ai vu une intensité de vie animale, une agitation, comme il ne m'a été donné d'en retrouver de pareilles à aucun moment de mes voyages. Il se faisait, entre les habitants de la mer, des poursuites, des chasses, des luttes dont on avait à tout instant et en des centaines de points à la fois la manifestation extérieure. Adversaires, chassés et chasseurs, bondissaient à la surface, faisaient dans l'air des sauts d'une hauteur surprenante, plongeaient, reparaisaient, souvent à la suite les uns des autres. Beaucoup des poissons que l'on voyait ainsi m'étaient inconnus, ce qui n'avait rien d'étonnant. L'un d'eux, qui reparut deux ou trois fois, me frappa d'une façon toute particulière; il avait bien de 15 à 16 pieds de longueur, une tête large et étrange, deux longues nageoires écartées du corps; il faisait des bonds hors de l'eau comme s'il était poursuivi par un adversaire qu'il ne pouvait affronter. Aucun des marins du bord ne put me dire son nom; aucun ne se souvenait d'avoir vu encore une telle espèce de poisson. Le jour finissant mit fin à cette agitation qui nous avait donné, avec un intéressant spectacle, une idée de

l'exubérance de la vie sous-marine, au moins dans les mers tropicales. Là, comme sur la terre, la nature doit avoir des forces productives et destructives que ne connaissent pas les régions tempérées.

Cinq jours entre le ciel et l'eau, sans que rien apparaisse à l'horizon, et nous avons dépassé, au sud, sans la voir, la pointe extrême de la presqu'île hindoustannique, le cap Comorin.

Nous arrivons à notre troisième escale, Colombo, dans l'île Ceylan. Ici, c'est bien l'Asie, l'Asie aux terres rouges, à la végétation puissante, qui se continue jusqu'à la mer de Chine, toujours pareille à elle-même quant aux choses de la nature, alors que les races d'hommes sont si différentes!



*Le Port
des Jonques
à
Singapour.*

A Ceylan sont toutes les races de l'Asie anglaise, variées de taille, de formes, de peau; variées aussi par l'allure et le costume, par le caractère et les moeurs qu'un premier examen révèle; mais ayant entre elles des airs de famille, une même douceur, une même faiblesse qui a fait leur commune destinée.

Ceylan est une terre détachée du continent indien; le gouvernement de l'île est détaché lui aussi, il est distrait du gouvernement général de l'empire des Indes. Le Gouverneur de Ceylan relève directement de la Couronne; il a sa garnison, ses services, son budget propres. L'île est d'ailleurs assez grande, ses intérêts sont assez importants pour justifier cette organisation autonome.

La plantation d'immenses jardins de thé, cultivés pour la consommation des Européens et à leur goût, a fourni à l'île un produit d'exportation pré-

cieux. Disons tout bas, pour ne contrarier personne, que le thé de Ceylan est d'un goût douteux et d'une qualité médiocre. Il a, cependant, conquis le marché anglais et s'efforce d'en conquérir d'autres. Une intelligente publicité, l'affection de la métropole pour sa colonie lui ont ouvert toutes les maisons dans la Grande-Bretagne.

La légende asiatique du christianisme place à Ceylan le paradis terrestre où le premier homme et la première femme ont vécu. Le pic d'Adam domine l'île. Les autres religions ne sont pas en reste avec Ceylan, et l'on montre, sur une montagne, la même peut-être qui a été consacrée à Adam, l'empreinte gigantesque du pied de Bouddha.



Temple Hindou à Singapour.

La nature tropicale n'a certainement rien fait de mieux que Ceylan; nulle part peut-être elle ne se montre aussi harmonieusement exubérante et aimable, puissante et douce. Les arbres énormes, les couleurs éclatantes des fleurs, la terre sanglante n'écrasent pas, ne heurtent pas le regard. Le touriste se laisse aisément prendre à la grâce de Ceylan, à son charme qui enveloppe et pénètre; et il imagine pour lui, dans ce cadre, une vie molle, d'inaction et de rêve, sans effort, sans préoccupation, sans souffrance, pour s'absorber, finalement, dans le grand tout, pour aller à l'inconnu de l'autre monde dont on ne s'effraye plus.

C'est là l'impression du voyageur, l'impression d'un jour. L'activité, la volonté, qui sont les caractéristiques de nos races européennes, reprennent vite le dessus, et ceux qui restent agissent et travaillent. Les Anglais ont apporté ici, comme ils les portent partout, leurs moeurs, leurs habitudes. Ils demeurent aux environs de Colombo, dans de confortables "cottages" peu différents de ceux de la campagne de Londres. La vie de famille et la vie de société sont les mêmes ici et là. Malgré la grande différence de température, la redingote et l'habit conservent leur prestige et imposent d'identiques obligations. Les sports sont également pratiqués, et aux mêmes heures, par ceux qui ne sont pas oisifs. Le temps qui leur est consacré n'est pas moins intangible que celui passé au travail. Du reste, l'Anglais travaille peu, mais bien. Il n'est pas sûr qu'il fasse moins de besogne que ceux qui travaillent longtemps, sans y mettre son énergie et son application continues.

De Ceylan à la pointe nord-est de l'île de Sumatra, la navigation est sans intérêt.

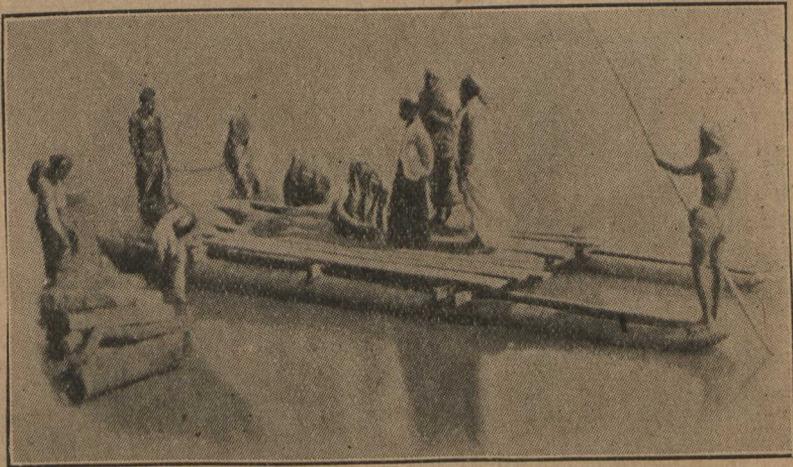
La terre reparait, et nous ne la perdrons pas de vue jusqu'à Singapour. Voici Sumatra et son cap extrême, la Tête d'Achem, qui porte un beau phare. Les bâtiments environnant la tour du feu sont plus nombreux que d'ordinaire, même dans les pays chauds, où une maison, deux quelquefois, avec leurs communs, suffisent au logement des gardiens. Quelle est la raison de ce luxe de constructions? C'est que les Hollandais ne sont pas maîtres partout dans Sumatra, qu'il y habite des peuples sauvages, avec lesquels la lutte se poursuit depuis des années sans amener de résultats décisifs. La Tête d'Achem est dans la région insoumise de l'île, et il faut au phare plus que des gardiens; il lui faut des gardes, une garnison de soldats. C'est le casernement de la troupe qui fait l'importance des bâtiments groupés au pied de la tour. Quand il n'y avait pas de garnison au phare, une fois au moins les gardiens en ont, paraît-il, été massacrés, on dit même mangés, les sauvages auxquels ils ont eu affaire étant anthropophages.

* * *

Enfin, nous sommes à Singapour, l'un des grands ports de relâche du voyage. Singapour tient une des portes, la plus fréquentée, des mers de l'Extrême-Orient. C'est par là que passe toute la circulation, tout le trafic de l'Europe vers la Chine, le Japon, la Sibérie, l'Indo-Chine et le Siam. On juge de l'importance commerciale et de l'importance stratégique de ce point, de ce "noeud" de la planète. Comme bien on pense, les Anglais n'ont pas laissé à d'autres le soin de l'occuper. Ils possèdent ainsi presque tous les lieux de croisement et de surveillance des grandes routes maritimes. Ils ont voulu être les maîtres de la mer, et ils ont pris là un des bons moyens d'y

parvenir. Leurs flottes puissantes et toujours accrues et leurs câbles sous-marins font le reste.

Singapour, sentinelle maritime et point d'appui des escadres anglaises, est gardé militairement et fortifié. La garnison est importante, sans être très considérable; un ennemi qui voudrait débarquer aurait cependant à compter avec elle. Quant aux défenses, elles existent; on les voit; il y en a même qu'on voit trop et qu'on voit de partout. L'assaillant aurait probablement d'aussi bons yeux que le voyageur, avec une curiosité mieux éveillée. Que valent les défenses de Singapour? Il faudrait les connaître parfaitement pour le dire, et encore l'appréciation serait-elle délicate. Ce qu'on peut avancer,



Bateau traversier hindou.

en tout cas, sans exagération, c'est que les Anglais ont, en la puissance de leur marine, en leur maîtrise de la mer, une telle confiance qu'ils n'attachent pas grande importance à leurs fortifications et presque toujours les négligent.

Les commerçants chinois se font leur place, et une grande place, à Singapour, comme dans tout l'Extrême-Orient, à côté du commerce anglais et sans nuire à celui-ci. Ils lui apportent plutôt un complément, en faisant ce qu'il ne sait pas ou ne veut pas faire. Mais, depuis quelques années, un concurrent avait surgi à côté du Chinois et de l'Anglais, dangereux pour l'un et pour l'autre, travailleur et âpre au gain comme le premier, connaissant l'art des transactions commerciales et disposant de capitaux comme le second. Ce concurrent redoutable est l'Allemand. Il possédait déjà les plus grosses maisons sur les places anglaises, à Singapour comme à Hongkong.

Un haut fonctionnaire du Céleste-Empire, remarquable d'intelligence et de sagacité, qui est devenu, depuis lors, ministre de Chine en Europe, dépeignait ainsi le rôle que jouent les trois peuples concurrents dans le commerce de l'Asie :

—Le négociant anglais, me disait-il, ne fait que les grandes affaires; il travaille peu, ne sollicite pas, ne s'abaisse pas: c'est un prince marchand. Le Chinois ne sait entreprendre que les affaires moyennes ou petites; il va les chercher; il les fait naître au besoin; il est entreprenant, rusé, mais honnête. L'Allemand fait toutes les affaires, grandes et petites, et par tous les moyens.



Une rue de Colombo.

Quelques heures passées à Singapour suffisent aux voyageurs pour visiter la ville, le jardin, les réservoirs et la campagne environnante. La ville proprement dite, où est le commerce européen et chinois, où habitent les Asiatiques, ne manque pas d'intérêt. On sent qu'une grande activité commerciale, une réelle prospérité y règnent. Les quartiers indigènes sont très peuplés, grouillants même en certains endroits et souvent d'une malpropreté surprenante en territoire européen. Les Anglais semblent pousser un peu loin leur

respect des moeurs indigènes. Il est possible, sans se montrer tracassiers, d'imposer certaines règles d'hygiène salutaires pour tous.

La vie anglaise n'a pas besoin d'être étudiée à Singapour, où, toutefois, la fréquence des pluies gêne l'habituelle régularité des jeux et des sports. Les maisons d'habitation sont parsemées autour d'un beau jardin botanique et dans la plus proche campagne, boisée et accidentée, qui fait un parfait encadrement à la ville. Le palais et le parc du Gouverneur sont placés dans les mêmes conditions, à trois ou quatre kilomètres du port. Le palais, qui est vaste et de belles proportions, occupe le sommet d'une éminence. De la terrasse supérieure, la vue s'étend, d'un côté, sur la mer et sur les îles, de l'autre, sur les jardins.

Le port de Singapour a de bien médiocres installations, étant donné le nombre considérable des bateaux qui le fréquentent. Appontements, magasins, hangars, brise-lames, tout y a un caractère provisoire; tout y est misérable. Cela n'empêche pas l'accostage de s'y faire facilement et le chargement du charbon qui les aveugle. Ils vont, vont toujours de même, sans arrêt, le coolie chinois, donne ici la mesure de ce qu'il vaut. C'est en rangs pressés, à une rapide allure, que les coolies porteurs de sacs montent sur le navire et en descendent, tout à leur tâche, ne regardant rien, n'écoutant rien, ne prenant pas garde à la sueur qui ruisselle sur leur corps, à la poussière de charbon qui les aveugle. Ils vont, ils vont toujours de même, sans arrêt, jusqu'à ce que les soutes du navire soient pleines. Quand c'est fini, on fait une rapide toilette au bateau, on embarque la poste et on part. Le temps est compté si on veut arriver à Saïgon et remonter la rivière au meilleur moment de la marée et ranger le bateau contre l'appontement sans se donner de peines en lui faisant prendre la position qui facilitera le départ.

LA JEANNE-DES-HOSTIES

— o —

J'étais bien petit quand je vis pour la première fois la pauvre vieille !... Ratinée, courbée vers la terre, maigre, avec une toute mignonne figure à la peau ridée, comme les reinettes de la fin du carême, elle cheminait d'un pas pressé, encore alerte, et si fluette dans sa robe de serge carmélite sur laquelle un fichu bleu se croisait, faisant un champ d'azur à sa large croix d'argent noirci, retenue par un ruban de velours.

Et sur sa tête, coiffée de bandeaux étroits de cheveux gris, bien lissés, une cornette en grosse dentelle de crin s'élevait, garnie d'une rose fanée et de coques de rubans grisâtres.

— Qui est-ce ? bégayai-je en mon langage enfantin, et montrant du doigt l'accorte vieille qui allait droit son chemin, les yeux baissés, mais le sourire aux lèvres.

Bonne maman me répondit :

— C'est la Jeanne-des-Hosties.

— Badaud ! C'est une sainte, puisque c'est elle qui "fait le bon Dieu."

Encore que je ne compris pas très bien, ces paroles me jetèrent dans une étrange stupéfaction. Comment quelqu'un et surtout cette vieille femme, pouvait-il "faire" le bon Dieu qui nous a tous faits, ainsi que le monde, et qui gouverne tout ?

Bonne-maman, toutefois, n'était point hérétique. Elle parlait ainsi que les autres bonnes gens de son temps et de son pays, sans y entendre malice.

Et depuis ces jours de la pieuse enfance, où je me vois encore, en tablier de "cotone" et en "calotte" soutachée, va-

gabondant sous les portiques, ou jouant dans les allées de l'antique cité, j'ai pu mieux connaître la Jeanne-des-Hosties, qui était une sainte, et qui "faisait le bon Dieu," et même — hélas ! il m'en souvient !... je l'ai vu mourir.

+

Elle descendait de la montagne, — de ces hautes montagnes au dôme de neige immaculée qui semblent soutenir le ciel ; elle venait de ces cimes des Alpes, qui dominent le monde et vers lesquelles, semble-t-il, les civilisations corrompues ne peuvent pas s'élancer, car elles n'y montent que degré par degré.

Fille de paysans, n'ayant d'autre science que celle de la Foi, d'autre richesse que le travail de chaque jour, donnant le pain de chaque, elle vécut auprès d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent allés rejoindre au cimetière les aïeux dormant sous l'herbe verte, autour de la massive croix de pierre.

L'été, elle gardait les troupeaux, dans les immenses prairies tapissées de gentiane bleue et de mille autres fleurettes ciselées comme des bijoux et plus belles que des pierreries. L'hiver, elle filait sa quenouille dans l'étable où il fait "bon chaud," à l'odeur pénétrante et saine des belles vaches rousses tachées de blanc.

Devenue orpheline, elle s'en vint à la ville, pieds nus dans ses sabots en bois de frêne, ses haillons bleus sur le dos, de ce bleu, qui, en ce pays-là est la couleur du deuil, et portant dans son "cavin" d'o-

sier les quelques sous de son héritage.

Car elle avait une ambition, longuement méditée sur la mousse à l'ombre des mélèzes, ou sur l'odorante couche de foin, dans les heures d'insomnie... Une ambition qui l'avait saisie et possédée, le jour même où, palpitante d'émotion religieuse, elle recevait du prêtre l'Hostie Sacrée, pour la première fois.

Elle voulait "faire le bon Dieu !"

+

Et c'est là qu'elle employa les sous de son héritage, car elle acheta de la farine de fine fleur de froment et les quelques ustensiles qu'il fallait, de la veuve du sacristain, dont les mains tremblaient, et qui ne pouvait plus découper habilement les hosties.

Ces larges hosties d'une extrême finesse, d'une blancheur laiteuse et nacrée, frappées à l'empreinte du Sauveur Crucifié, qui ne sont tout d'abord qu'un mince et léger morceau de pain azyme, mais qui deviennent, à l'heure solennelle où le prêtre exerce le plus redoutable pouvoir du sacerdoce, qui deviennent Dieu même, corps et sang de Jésus-Christ, la nourriture céleste, la manne des Anges, l'Eucharistie enfin, c'est-à-dire le sacrement perpétuel de la divine alliance entre le Rédempteur et les rachetés.

Et cette hostie que la Jeanne fabriquait avec autant de piété que si elle eut été déjà ce qu'elle devait être, elle la voyait reluire dans l'ostensoir entouré de rayons comme un soleil, ou, transparente, entre les mains du prêtre sur la patène d'or... portée en viatique aux mourants, posée sur les lèvres des vierges et des innocents, payant la rançon des pécheurs, consolant les veuves, pain des pauvres, réconfort de tous les indigents de cette vie qui en compte un si grand nombre, d'in-

digents, que les rois et les riches les plus riches et les plus puissants humilient leur souveraine indigence aux pieds du Seigneur.

Et c'est ainsi qu'elle "faisait le bon Dieu," la pauvre Jeanne-des-Hosties, car elle eut la joie de réaliser ses rêves, et toute son existence fut consacrée à ce labeur, qui semble réservé aux anges du paradis.

Elle était un de ces anges, et ne s'en doutait guère, la chère bonne femme ! Elle gardait sa candeur première, comme les sommets des monts gardent leurs neiges éternelles, dont une couche s'ajoute aux autres, blancheur toujours inaltérée, à peine rayée, parfois du bout de l'aile d'un aigle...

Elle vivait de si peu qu'un petit oiseau eut auprès d'elle commis péché de gourmandise... La première robe qu'elle acheta lui dura des ans et des ans, et ce fut avec elle qu'on l'enterra.

Elle donnait à de plus pauvres qu'elle beaucoup plus qu'elle ne gardait pour elle, et pour faire plaisir aux petits enfants, — je m'en souviens, car bien des fois je suis allé chez elle à la cuillette, — elle réservait dans une grande corbeille garnie d'une belle nappe blanche, les débris du pain azyme, découpures tombées de ses ciseaux.

Elle habitait un vieux logis, oh ! très vieux et très délabré, uneasure, les ruines enfin d'une tour octogone bâtie contre les Sarrasins, et qui, disaient des savants, avait été habitée avant la Jeanne-des-Hosties, par des seigneurs, par des châtelains et des héros. Il ne restait de la tour que les murs suintant d'humidité, sous un toit de chaume diapré de ravenelles et de capillaires.

On grimpeait un escalier branlant, on poussait une porte sans loquet ni serrure, et on se trouvait dans l'unique chambre,

dallée de pierres effritées, où se voyaient la huche en noyer massif, la table couverte d'un linge, près de la vaste cheminée noire de suie, avec ses landiers et sa crémaillère... et là-bas, dans un coin tapissé d'images, entourant un grand Christ sur la croix, le grabat misérable où la vieille dormait, souriant à ses amis du ciel.

Quand elle ne travaillait pas, la Jeanne récitait le rosaire, à moins qu'il n'y eut quelque malade à soigner, quelque mort à veiller, quelque pauvre à ensevelir, seules fonctions dont elle se crut digne, la vaillante chrétienne,— que devait cependant couronner par le martyre une vie tout entière de dévouement aux chrétiens ses frères, de charité et d'adoration.

Cette fin tragique, j'eus la douleur d'y assister, et voici comment elle arriva.

†

Cette année-là les pluies d'automne furent très abondantes et durèrent plusieurs semaines.

Pendant tout le mois d'octobre, le ciel fut d'un gris de plomb. Ce n'étaient que raffales d'un vent impétueux, cataractes crépitantes ; l'eau ruisselait des nuages sur la terre.

Tant et si bien que les filets d'eau qui serpentent entre les roches, dans nos Alpes, devinrent des torrents ; que ces torrents, enflés sans cesse, rongèrent le sol ; que des cascades écumantes se précipitèrent des hauteurs, que, dans la plaine, les rivières débordèrent, et qu'enfin le plus terrible des fléaux se déchaîna.

Notre rivière à nous, l'Arvan, "un petit ruisseau", disaient les ingénieurs français qui s'en moquaient, envahit peu à peu son lit, vaste lit hérissé de pierres, orné de débris d'ardoises où se creusent des gouffres, des buissons d'épine-vierge, de troène et d'aubépine, ceignant

des jardinets conquis peu à peu sur le torrent par la patience et la ténacité des riverains.

Or, je me rappelle une maisonnette, une hutte, une cabane que ceignait un de ces courtils plantés de légumes verts et de quelques fleurettes, borné par une haie d'arbustes.

Une mendiante habitait cette case avec ses petits enfants... une mendiante mal famée, d'ailleurs, qu'on secourait à cause de ses petits, qu'elle abandonnait trop souvent pour aller boire avec les rouliers, à l'auberge du "décontour" de la route.

Et justement ce jour-là, au matin de la Toussaint, après la grand'messe, à l'heure où l'eau débordait, gagnant par larges vagues sur le terrain, envahissait le vaste lit de l'Arvan, ouvert entre deux énormes digues de granit, la mendiante titubait sous les platanes.

La foule courait vers le torrent, alarmée par les sons funèbres des cloches, qui, avant de sonner en ce triste jour, le glas des trépassés, tintaient lugubrement le tocsin... Un peuple courant sus au fléau qu'aucune force humaine ne peut dompter, mais entraîné par l'ardente curiosité de ces spectacles où se manifeste, grandiose et terrible, la colère de Dieu.

Et ce fut une grande clameur d'épouvante quand on vit, en effet, la rivière couler à pleins bords entre les digues, roulant avec un bruit comparable aux mugissements prolongés du tonnerre, des eaux épaisses, noires, moirées d'écume, entraînant dans leur course impétueuse des blocs de rochers, heurtant les piles du pont, arrachant des pierres énormes à la digue, couvertes de débris, troncs d'arbres fracassés, meules de pailles, débris de toitures, branches de sapin aux brindilles vertes, mille objets informes, emportés avec furie, comme des fétus, se choquant, disparaissant pour reparaître, et

donnant, ainsi dispersés ou réunis par les flots, la sensation du chaos.

Ce n'étaient que vagues hurlantes, jaillements d'écume, tourbillons à donner le vertige, larges nappes d'eau épaisse et noire se déroulant en volutes, grondements sinistres...

Mais la terreur devint de l'angoisse lorsqu'on vit, à vingt pas de la rive, à demi-submergée la hutte de la mendiante, qui s'en retournait chez elle, clopin-clopant, et qui en voyant sa misérable demeure cernée de tous côtés par les eaux, tomba raide, privée de sentiment.

Or l'eau pénétrait déjà par la porte et la lucarne dans le logis, battant les murs lézardés, arrachant la haie, noyant le jardinet, déracinant les palissades. Les échelles et les arbustes, arrachés, dansaient un moment au ras du flot, puis disparaissaient...

D'un moment à l'autre la mesure allait s'écrouler, ruinée, battue en brèche, devenue la proie et le jouet du torrent. Qu'importait ce bouge ?

+

Oui... mais sur le toit les enfants de la mendiante avaient grimpé... Un mignon blondin et sa petite soeur, qui poussaient des cris désespérés, affolés par les rugissements du flot, par l'aspect de cette mer boueuse et déchaînée...

Qui donc aurait osé braver une mort certaine pour sauver ces innocents... Un courant si rapide que l'eau se rayait d'éclairs... Et toujours elle se gonflait de seconde en seconde.

La Jeanne-des-Hosties, qui arrivait avec les autres, joignit les mains, puis les desserra pour faire le signe de la croix. Muette, sans écouter les cris de ceux qui la retenaient, non plus que les lamentations des hommes qui la voyaient perdue, elle descendit la berge.

Elle entra dans l'eau. Elle en avait jusqu'aux hanches. Mais dans une minute, elle en aurait jusqu'aux épaules...

Elle marcha dans cette eau, qui la secouait, l'assaillait, la faisait trembler comme le vent du nord un bouleau, d'un pas ferme, rapide, soutenue, paraissait-il, par une force surnaturelle, — et de fait personne jamais n'a compris qu'elle ait pu arriver jusqu'au logis de la mendiante.

Mais elle y arriva. Elle se hissa jusqu'au toit, escaladant un monceau de pierres où s'accostait la hutte. Elle empoigna les deux enfants et les jucha sur ses épaules...

Puis elle revint, ayant, cette fois de l'eau jusqu'aux aisselles... mais elle peinait affreusement, suffoquée... Elle avançait lentement, elle chancelait sous son précieux fardeau...

Alors quelques hommes eurent honte. Une chaîne se forma. Cinq ou six se mirent à l'eau, en se tenant par la main.

Bientôt l'un d'eux saisit la fillette... après elle, le blondin... On se les passa, de l'un à l'autre, et ce fut un cri de joie, quand on vit ces pauvres innocents sauvés.

Mais la Jeanne-des-Hosties, tout à coup perdit pied. Un homme la voulut saisir. Déjà elle se cramponnait à son bras. L'eau la souleva.

— Je peux plus !... cria la pauvre vieille... Priez pour moi !...

Elle fut enlevée par une vague... On vit un instant encore son fichu bleu qui flottait.

Le lendemain, on retrouvait le cadavre à deux lieues de là, sur un banc de sable.

Et la Jeanne-des-Hosties fut suivie au cimetière par tous ceux qui l'avaient aimée, c'est-à-dire par tous ceux qui l'avaient connue.

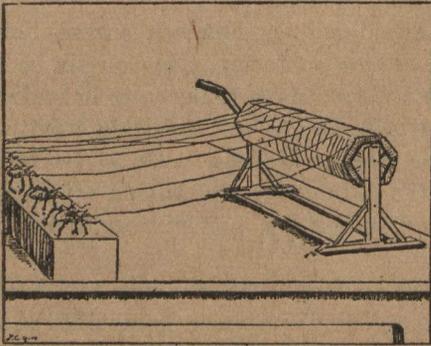
— 0 —

LA SOIE D'ARAIGNÉE

Est-ce qu'enfin on va utiliser la soie d'araignée?

Depuis longtemps, bien avant Latude, on avait essayé de tirer parti des fils de la Vierge. On fit beaucoup de tentatives qui échouèrent en dernier ressort.

Cependant, il y a déjà quelques années, un missionnaire, le R. P. Camboué, entreprit à Madagascar une étude soignée de l'araignée "Halabe" des Malgaches et de l'araignée "Epeira livida" du même pays. Il donna à filer les cocons de ces deux espèces et il obtint une fort belle soie as-



Les araignées fileuses

sez résistante.

Il en fut alors beaucoup question à la Société d'acclimatation. Puis le silence se fit de nouveau sur les araignées sérigènes et sur leurs produits.

Ce n'est pas fini. Bien au contraire, puisqu'en ce moment on fait travailler des araignées dans le but de fabriquer les filets des ballons militaires du parc aérostatique Chalais-Meudon en France. A l'École professionnelle, on a recueilli des araignées sérigènes; on les a rangées par

douzaine devant un dévidoir qui leur enlève délicatement de l'extrémité du corps des fils soyeux d'une belle teinte jaunero-rouge.

Chaque sujet fournit un fil de 60 à 120 pieds de long. Lorsque la provision est épuisée, on coupe le fil qui retient l'épeire prisonnière.

Celle-ci se sauve prestement et monte directement et sans hésitation dans un coin du plafond, où l'on a accumulé une provision de mouches et de moustiques.

Au sortir du corps, la soie de l'araignée est couverte d'une substance visqueuse dont on la débarrasse par des lavages à l'eau courante.

Après, les fils peuvent être tissés sans difficulté; mais ils sont si ténus qu'il faut les grouper par huit pour obtenir une résistance convenable.

On fabrique ainsi, finalement, un textile beaucoup plus léger que la soie ordinaire. C'est pourquoi on a pensé à l'employer pour confectonner les filets qui protègent l'enveloppe extérieure des aérostats.

C'est une première application; il n'y a pas de raison pour que l'on n'en trouve pas d'autres. Et peut-être aurons-nous bientôt des usines dont les ouvriers seront des araignées.

Pas de grèves!

— o —

1ère Gazette publiée à Montréal.—"La Gazette Littéraire", par Jos. Fleury Mesplet. Le 1er numéro parut le 3 juin 1778. Cette feuille était hebdomadaire et vécut une année.

LES ETOILES FILANTES ET LES BOLIDES

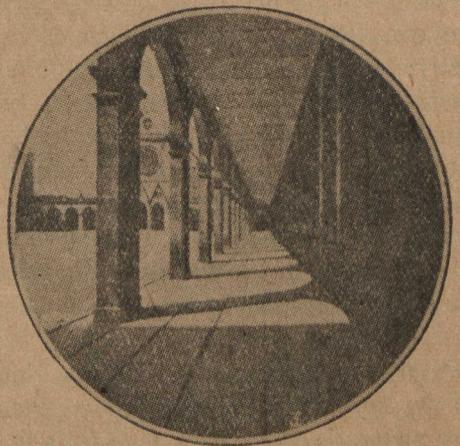
Aux beaux soirs des vacances, par les nuits chaudes des fins d'été, ne vous est-il jamais arrivé de vous étendre sur les pelouses encore tièdes, les yeux tournés vers le ciel, et de contempler la voûte étoilée toute parsemée de points d'or ? Véga brille au zénith près de la Lyre, le Cygne étend ses ailes blanches sur la Voie lactée et un peu plus bas l'Aigle avec Altair semble le disputer en éclat aux astres voisins. Tout à coup une étoile paraît se détacher du ciel et glisser rapidement. A peine l'avez-vous remarquée qu'elle a disparu, laissant parfois une légère et fugitive traînée lumineuse.

Le mois d'août est une époque privilégiée pour l'observation de ces mystérieux phénomènes et l'imagination populaire qui bâtit vite les légendes et poétise les moindres faits de la nature a cru, voir dans ces étoiles apparaissant au 10 août les "larmes de saint Laurent".

Dans certaines contrées, les femmes se signent comme à l'apparition de l'éclair : "C'est, dit-on, d'indice d'une âme qui s'envole." Hélas ! pour n'être point exacte la comparaison n'est pas moins bonne ; astres éphémères, nous passons aussi vite que des météores. A peine brillons-nous une seconde au cadran du temps ! Puis notre vie terrestre s'éteint, laissant notre âme chercher ailleurs un repos plus durable.

Etoile rapide, raconte-nous ton histoire, quels espaces as-tu traversés pour arriver jusqu'à nous ? Où vas-tu ainsi, prompte comme la pensée ? Le but de ton

voyage est-il si éloigné qu'en frôlant notre demeure, tu ne daignes même prendre le temps de te laisser contempler ? Pourquoi voyages-tu souvent seule comme la comète vagabonde ? Pourquoi, par les nuits d'août et de novembre, as-tu des compagnes dans cette course enivrante à travers les espaces ? Les étoiles, tes soeurs, ont-elles des migrations régulières, semblables à ces oiseaux voyageurs cherchant à l'approche de la mauvaise saison des



Sur la photographie de cette galerie les lignes parallèles horizontales paraissent converger vers un même point par un effet de perspective.

contrées plus hospitalières ? Pendant bien longtemps l'humanité pensante s'est posé ce problème et il y a quelques années à peine que l'astronome a pu le résoudre.

Si vous connaissez le ciel et qu'il vous prenne fantaisie dans les nuits voisines de la Saint-Laurent d'enregistrer la marche

de quelques étoiles filantes, vous découvrirez vite une partie de mystère.

Prolongez sur la voûte céleste les trajectoires de ces astres errants et vous constaterez bientôt qu'elles passent toutes par un même point du ciel. Ce point est situé dans la constellation de Persée. Toutes les étoiles semblent émaner de cette région, c'est le centre d'une circonférence dont les trajectoires de nos étoiles sont comme les rayons. Aussi les astronomes ont-ils donné le nom de "radiant" à ce point d'émanation et les étoiles qui en viennent s'appellent les "Perséides".

La mythologie, vous le voyez, fait encore les frais de notre nomenclature scientifique.

En réalité, les trajectoires des étoiles filantes sont parallèles et elles ne paraissent converger que par un effet de perspective. Ceux qui ont quelque notion de dessin me comprendront facilement. Etes-vous sur la voie d'un chemin de fer? Les rails semblent se rejoindre au loin; les sillons tracés parallèlement dans un champ fraîchement labouré produisent un effet identique; l'aspect d'une galerie aux lignes parallèles donne lieu à la même illusion.

De notre observatoire terrestre, nous voyons toutes les étoiles filantes émaner d'un même point et, dans leur voyage interplanétaire, rencontrer la couche atmosphérique à différentes hauteurs; le choc a lieu à une soixantaine de milles en moyenne au-dessus du sol. La résistance de l'air développe aussitôt une chaleur capable de porter les météores à une haute température; ils perdent une partie de leur vitesse, et s'éteignent si bien que ceux qui échappent à l'attraction terrestre semblent s'évanouir 15 ou 20 milles plus bas que leur point d'arrivée.

Ces corpuscules sont tous animés d'une vitesse cométaire, 25 milles environ à la seconde. Le mouvement propre de la Terre sur son orbite—près de 20 milles par seconde—se combine avec le leur et tous ces points brillants nous semblent animés d'une vitesse effrayante de 45 milles par seconde.

Si les étoiles filantes avaient une masse appréciable, vous concevez facilement le choc qui en pourrait résulter. Tranquillons-nous; leur infime petitesse doit nous rassurer sur l'avenir de notre globe. Consumées en partie par la chaleur dégagée au moment de cette effroyable collision, les étoiles filantes ne laissent de leur passage que des traces à peine visibles de poussière ferrugineuse. C'est bien ce qu'elles ont de mieux à faire pour le repos de l'humanité, car leur nombre annuel s'élève à plus de 146 milliards! Leur nature nous est donc assez bien connue, mais, en revanche, le problème de leur origine reste encore quelque peu mystérieux.

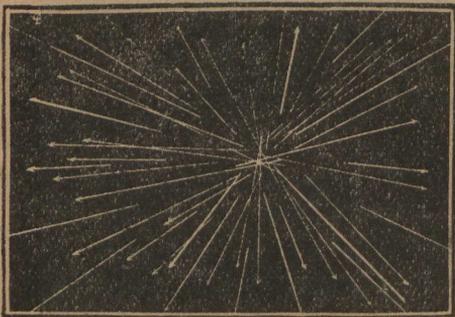
Avec le temps, toute la masse des comètes se disloque et les matériaux s'égrènent le long de l'orbite commune... et ce sont les débris de ces grandes armées d'autrefois que nous retrouvons sous forme d'étoiles filantes.

N'allez pas voir dans cette hypothèse une fiction poétique imaginée par les astronomes à bout d'explications. Les faits sont venus appuyer la théorie. N'avons-nous pas vu la comète de Biéla fournir la belle pluie d'étoiles filantes du 27 novembre 1872?

Cet astre chevelu a une bien curieuse histoire. Formée d'un gros noyau terminé par une petite queue allongée, la comète manifesta le 19 décembre 1845 une tendance au dédoublement; une protubéran-

ce poussait au nord du noyau. Le 15 janvier 1846, elle était vraiment double, et le 27 janvier, les deux astres segmentés se trouvaient à plus de 200,000 milles. Cette distance s'accrut les jours suivants et au mois d'avril, après de nombreuses variations d'éclat, toutes les deux disparurent emportées par leur rapide mouvement de translation. On conçoit que les astronomes aient attendu avec impatience le retour de la fameuse comète dédoublée, retour prévu pour 1852.

Les deux météores furent fidèles au ren-



Toutes ces traînées d'étoiles filantes qui paraissent converger vers une même région sont parallèles en réalité, comme dans la photographie de la galerie dans la figure précédente.

dez-vous, mais leur distance était huit fois plus grande qu'en 1846.

Ni l'une ni l'autre ne reparurent en 1859 et en 1866, mais le calcul indiquait cependant que la Terre devait traverser l'orbite de l'une d'elles en novembre 1872. Novembre arriva sans ramener la comète et au moment où tout le monde l'avait oubliée, on assista le 27 de ce même mois à une véritable pluie d'étoiles. En Italie, on enregistra plus de 30,000 météores en six heures; au moment du maximum, on en compta plus de 400 par minute: nous avons traversé la comète de Gambart ou de Biéla.

Ce phénomène très remarquable n'est pas une simple coïncidence. La plupart des principaux courants météoriques ont chacun leur comète. On dirait que tous les corps cométaires sont voués par avance à une désagrégation certaine.

Et ces essaims sont si nombreux que la Terre en rencontre chaque jour sur sa route. Quelques-uns d'entre eux sont dispersés en anneaux de plusieurs milliers de lieues d'épaisseur; tel est celui des "Léonides", ainsi appelé parce qu'il émane de la constellation du Lion. Il suit dans sa course l'orbite de l'ancienne comète de Tempel (1866). Celui du mois d'avril, qui n'est pas aussi remarquable, se rattache à la comète de 1861; celui des Perséides, dont nous avons parlé au début de ce chapitre et connu dans la science, sous le nom de courant de Saint-Laurent, a une très grande largeur; il suit l'orbite de la troisième comète de 1862, qu'on n'a pas revue depuis cette date, les retours de cet astre étant espacés de 121 ans. La Terre devrait donc rencontrer cette comète en 1983 et nous vous souhaitons, cher lecteur, d'être encore au monde à cette époque: vous assisterez probablement à une belle pluie d'étoiles.

En tout cas, l'orbite de cette même comète est marquée dans le ciel par une véritable procession de corpuscules plus ou moins pressés sur une ellipse dont le grand axe a plus de 4 milliards de milles de longueur, soit 48 fois la distance de la Terre au Soleil, 680 millions de lieues plus loin que Neptune, la dernière planète de notre système.

L'esprit reste confondu en présence de ces chiffres fantastiques, et la pensée se perd rien qu'à imaginer les dimensions de l'univers, dont le système solaire n'est qu'une infime partie.

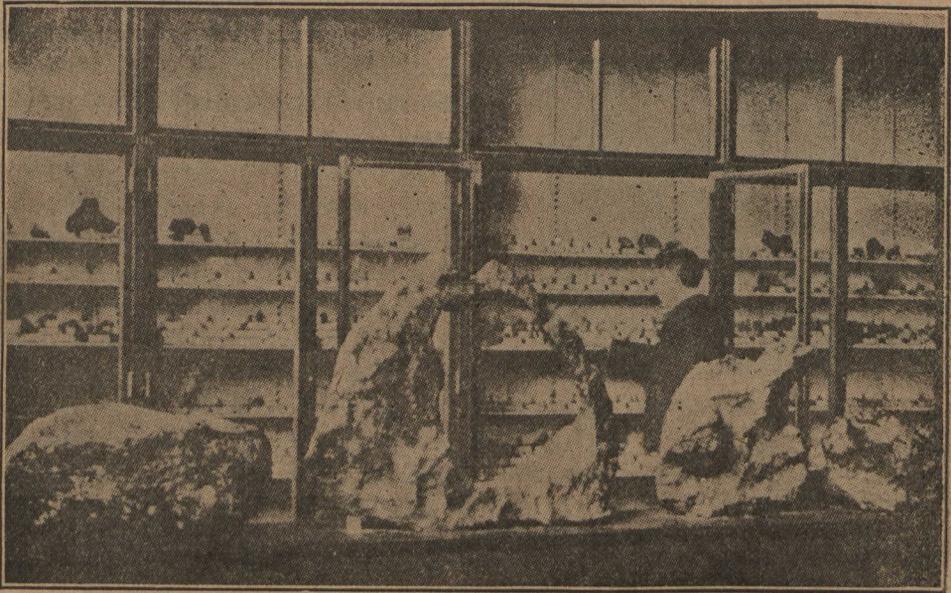
Et l'on prétend que la science est la ruine de toute poésie!

Sans doute, est-il poétique de songer qu'une étoile filante représente la mort d'un être et l'envolement d'une âme, ou l'espérance offerte de la réalisation d'un doux vœu, mais combien plus belle est la réalité!

Quelle idée ne devons-nous pas nous faire de Celui qui a tout ordonné avec poids et mesure et qui a lancé à travers

tend à les disperser sur leurs longues orbites.

Mais les noyaux cométaires sont formés de particules de différentes grandeurs. Ce sont les plus ténues d'entre elles que nous rencontrons à certaines époques privilégiées. Les blocs plus gros, roches métalliques compactes, sont devenus pour ainsi dire de véritables petites planètes, tournant chacune pour leur propre compte.



UNE DES PLUS BELLES COLLECTIONS DE METEORITES A NEW-YORK

A gauche, la météorite de Casas Grandes. Au milieu, le bloc météoritique de fer de Tucson du poids de 621 kg. A droite, la météorite de Canyon Diablo

les espaces la poussière du chaos, germes des mondes futurs!

Ainsi les comètes qui ont pu, avant la formation du Soleil en une masse bien condensée, s'agglomérer pour voyager de concert dans l'espace, paraissent donc vouées dès maintenant à la désagrégation la plus complète.

La même attraction qui les a réunies

Comme les étoiles filantes, leur orbite croise parfois celle de la Terre et nous les rencontrons. Telle est l'explication des bolides ou aérolithes dont on a cherché si longtemps la mystérieuse origine.

Au début du XIXe siècle, les savants se moquaient encore des personnes assez simples d'esprit pour croire à la chute de "pierres" tombant du ciel. A la suite

d'une pluie de ce genre, enregistrée et dûment constatée par la municipalité de Juillac en 1790, Berthelon n'avait pas manqué de dire que "ce récit, évidemment faux, d'un fait physiquement impossible, était bien propre à exciter la pitié non seulement des physiciens, mais de tous les gens raisonnables".

A cette époque, beaucoup de météorites furent perdues parce que les directeurs des Muséums, refusèrent de les insérer dans leurs collections.

Certains savants sont ainsi bâtis qu'ils s'obstinent à ne pas admettre des faits dont ils ne voient pas l'explication. Et à chaque siècle, l'histoire des sciences nous en offre, hélas! des exemples nombreux.

En 1807, les professeurs Silliman et Kingley, ayant décrit une chute de pierres survenue à Weston (Connecticut), le président de la République des Etats-Unis, Jefferson, apprenant cette nouvelle, s'était écrié: "Il est plus facile de croire que deux professeurs yankees puissent se tromper que d'admettre l'existence de pierres tombant du ciel."

Et cependant, les savants et les esprits forts n'allaient pas tarder à être convaincus d'erreur.

En 1803, peu après l'apparition d'un bolide, on perçut à Alençon, à Caen, à Falaise, etc., une explosion formidable. Celle-ci, partie sans doute d'un nuage noir, isolé dans un ciel très pur, fut aussitôt suivie de détonations rappelant un feu de mousqueterie mêlé au bruit du canon.

Un grand nombre de pierres furent alors précipitées sur le sol où on les ramassa encore chaudes. La région bombardée par ces météorites dont la plus grosse pesait environ 20 livres, comprenait la petite ville de Laigle (Orne) et s'étendait

sur une longueur de 7 milles.

L'Académie des Sciences, émue par ce récit, chargea l'un de ses membres de faire une enquête approfondie. Biot se rendit sur les lieux et établit rigoureusement le fait de la chute, à Laigle même, de corps venant de l'espace extérieur.

Désormais, il n'était plus possible de douter de la réalité des faits.

Et maintenant, à l'indifférence d'autrefois a succédé un engouement incroyable pour la recherche des pierres tombées du ciel.



L'«Allegan Météorite» du poids de 70 livres

Une météorite, dûment authentiquée vaut quatre fois son pesant d'or.

Les musées se disputent ces échantillons de matière céleste, et les collections commencées depuis peu menacent de grossir démesurément.

La plus complète est celle de Ward-Colsney à New-York. En dix années seulement, on a pu réunir des spécimens provenant de 603 chutes différentes. Ce chiffre est énorme, puisqu'au total, le nombre des chutes enregistrées ne dépasse pas le chiffre de 700; il paraîtra au contraire relativement faible si nous le comparons aux nombres réels fournis par les calculs. Règle générale, il tombe annuellement

près de 1,000 météorites sur la Terre. Leur grosseur varie depuis quelques lignes jusqu'à 3 pieds de hauteur et davantage. Certaines d'entre elles pèsent des centaines et mêmes des milliers de livres.

La météorite de Willamette pèse plus de 7 tonnes $\frac{1}{2}$. Les deux masses de fer de Chuperados qui se sont séparées en tombant et qui sont connues à Mexico depuis 1852, représentent un poids total d'environ 21 tonnes.



Au retour d'une de ses explorations polaires, le commandant Peary a fait don au Muséum de New-York d'une météorite trouvée au Groenland: elle pèse 36 tonnes; c'est le plus gros représentant de ces corps d'origine céleste.

Qu'on s'imagine toute une région de la Terre criblée de projectiles de ce genre, dont la vitesse oscille entre 25 et 45 milles à la seconde. Aucun monument, aucun édifice, aucune ville même ne sauraient résister à pareil fléau. Mais les espaces

célestes sont immenses et les chances que nous avons de rencontrer semblable essaim sont extrêmement faibles. C'est ici le cas de répéter la parole de Babinet: "L'Astronomie, en la circonstance, nous permet d'aller nous coucher sans crainte."

— o —

OU FAUT-IL METTRE DES MIROIRS ?

Mettez un miroir sur le foyer pour réfléchir l'appartement.

* * *

Mettez-en un entre les châssis au bout d'un appartement long et étroit pour recevoir la lumière et la propager.

* * *

Mettez-en un où il pourra refléter un endroit charmant du jardin à travers un châssis placé en face de ce dernier.

* * *

Mettez-en un dans le passage situé vis-à-vis de l'entrée du salon ou de la salle à dîner pour donner une idée de la grandeur.

* * *

Mettez-en un sur un mur noir où il pourra refléter la lumière.

* * *

Mettez-en un dans une chambre à coucher où il réfléchira le miroir de la table de toilette.

* * *

Souvenez-vous que des fleurs en face d'un miroir sont deux fois plus attractives que des fleurs mises près d'un mur.

* * *

Les miroirs doivent être bien époussetés et les cadres légèrement essuyés avec un linge humide, doux et bien net. La meilleure chose à employer pour bien nettoyer les miroirs c'est un tampon de vieux journal très doux.

LE SOLDAT RUSSE

Quand, au début de la guerre, les russes remportèrent de rapides succès en Prusse orientale, un enthousiasme trop hâtif décerna aux troupes du tsar le nom de "rouleau russe" et nombre de gens furent convaincus que les cosaques feraient le réveil à Berlin à Noël 1914...

Un an plus tard, le rouleau avait bien marché... mais à reculons.

Est-ce à dire pour cela que le soldat russe soit de qualité inférieure et incapable par conséquent d'un effort sérieux? Non. Ce n'est pas le courage qui a manqué aux Russes, ce sont les munitions et c'est peut-être parce qu'ils sont trop nombreux qu'ils ont dû reculer.

Ce n'est pas un paradoxe. Les grandes armées aujourd'hui sont indispensables assurément mais l'outillage de guerre l'est davantage encore. Mille hommes bien entraînés et parfaitement équipés en refouleront sans peine dix mille insuffisamment armés. Or, la Russie ne peut pas songer à mobiliser, habiller, armer et approvisionner les 20

millions d'hommes dont elle peut disposer. Elle est loin de posséder les arsenaux, les services d'arrière, médicaux et autres sans lesquels les troupes de combat ne peuvent rien. Elle a pour elle le nombre de combattants, mais par "fournées suc-



Cosaques de la garde russe.

cessives de remplacement”.

C'est une force, car elle est pratiquement inépuisable comme hommes; le jour où elle aura des obus, des canons et des cartouches en quantité suffisante, elle sera sans doute capable d'un effort irrésistible et ce jour paraît être proche à l'heure où nous écrivons ces lignes. Il est donc probable que quand cet article paraîtra, de grandes modifications auront eu lieu sur le terrain oriental.

Un indice rassurant consiste en ce que l'empereur lui-même vient de prendre le commandement de ses armées. Que le Grand Duc, son prédécesseur, ait commis certaines erreurs c'est possible mais cela n'est pas la cause de son envoi à l'armée moins importante du Caucase; c'est parce que la situation se présente sous un jour beaucoup plus favorable et que des succès marquants seront inévitablement remportés par les russes que l'empereur s'est mis à leur tête. Cette décision est heureuse car elle aura le double effet d'encourager les troupes et d'augmenter le prestige du trône impérial.

En ce qui concerne la bravoure individuelle des soldats russes, elle est indiscutable et de nombreux faits de guerre le prouvent chaque jour. L'esprit de décision ne fait pas défaut non plus à ces soldats ainsi qu'on en pourra juger par l'anecdote ci-après:

Pendant une bataille près de Rogatin, le porte-enseigne Kotcheff fut capturé par les Autrichiens et amené au quartier général à Potokyo.

Il y fut interrogé par le général commandant et par un colonel.

Sur la table se trouvait une baïonnette, et pendant que le général examinait une carte appliquée contre le mur, Kotcheff le tua et attaqua ensuite le colonel.

Kotcheff s'empara de la tunique et du képi du général, s'en revêtit et passa devant les sentinelles endormies sans être inquiété. Il parvint ensuite à rejoindre les lignes russes.

Donnons, pour terminer, la prière que les cavaliers russes font pour leurs chevaux, avant d'entrer en bataille:

“Et pour ceux-ci aussi, Seigneur, pour ces humbles créatures qui supportent avec nous le fardeau du jour et offrent leur vie innocente pour le pays, nous faisons appel à la tendresse de ton coeur, car tu as promis le salut aux hommes et aux animaux, et immense est ta bonté, ô maître, sauveur du monde. Seigneur, aie pitié.”

— o —

UN LIVRE ECRIT AVEC LE PIED

Les Etats-Unis semblent jouir du monopole des phénomènes. Un de nos confrères américains nous a appris qu'à Saint-Paul, Etat de Minnesota, a paru un livre tout à fait extraordinaire; il a cent pages et est signé de Mlle Gladie Virtue; mais ce qui distingue cet ouvrage, c'est qu'il est entièrement écrit avec le pied!

Son auteur, Mlle Virtue, toute jeune encore, fut atteinte de méningite et perdit l'usage de ses deux mains, tout en conservant intactes ses facultés intellectuelles.

Elle chercha donc à remédier à l'absence de ses mains, et, pendant de longues années, se servit de son pied droit pour écrire. Son livre a été écrit de cette façon et elle recommença trois fois son manuscrit pour qu'il fût tout à fait lisible.

Le volume a paru et a obtenu un grand succès. Peut-être en eût-il moins obtenu, s'il avait été écrit avec la main, tout vulgairement.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant dépuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

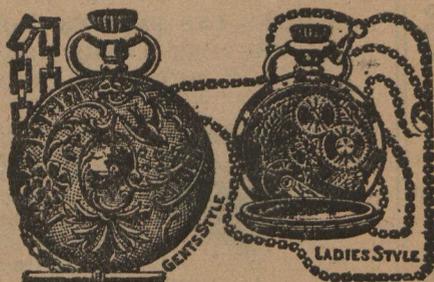
Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Réinscrit)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres sont une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

552 Mont-Royal Est, Montréal.

The Canadian Advertising

L I M I T E D
AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

SECRETS D'IGNORANTS

Bizarres médecins qui sont loin d'être des docteurs

De temps à autre les tribunaux ont à juger—et à condamner—des louches individus qui prétendent connaître tout et autre chose encore... La médecine n'a pas de secrets pour eux mais naturellement, c'est une médecine bien supérieure à celles des vulgaires docteurs qui n'ont appris leur science que dans les livres!

Eux, les "guérisseux" ou "rebouteux" sont bien plus savants et bien plus capables que ces gens-là!

De quelle puissance disposent donc ces charlatans? Quels sont donc leurs secrets, non point pour guérir, certes, mais pour en imposer à leur crédule clientèle, et quels remèdes ordonnent-ils?

Il en est de bien curieux. Nous allons en citer quelques-uns:

C'est ainsi qu'en cas de méningite, le sorcier fait placer sur la tête du malade un pigeon mâle vivant, dont on vient de fendre le corps dans toute sa longueur sur la face ventrale.

L'animal doit être appliqué encore tout palpitant, la tête dirigée vers le front. La gravité de l'affection est en rapport inverse avec le temps que l'animal met à mourir.

Avec d'autres, il suffit pour avoir raison de cette grave maladie, de mettre sur la tête du patient un sac dans lequel on

a enfermé un crapaud. Le mal passe au crapaud comme il a passé au pigeon.

C'est le même principe que celui d'après lequel on conseille aux gens atteints d'un cancer d'appliquer dessus une tranche de viande fraîche: le cancer mange la viande et, pendant ce temps, cesse de se nourrir de la chair.



En Normandie, quand on a fait une chute, reçu un coup dans le ventre ou qu'on est contusionné, on conseille fortement le traitement suivant dont on dit merveille: boire deux ou trois pintes de cidre additionnées de fiente de chat.

C'est encore le sang du pigeon tout frais égorgé qu'on fait couler entre les paupières pour amener la guérison de qui souffre d'un mal d'yeux.

Nombreux sont les pays où l'on soigne les rages de dents de cette façon: on touche la canine ou la molaire attaquée avec un clou que l'on enfonce ensuite dans un arbre quelconque, où le mal passe.

Pour la fièvre, certains paysans vont au bord d'une rivière, y jettent un morceau de pain comme offrande, saluent trois fois la rivière, se mettent à genoux pour prendre une gorgée d'eau dont ils se rincent la bouche et qu'ils rejettent en récitant:

Ruisseau, je t'apporte ma fièvre,
Tu me la rendras
Quand ton cours remontera.

Et l'on est guéri!

Cette formule a, paraît-il, une action, une vertu admirable.

Pour les entorses, rien de plus simple que d'en être débarrassé. Il n'importe que de dire avec assez de conviction:

"Entorse, entorse, entorse, si tu es dans le sang, saute dans la moelle; si tu es dans la moelle, saute dans l'os; si tu es dans l'os, saute dans la chair; si tu es dans la chair, saute dans la peau; si tu es dans la peau, saute dans le poil et si tu es dans le poil, saute dans le vent!"

Et l'entorse saute dans le vent, comme on le lui ordonne.

Vous apprendrez sans doute avec beaucoup d'intérêt qu'en cas de morsure, vous ne devez point tuer l'animal dont vous êtes la victime. En le supprimant, vous retardez la guérison de votre plaie.

Êtes-vous affligé de verrues? Mettez donc autant de cailloux ou de pois dans un sac que vous avez de verrues et déposez-le sur le bord de la route. Quand le sac n'y sera plus, vos verrues partiront.

En Normandie, on traite les écouelles

de la façon suivante: on prend trois taupes vivantes, on les tue, on les fait sécher au four en pots clos, puis on les réduit en poudre. Ensuite, on fait fondre la graisse d'un oison, on la mélange à la poudre et on applique la pâte ainsi obtenue sur les écouelles.

Le roi de France lui-même, qui, on le sait, avait pouvoir de guérir cette maladie, n'obtint jamais de cure plus complète que les rebouteux normands dessi-



cateurs de taupes et dégraisseurs d'oisillons.

Il n'est pas que dans notre pays que ces remèdes cocasses soient en honneur.

En Angleterre, les épileptiques vont à la fontaine de Sainte-Thècle (pays de Galles) et offrent une poule pour les hommes, un coq pour les femmes. Si la poule meurt, c'est qu'elle a pris votre mal.

Il y a près de Benton, en Angleterre, un puits dit "ragwell", puits aux chiffons.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

Il est entouré de vêtements dépenaillés laissés par des malades persuadés qu'en se débarrassant de leur costume, ils se sont libérés de leur maladie.

• N'allez pas croire surtout que ce sont là de vieux remèdes : chaque jour, ainsi que nous le disions en commençant, les tribunaux jugent des rebouteux qui les appliquent encore.

Décidément, la civilisation a bien de la besogne encore devant elle...

— o —

L'ADOPTION AU JAPON

L'adoption, autrefois, était très répandue au Japon. Couramment celui qui n'avait pas de fils adoptait un étranger qui faisait ensuite partie de la famille, en avait toutes les prérogatives et tous les devoirs comme les autres membres de celle-ci. Avec l'influence européenne, les moeurs japonaises se modifièrent beaucoup et cette coutume, s'est peu à peu perdue. On n'adopte plus au Japon à l'exception toutefois des acteurs et des médecins.

L'honneur, le prestige de ces professions disent-ils, doivent toujours rester éternellement vivants.

Lorsqu'un acteur célèbre, un docteur fameux n'ont pas d'enfant mâle, ils adoptent un de leurs élèves, un de leurs disciples pour continuer après eux.

C'est ainsi que la scène nipponne doit ses plus grands artistes à la glorieuse lignée des Daudjonan qui s'est perpétuée par l'adoption jusqu'à nos jours.

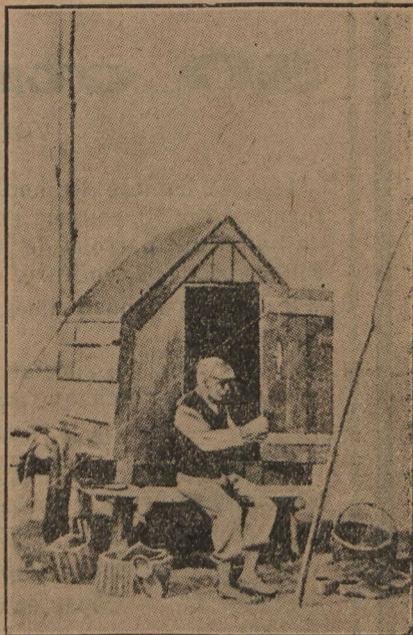
Ainsi la gloire professionnelle ne s'éteint pas, l'esprit du maître survit !

— o —

LA PÊCHE DANS le GOLFE DE GASCOGNE

Les pêcheurs français du golfe de Gascogne ont une curieuse façon de procéder.

L'installation ressemble à celle d'une corde à linge; elle comprend deux perches pourvues de poulies. Les perches,



Le pêcheur devant sa cabane.

d'une hauteur de 50 pieds sont placées, l'une sur le rivage, l'autre à environ 1500 pieds en mer. Une ligne, dont une partie est munie d'hameçons, va et vient entre les deux poulies, au gré du pêcheur. Les hameçons sont disposés de telle sorte que l'appât vient glisser sur l'eau quand la ligne est mise en mouvement.

Tranquillement assis devant sa cabane, le pêcheur n'a qu'à tirer sur la ligne pour amener à lui le poisson pris.



EXAMEN DES YEUX GRATIS Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

Le Spécialiste BEAUMIER

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR?

— LES —

Tablettes LeRoy

SONT EFFICACES

Pour combattre l'Obésité ou l'excès d'Embonpoint et tous les Maux qui accompagnent l'Obésité

TELS QUE :

MALADIES DU FOIE, CALCULS, GRAVELLE, DIABETE, RHUMATISME ET TROUBLES DE L'ACIDE URIQUE.

RESULTATS CERTAINS; JAMAIS D'INSUCCES ! Quantités de Médecins de divers pays, entre autres un de Montréal, recommandent ce Traitement.

Les femmes et les hommes de tout âge, souffrant d'obésité, ont un remède sûr contre l'excès de graisse avec les célèbres TABLETTES LEROY qui ont obtenu des milliers et des milliers de guérisons, souvent dans les cas les plus désespérés.

CE TONIQUE MERVEILLEUX EST EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Les Tablettes LeRoy sont vendues en bouteilles. Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratis**, contre 4 cents pour frais postaux, par

M. JULES LEROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que.

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.
Téléphone Lasalle 1186



DANSEZ SANS REDOUTER LA TRANSPIRATION, GRACE A L'ODORICIDE

Songez au soulagement d'en être délivrée en aucun temps. Vous pouvez conserver vos corsages sans taches, avec leur fraîcheur et leur délicatesse et sans l'emploi de sous-bras.

Deux applications par jour, matin et soir, vous soulageront *complètement* de la transpiration excessive des mains ou des pieds qui sècheront naturellement et sans *aucune* odeur.



L'ODORICIDE

EST INOFFENSIF. TROIS GRANDEURS, 25c, 50c et \$1.00.

JULES LEROY, fabricant. BOITE 2094, MONTREAL, CAN.

Distributeur: Pharmacie Delisle, 3964c, Notre-Dame Est, Montréal, Can. Téléph. Lasalle 1186

Durant la saison, du commencement d'août à la fin de septembre, il n'est pas rare que de cette façon un pêcheur prenne jusqu'à 175 livres de poisson dans une journée.

— o —

LE GUIDE INUTILE

C'est en 1889, qu'Edison fit son premier voyage à Paris, lors de l'Exposition qu'il visita longuement et dans laquelle figuraient d'ailleurs, en bonne place, nombre de ses géniales inventions.

En arrivant dans notre ville, il avait d'abord refusé de s'y faire accompagner, préférant s'y promener sans cicérone, à ses risques et périls.

Dans ce but, il avait acheté un plan qu'il étudia pendant un quart d'heure, et qu'il rejeta ensuite loin de lui.

—Je connais, maintenant, Paris, par coeur, dit-il à son entourage.

En effet, le jour même, ses amis, qui voulaient mettre sa mémoire à l'épreuve, lui firent traverser le quartier de la Bourse en l'obligeant à prendre une multitude de rues et de ruelles et comptant bien ainsi l'égarer un peu.

Puis, se trouvant avec lui au bout de la rue de la Banque, ils lui demandèrent soudain où se trouvait la place Vendôme.

Edison ferma les yeux un instant, et, indiquant du doigt la rue du Quatre-Septembre :

—Il faut suivre cette rue, répondit-il, nous trouverons au bout l'Opéra, et en face de l'Opéra la rue de la Paix, qui conduit à la place Vendôme...

Grâce à sa mémoire merveilleuse et à son esprit méthodique, Edison se promenait de la sorte dans tout Paris sans jamais se tromper et sans recourir à aucun guide.

MINES D'ARBRES

Il existe dans le haut Tonkin une mine dont on n'a guère et qui a pourtant son importance. C'est une mine d'arbres.

A une date qu'il n'est guère possible de fixer, un cataclysme a bouleversé une immense forêt. Des troncs d'arbres, dont quelques-uns ont deux mètres de diamètre, furent ensevelis dans un terrain sablonneux où ils se sont très bien conservés à des profondeurs variant de 3 à 8 mètres.

Ces arbres sont mis à jour et exploités selon les besoins. Les planches très dures qu'on en tire sont exportées en Chine où l'on s'en sert pour la confection des meubles de prix.

En France, il existe aussi une mine d'arbres. C'est l'ancienne forêt de Soissy, près de Dol, en Bretagne.

Une inondation de la Manche renversa cette forêt, il y a plus de dix siècles, et la recouvrit de vase et de sable.

On en extrait encore maintenant des bois d'une extrême dureté, dont on fait des meubles ayant la nuance de l'ébène.

— j —

1er Ouvrage élémentaire écrit et publié en Canada.—Traité d'Arithmétique pour l'usage des écoles, par Jean-Antoine Bouthillier, de Beauport, 1 vol. in-8o, d'environ 100 pages, Québec, 1809. Cet ouvrage a eu depuis 9 éditions (1864).

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(Crème de Beauté)**



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal